This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

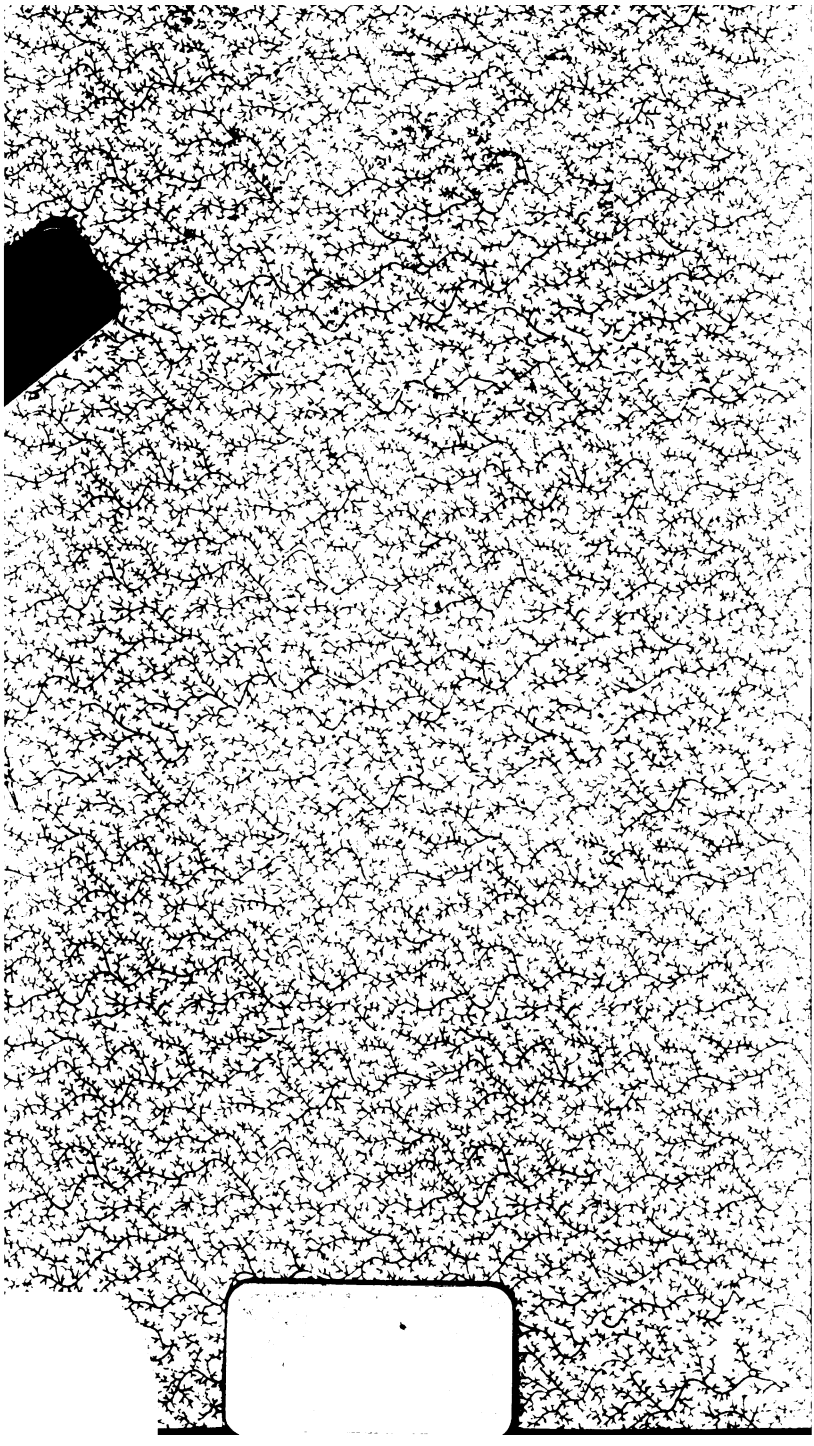
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07576484 9



COMMENTAIRE HISTORIQUE

SUR

LES ŒUVRES

DE L'AUTEUR

DE LA HENRIADE, &c.

Avec les Piéces originales & les preuves.

A BASLE,

Chez les Héritiers de PAUL DUKER.

1776.

J'ai vu les Piéces originales & les preuves qui ſont dans le Commentaire, & je les ai remiſes entre les mains du Sr. Wagn.... *le* 1er *May* 1776.

Signé DU REY, Avocat.

J'ai confronté les mêmes Piéces & je les ai trouvées entiérement conformes aux originaux. *le* 1er *Juin* 1776.

Signé CHRISTIN.

Fautes Typographiques à corriger.

Page 16, au numero *mettez* 16 aulieu de 42.
Page 22. *ligne* 13. la fille de l'héritiére, *corrigez* la fille & l'héritiére.
Page 27. *ligne* 3. paîtris, *corrig.* paîtrit.
Page 33. *ligne* 11. connû, *corrig.* connus.
Page 51. *ligne* 4. de vôtre age, *corr.* à vôtre age.

LISTE

Des Lettres véritables de Mr. de V.... qui ſont à la fin du Commentaire.

A Mr. Tovaſi, ſur la langue italienne & ſur la françaiſe. Page 123
A Mr. le comte de Caylus, ſur un monument de ſculpture par Bouchardon. 135
A Mr. Clairaut, ſur les Comètes. 139
A Mr. de la Noue, ſur la tragédie de Mahomet ſecond. 145
A Mr. de la Valière, ſur Urceus Codrus. 154
A Mr. L.... célèbre avocat, ſur des points d'hiſtoire. 169
A Mr. l'avocat L....., ſur Monteſquieu & Grotius.
A Mr. de M. L. C., ſur les ſyſtêmes de phyſique. 180
du même, ſur les qualités occultes. 183
A un Avocat, ſur la bizarrerie des loix. 188
A Mr. de Faugères, ſur un monument. 190
A l'Auteur d'un poëme épique ſur Joſué. 196
A Mr. Walpole, ſur la tragédie & ſur l'hiſtoire. 199

A un Miniſtre d'Etat, ſur les ſyſtêmes politiques. 210
A Mr. Tiriot, ſur des ſyſtêmes ridicules de phyſique. 212
A Mylord Cheſterfield. 216
A un Inconnu, ſur la mort. 218
A Mr. le prince G., ſur un livre nouveau. 220
A Mr. le chevalier Hamilton, ſur le Veſuve. 223
A Mr. Du M....., ſur des anecdotes anciennes. 227
A Mr. de Chaban..., ſur Pindare & Horace. 235
A une célèbre Actrice. 240
A Mr. Bertinelli, ſur le Dante. 243
A Mr. M...., ſur des queſtions métaphyſiques. 247
A Mr. M...., ſur les Lettres prétendues du Pape Ganganelli. 250
Au même, ſur les fauſſes anecdotes. 260
Au même, ſur le cocher Gilbert. 264
A Mr. l'abbé Spalanzani, ſur les limaſſons qui reprennent leurs têtes & ſur des animaux qu'on reſſuſcite. 270
A Mr. B....., ſur l'aſtronomie. 273
Séſoſtris. 279

COMMENTAIRE HISTORIQUE.

JE tâcherai dans ces Commentaires ſur un homme de Lettres de ne rien dire que d'un peu utile aux Lettres; & ſurtout de ne rien avancer que ſur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun uſage ni des ſatires, ni des panégiriques preſque innombrables, qui ne ſeront pas appuyés ſur des faits authentiques.

Les uns font naître FRANÇOIS DE VOLTAIRE le 20 Février 1694; les autres le 20 Novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates; il nous a dit pluſieurs fois qu'à ſa naiſ-

ſance on déſeſpéra de ſa vie: & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de ſon batême fut différée pluſieurs mois.

Quoique je penſe que rien n'eſt plus inſipide que les détails de l'enfance & du collège, cependant je dois dire, d'après ſes propres écrits, & d'après la voix publique qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paraiſſaient au-deſſus de cet âge, l'abbé de Chateauneuf, intime ami de la célèbre Ninon de l'Enclos, le mena chez elle, & que cette fille ſi ſingulière lui légua par ſon teſtament une ſomme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle ſomme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collège, eſt probablement celle qu'il compoſa pour un Invalide qui avait ſervi dans le régiment Dauphin, ſous Monſeigneur fils unique de Louis XIV. Ce vieux ſoldat était allé au collège des Jéſuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour Monſeigneur: le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant compoſa.

Digne fils du plus grand des Rois,
Son amour & notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnés sur le cœur des François;
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
On a dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la sagesse, Apollon la Beauté:
Mais un Dieu bienfaisant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis d'or à l'Invalide, & fit quelque bruit à Versailles & à Paris. Il est à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à suivre son penchant pour la poésie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même, que ce qui l'y engagea plus fortement fut qu'au sortir du collège, ayant été envoyé aux écoles de Droit par son père, trésorier de la Chambre des Comptes, il fut si choqué de la manière dont on y enseignait la jurisprudence, que cela seul le tourna entièrement du côté des Belles-Lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la ſociété de l'abbé de Chaulieu, du marquis de la Fare, du duc de Sulli, de l'abbé Courtin. Et il nous a dit pluſieurs fois que ſon père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie, & qu'il faiſait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Œdipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des Anciens. (*) Les Comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer une tragédie, traitée par Corneille & en poſſeſſion du théâtre: ils ne la repréſentèrent qu'en 1718; & encor fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort diſſipé & plongé dans les plaiſirs de ſon âge, ne ſentit point le péril, & ne s'embaraſſait point que ſa Pièce réuſſît ou non: il badinait ſur le théâtre, & s'aviſa de porter la queue du Grand-Prêtre dans une ſcène où ce même Grand-Prêtre faiſait un

(*) Nous avons une Lettre du ſavant Dacier de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur qui avait déjà fait ſa pièce à y joindre des chœurs chantant à l'exemple des Grecs. Mais la choſe était impraticable ſur le théatre Français.

effet très-tragique. Madame la maréchale de Villars, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge, & depuis ce temps, il fut attaché à Monsieur le maréchal & à Madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épitre imprimée.

Je me flattais de l'espérance
D'aller gouter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache à ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand des Héros,
Au plus grand Charlatan de France, &c.

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à Monsieur le duc de Richelieu, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années.

Ce qui est aussi rare, & ce qui à peine a été connu, c'est que Monseigneur le Prince de Conti, père de celui qui a été si célèbre par les journées de la barricade de Démont & de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers.

„ Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganippe,
„ Pour son premier projet il fait le choix d'Œdipe,
„ Et quoique dès longtems ce sujet fut connu,
„ Par un style plus beau cette pièce changée
„ Fit croire des Enfers Racine revenu,
„ Ou que Corneille avait la sienne corrigée. "

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'Œdipe. Je lui demandai un jour s'il avait dit au Prince en plaisantant: Monseigneur, vous serez un grand poëte; il faut que je vous fasse donner une pension par le Roi. On prétend aussi qu'à souper il lui dit: Sommes-nous tous Princes, ou tous Poëtes? — Il me répondit: *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine.*

Il commença la Henriade à St. Ange chez Monsieur de Caumartin, Intendant des finances, après avoir fait Œdipe & avant que cette Pièce fut jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne savait ni les règles de la tragédie, ni celles du poëme épique; mais qu'il fut saisi de tout ce que Monsieur de Caumartin, très-savant dans l'histoire, lui contait de Henri IV, dont ce respectable

vieillard était idolâtre ; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune Président de Maisons son intime ami. Où l'impatienta par des objections ; il jetta son manuscrit dans le feu. Le Président Hénaut l'en retira avec peine. „ Souvenez-vous (lui dit Mr. „ Hénaut) dans une de ses lettres, que c'est „ moi qui ai sauvé la Henriade, & qu'il „ m'en a coûté une belle paire de manchet- „ tes. “ Plusieurs copies de ce poëme, qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public ; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *la Ligue*.

Tous les poëtes de Paris, & plusieurs savans se déchaînèrent contre lui. On lui décocha vingt brochures. On joua la Henriade à la Foire : on dit à l'ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, qu'il était indécent & même criminel de louer l'amiral de Coligni & la reine Elisabeth. La cabale fut si forte qu'on engagea le cardinal de Bissi, alors Président de l'Assemblée du Clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage ; mais une

ſi étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné & piqué de ces cabales. Sa vie très diſſipée l'avait empêché de ſe faire des amis parmi les gens de Lettres; il ne ſavait point oppoſer intrigue à intrigue: ce qui eſt dit-on, abſolument néceſſaire dans Paris, quand on veut réuſſir en quelque genre que ce puiſſe être.

Il donna la tragédie de Mariamne en 1722. Mariamne était empoiſonnée par Hérode; lorſqu'elle but la coupe, la caballe cria: *la Reine boit*, & la Pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la Henriade, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France, ni privilège, ni protection. Nous avons vu une lettre de ſa main écrite à Mr. Dumas d'Aiguebère, depuis Conſeiller au Parlement de Toulouſe, dans laquelle il parle ainſi de ce voyage.

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le Héros célèbré ſur ma vielle:
Il fut proſcrit, perſécuté, damné
Par les dévots & leur douce ſequelle:
En Angleterre il trouva du ſecours,
J'en vais chercher.....

Le reſte des vers eſt déchiré: elle finit

par ces mots: „ Je n'ai pas le nez tourné à „ être Prophète en mon pays “. Il avait raiſon. Le Roi George Ier. & ſurtout la Princeſſe de Galles, qui depuis fut Reine, lui firent une ſouſcription immenſe: ce fut le commencement de ſa fortune. Car étant revenu en France en 1728, il mit ſon argent à une Lotterie établie par Mr. Desforts, Contrôleur général des finances. On recevait des rentes ſur l'Hôtel-de-Ville pour billets, & on payait les lots argent comptant; de ſorte qu'une ſociété, qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'aſſocia avec une Compagnie nombreuſe & fut heureux. C'eſt un des Aſſociés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve ſur ſes régiſtres. Mr. de V..... lui écrivait: „ Pour faire ſa fortune dans ce pays-„ ci, il n'y a qu'à lire les Arrêts du Conſeil. „ Il eſt rare qu'en fait de Finances le Mi-„ niſtère ne ſoit forcé à faire des arran-„ gements dont les particuliers profitent. “

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les Belles-Lettres qui étaient ſa paſſion dominante. Il donna en 1730 ſon Brutus, que je regarde comme ſa tragédie la plus fortement écri-

te, ſans même en excepter Mahomet. Elle fut très-critiquée. J'étais en 1731 à la première repréſentation de Zaïre; & quoiqu'on y pleura beaucoup, elle fut ſur le point d'être ſifflée. On la parodia à la Comédie Italienne, à la Foire, on l'appella la Pièce des Enfans-trouvés, Arlequin au Parnaſſe.

Un Académicien l'ayant propoſé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne ſongeait point, Mr. de Boze déclara que l'auteur de Brutus & de Zaïre ne pouvait jamais devenir un ſujet Académique.

Il était lié alors avec l'illuſtre marquiſe du Chatellet, & ils étudiaient enſemble les principes de Newton & les ſyſtèmes de Leibnitz. Ils ſe retirèrent pluſieurs années à Cirey en Champagne, Mr. Kœnig, grand mathématicien y vint paſſer deux ans entiers. Mr. de V.... y fit bâtir une gallerie, où l'on fit toutes les expériences ſur la lumière & ſur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner le 27 Janvier 1736, la tragédie d'Alzire ou des Américains qui eut un grand ſuccès. Il attribua cette réuſſite à

ſon abſence : il diſait *laudantur ubi non ſunt, ſed non cruciantur ubi ſunt.*

Celui qui ſe déchaîna le plus contre Alzire fut l'ex-jéſuite Desfontaines. Cette avanture eſt aſſez ſinguliere : ce Desfontaines avait travaillé au Journal des Savans ſous Mr. l'abbé Bignon, & en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à faire des eſpèces de Journaux pour ſon compte, & était ce que Mr. de V... appelle un *Folliculaire*. Ses mœurs étaient aſſez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits ſavoyards, & mis en priſon à Biſêtre. On commençait à inſtruire ſon procès, & on voulait le faire bruler ; parce qu'on diſait que Paris avait beſoin d'un exemple. Mr. de V.... employa pour lui la protection de Madame la marquiſe de Prie. (*) Nous avons encor une des lettres que Desfontaines écrivit à ſon libérateur ; elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'Argens Déguille, page 228, Tome Ier. „ Je n'oublierai jamais „ les obligations que je vous ai : votre bon „ cœur eſt encore au-deſſus de votre eſprit :

(*) Cette lettre eſt du 31 May. La date de l'année n'y eſt pas, mais elle eſt de 1724.

„ ma vie doit être employée à vous marquer
„ ma reconnaiſſance. Je vous conjure d'ob-
„ tenir encore que la Lettre de cachet qui m'a
„ tiré de Biſsêtre & qui m'exile à trente lieues
„ de Paris, ſoit levée, &c. "

Quinze jours après, le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour lequel il devait employer ſa vie. C'eſt ce que je découvre par une lettre de Mr. Tiriot du 16 Août, tirée du même recueil. Cet abbé Desfontaines eſt celui-là même qui, pour ſe juſtifier, diſait à Mr. le comte d'Argenſon : *il faut que je vive*; & à qui Mr. le comte d'Argenſon répondit : *Je n'en vois pas la néceſſité.*

Ce prêtre ne s'adreſſait plus à des ramoneurs depuis ſon avanture de Biſsêtre. Il élevait de jeunes français dans ſes deux métiers de nonconformiſte & de folliculaire, il leur montrait à faire des ſatires, il compoſa avec eux des libelles diffamatoires intitulé Voltairomanie & Voltairiana, c'était un ramas de contes abſurdes. On en peut juger par une des Lettres de Mr. le duc de Richelieu, ſignée de ſa main, dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots. „ *Ce livre eſt bien ri-*

dicule & bien plat. Ce que je trouve d'admirable, c'eſt que l'on y dit que Madame de Richelieu vous avait donné cent Louis & un caroſſe, avec des circonſtances dignes de l'auteur & non pas de vous, mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce tems-là, & que je ne me ſuis remarié que plus de quinze ans après, &c. ſigné, *le duc de Richelieu* 8 *Février* 1739.

Mr. de V.... ne ſe prévalait pas même de tant de témoignages authentiques, & ils ſeraient perdus pour ſa mémoire ſi nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ſes papiers.

Je tombe encor ſur une Lettre du marquis d'Argenſon, miniſtre des Affaires étrangères. *C'eſt un vilain homme que cet abbé Desfontaines, ſon ingratitude eſt encor pire que ſes crimes qui vous avaient donné lieu de l'obliger,* 7 *Février* 1739.

Voilà les gens à qui Mr. de V.... avait à faire, & qu'il appellait *la canaille de la littérature. Ils vivent*, diſait-il, *de brochures & de crimes.*

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe nommé l'abbé Makarti, qui ſe diſait des nobles Makarti d'Irlande & qui ſe diſait

auſſi homme de Lettres, lui emprunta une ſomme aſſez conſidérable, & alla avec cet argent ſe faire mahométan à Conſtantinople : ſur quoi Mr. de V.... dit, *Makarti n'eſt allé qu'au Boſphore ; mais Desfontaines s'eſt réfugié plus loin vers le lac de Sodome.* (*)

Il paraît que les contradictions, les perverſités, les calomnies qu'il eſſuyait à chaque Pièce qu'il faiſait repréſenter, ne pouvaient l'arracher à ſon goût, puiſque la même année il donna la comédie de l'Enfant-prodigue le 10 Octobre ; mais il ne la donna point ſous ſon nom ; & il en laiſſa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés, Mrs. Linant & Lamarre qui vinrent à Cirey où il était avec Madame du Chatellet. Il donna Linant pour Précepteur au fils de Madame du Chatellet, qui a été depuis Lieutenant Gl. des armées, & Ambaſſadeur à Vienne & à Londres. La comédie de l'Enfant-prodigue eut un grand ſuccès. L'auteur écrivit à Mlle. Quinaut : „ Vous „ ſavez garder les ſecrets d'autrui comme les

(*) Nous avons vu une obligation de 500 L. d'argent prêté chez Perret notaire 1er. Juillet 1730. mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 L.

„ vôtres. Si l'on m'avait reconnu, la Pièce „ aurait été ſifflée. Les hommes n'aiment pas „ qu'on réuſſiſſe en deux genres. Je me ſuis „ fait aſſez d'ennemis par Œdipe & la Hen- „ riade “.

Cependant il embraſſait dans ce temps-là même un genre d'étude tout différent: il compoſait les Elémens de la Philoſophie de Newton, philoſophie qu'alors on ne connaiſſait preſque point en France. Il ne put obtenir un privilège du Chancelier d'Agueſſeau, Magiſtrat d'une ſcience univerſelle; mais qui, ayant été élevé dans le ſyſtème Carteſien, écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de Newton & de Loke lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivait à Mr. Fakener, le même auquel il avait dédié Zaïre: „ On croît que les Fran- „ çais aiment la nouveauté, mais c'eſt en „ fait de cuiſine & de modes; car pour les „ vérités nouvelles, elles ſont toujours proſ- „ crites parmi nous: ce n'eſt que quand el- „ les ſont vieilles, qu'elles ſont bien re- „ çues, &c. “.

Nous avons recouvré une lettre qu'il écri-

vit longtems après à Mr. Clairaut ſur ces ſciences abſtraites; elle paraît mériter d'être conſervée. On la trouvera à ſon rang dans ce recueil.

Pour ſe délaſſer des travaux de la phyſique, il s'amuſa à faire le poëme de la Pucelle? Nous avons des preuves que cette plaiſanterie fut preſque compoſée toute entière à Cirey. Madame du Chatellet aimait les vers autant que la géométrie & s'y connaiſſait parfaitement. Quoique ce Poëme ne fut que comique, on y trouva beaucoup plus d'imagination que dans la Henriade. Mais la Pucelle fut indignement violée par des poliſſons groſſiers, qui la firent imprimer avec des ordures intolérables. Les ſeules bonnes éditions ſont celles de Mrs. Cramer.

Il fallut quitter Cirey pour aller ſolliciter à Bruxelles un procès que la maiſon du Chatellet y ſoutenait depuis longtems contre la maiſon de Honsbrouk, procès qui pouvait les ruiner l'une & l'autre. Mr. de V...., conjointement avec Mr. Raesfeld, Préſident de Clèves, accommoda enfin cet ancien différent, moyennant cent-trente mille francs, argent

argent de France, qui furent payés à Mr. le marquis du Chatellet.

Le malheureux & célèbre Rouſſeau était alors à Bruxelles. Madame du Chatellet ne voulut point le voir, elle ſavoit que Rouſſeau avoit fait autrefois une ſatyre contre le Baron de Breteuil ſon père, dans le tems qu'il était ſon domeſtique, & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de Madame du Chatellet.

Les deux Poëtes ſe virent, & bientôt conçurent une aſſez forte averſion l'un pour l'autre. Rouſſeau, ayant montré à ſon antagoniſtes une Ode à la Poſtérité, celui-ci lui dit : *mon ami, voilà une lettre qui ne ſera jamais reçue à ſon adreſſe.* Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de Mr. de V. à Mr. Linant, dans laquelle il dit: " Rouſ- „ ſeau me mépriſe, parce que je néglige quel- „ quefois la rime, & moi je le mépriſe par- „ ce qu'il ne ſait que rimer. " (*)

B

(*) Nous obſervons qu'une lettre d'un Sr. de Médin à un Sr. de Meſſe du 17 Février 1737, prouve aſſez que le poëte Rouſſeau ne s'était pas corrigé à Bruxelles

Les extrêmes bontés avec leſquelles le Roi de Pruſſe l'avaient prévenu, lui firent bien oublier la haine de Rouſſeau. Ce Monarque était Poëte auſſi, mais il avait tous les talens de ſa place & de ceux qui n'en étaient

---

xelles. La voici. „ Vous allez être étonné du malheur „ qui m'arrive : il m'eſt revenu des Lettres proteſtées: „ on m'enlève mercredi au ſoir, & ou me met en „ priſon : croiriez-vous que ce coquin de Rouſſeau „ cet indigne, ce monſtre qui depuis ſix mois n'a „ bu & mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les „ plus grands ſervices & en nombre, a été la cau- „ ſe qu'on m'a pris ; c'eſt lui qui a irrité contre „ moi le porteur des Lettres ; & qu'enfin ce monſ- „ tre, vomi des enfers, achevant de boire avec „ moi à ma table, de me baiſer, de m'embraſ- „ ſer, a ſervi d'eſpion pour me faire enlever à „ minuit. Non, jamais trait n'a été ſi noir ; je ne „ puis y penſer ſans horreur. Si vous ſaviez tout „ ce que j'ai fait pour lui ! Patience ; je compte „ que notre correſpondance n'en ſera pas altérée. „ Quelle différence entre cet hypocrite & Mr. de „ Voltaire : ce dernier m'accorde ſes bontés & ſes „ ſecours. "

Il faut avouer qu'une telle action ſert beaucoup à juſtifier Saurin & la ſentence & l'arrêt qui bannirent Rouſſeau. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire ſi funeſte & ſi deshonorante.

argent de France, qui furent payés à Mr. le marquis du Chatellet.

Le malheureux & célèbre Rouſſeau était alors à Bruxelles. Madame du Chatellet ne voulut point le voir, elle ſavoit que Rouſſeau avoit fait autrefois une ſatyre contre le Baron de Breteuil ſon père, dans le tems qu'il était ſon domeſtique, & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de Madame du Chatellet.

Les deux Poëtes ſe virent, & bientôt conçurent une aſſez forte averſion l'un pour l'autre. Rouſſeau, ayant montré à ſon antagoniſtes une Ode à la Poſtérité, celui-ci lui dit : *mon ami, voilà une lettre qui ne ſera jamais reçue à ſon adreſſe.* Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de Mr. de V. à Mr. Linant, dans laquelle il dit: " Rouſ-
" ſeau me mépriſe, parce que je néglige quel-
" quefois la rime, & moi je le mépriſe par-
" ce qu'il ne ſait que rimer. " (*)

B

(*) Nous obſervons qu'une lettre d'un Sr. de Médin à un Sr. de Meſſe du 17 Février 1737, prouve aſſez que le poëte Rouſſeau ne s'était pas corrigé à Bruxelles

Les extrêmes bontés avec lesquelles le Roi de Prusse l'avaient prévenu, lui firent bien oublier la haine de Rousseau. Ce Monarque était Poète aussi; mais il avait tous les talens de sa place & tous ceux qui n'en étaient

---

gé à Bruxelles. La voici. „ Vous allez être étonné „ du malheur qui m'arrive : il m'est revenu des „ Lettres protestées : on m'enlève mercredi au „ soir, & on me met en prison : croiriez-vous que „ ce coquin de Rousseau, cet indigne, ce monstre „ qui depuis six mois n'a bu & mangé que chez „ moi, à qui j'ai rendu les plus grands services & „ en nombre, a été la cause qu'on m'a pris; c'est „ lui qui a irrité contre moi le porteur des Lettres; „ & qu'enfin ce monstre, vomi des enfers, ache- „ vant de boire avec moi à ma table, de me bai- „ ser, de m'embrasser, a servi d'espion pour me „ faire enlever à minuit. Non, jamais trait n'a été „ si noir; je ne puis y penser sans horreur. Si vous „ saviez tout ce que j'ai fait pour lui! Patience; je „ compte que notre correspondance n'en sera pas „ altérée. "

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier Saurin & la sentence & l'arrêt qui bannirent Rousseau. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste & si déshonorante.

pas. Une correſpondance ſuivie était établie depuis longtems entre lui & notre auteur, lorſqu'il était Prince royal héréditaire. On a imprimé quelques-unes de leurs lettres dans les recueils qu'on a fait des ouvrages de Mr. de V....

Ce Prince venait, à ſon avénement à la Couronne, de viſiter toutes les frontières de ſes Etats. Son deſir de voir les troupes françaiſes & d'aller incognitò à Strasbourg & à Paris lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg, ſous le nom de comte du Four; mais ayant été reconnu par un ſoldat qui avait ſervi dans les armées de ſon père, il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conſervé dans ſon porte-feuille une lettre en proſe & en vers, dans le goût de Chapelle, écrite par ce Prince ſur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue & de la poëſie françaiſe, celle de la muſique italienne, de la philoſophie & de l'hiſtoire avaient fait ſa conſolation dans les chagrins qu'il avait eſſuyés pendant ſa jeuneſſe. Cette lettre eſt un monument ſingulier d'un homme qui a gagné depuis tant de ba-

tailles : elle eſt écrite avec grace & légéreté ; en voici quelques morceaux.

„ Je viens de faire un voyage entremêlé „ d'avantures ſingulières, quelquefois fâ- „ cheuſes & ſouvent plaiſantes. Vous ſavez „ que j'étais parti pour Bruxelles, afin de „ revoir une ſœur que j'aime autant que je „ l'eſtime. Chemin faiſant Algaroti & moi „ nous conſultions la carte géographique „ pour régler notre retour par Vezel. Stras- „ bourg ne nous détournait pas beaucoup ; „ nous choiſimes cette route par préférence : „ l'incognitò fut réſolu ; enfin tout arrangé „ & concerté au mieux, nous crûmes aller „ en trois jours à Strasbourg.

„ Mais le ciel qui de tout diſpoſe
„ Régla différemment la choſe.
„ Avec des courſiers efflanqués,
„ En droite ligne iſſus de Roſſinante,
„ Des payſans en poſtilions maſqués,
„ Nos caroſſes cent fois dans la route accrochés,
„ Nous allions gravement d'une allure indolente.“

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de compoſer un ouvrage bien plus ſérieux & plus digne d'un grand Prin-

ce: c'était la réfutation de Machiavel. Il l'avait envoyé à Mr. de Voltaire pour le faire imprimer, il lui donna rendez-vous dans un petit château, appellé Meuſe, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit: „ Sire, ſi j'avais été „ Machiavel, & ſi j'avais eu quelque accès „ auprès d'un jeune Roi, la première choſe „ que j'aurais faite, aurait été de lui con„ ſeiller d'écrire contre moi. " Depuis ce temps, les bontés du monarque Pruſſien redoublèrent pour l'Homme de lettres français, qui alla lui faire ſa cour à Berlin, ſur la fin de 1740, avant que le Roi ſe préparât à entrer en Siléſie.

Alors le cardinal de Fleury lui prodigua les cajoleries les plus flatteuſes, dont il ne parait pas que notre voyageur fut la dupe. Voici ſur cette matière une anecdote bien ſingulière, & qui pourait jetter un grand jour ſur l'hiſtoire de ce ſiècle. Le cardinal écrivit à Mr. de Voltaire le 14 Novembre 1740 une grande Lettre oſtenſible dont j'ai copie: on y trouve ces propres mots.

„ *La corruption eſt ſi générale, & la bonne*
„ *foi eſt ſi indécemment bannie de tous les cœurs*
„ *dans ce malheureux ſiècle, que ſi on ne ſe te-*

„ *nait pas bien fermes dans les motifs ſupérieurs*
„ *qui nous obligent à ne point nous en départir,*
„ *on ſerait quelquefois tenté d'y manquer dans*
„ *de certaines occaſions. Mais le Roi mon Maî-*
„ *tre fait voir du moins qu'il ne ſe croit point*
„ *en droit d'avoir de cette eſpèce de repréſail-*
„ *les ; & dans le moment de la mort de l'Em-*
„ *pereur il aſſura Mr. le Prince de Lichtenſtein*
„ *qu'il garderait fidélement tous ſes engage-*
„ *ments* “.

Ce n'eſt point à moi d'examiner comment après une telle Lettre on put en 1741 entreprendre de dépouiller la fille de l'héritière de l'empereur Charles VI. Ou le cardinal de Fleury changea d'avis, ou cette guerre ſe fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique, à laquelle je ſuis abſolument étranger ; mais en qualité de Littérateur je ne puis diſſimuler ma ſurpriſe de voir un homme de cour & un académicien dire *qu'on ſe tient ferme dans des motifs qui obligent à ne ſe point départir de ces motifs ; qu'on ſerait tenté de manquer à ces motifs & qu'on eſt en droit d'avoir de ces eſpèces de repréſailles*. Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en ſoit, je vois très-clairement que mon Auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique : puiſque, de retour à Bruxelles, il ne s'occupa que de ſes chères Belles-Lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet, & alla bientôt après avec Madame du Chatellet faire jouer cette pièce à Lille, où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le Sr. Lanoue, auteur & comédien. La fameuſe Demoiſelle Clairon y jouait, & montrait déjà les plus grands talens. Madame Denis, nièce de l'auteur, femme d'un Commiſſaire ordonnateur des Guerres, ancien Capitaine au régiment de Champagne, tenait un aſſez grand état à Lille, qui était du département de ſon mari. Madame du Chatellet logea chez elle ; je fus témoin de toutes ces fêtes ; Mahomet fut très bien joué.

Dans un entre-acte on apporta à l'auteur une lettre du Roi de Pruſſe, qui lui apprenait la victoire de Molvitz ; il la lut à l'aſſemblée ; on battit des mains : „ *Vous* „ *verrez*, dit-il, *que cette Pièce de Molvitz* „ *fera réuſſir la mienne* “.

Elle fut repréſentée à Paris le 19 Août de la même année. Ce fut-là qu'on vit plus

que jamais à quel excès ſe peut porter la jalouſie des gens de Lettres, ſur tout en fait de théâtre. L'abbé Desfontaines, & un nommé Bonneval que Mr. de V.... avait ſecouru dans ſes beſoins, ne pouvant faire tomber la tragédie de Mahomet, la déférèrent, comme une Pièce contre la Religion chrétienne, au Procureur général. La choſe alla ſi loin que le cardinal de Fleury conſeilla à l'auteur de la retirer. Ce conſeil avait force de loi; mais l'auteur la fit imprimer, & la dédia au Pape Benoit XIV. Lambertini, qui avait déjà beaucoup de bontés pour lui. Il avait été recommandé à ce Pape par le cardinal Paſſionei, homme de Lettres célèbre avec lequel il était depuis longtems en correſpondance. Nous avons quelques lettres de ce Pape à Mr. de V.... Sa Sainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'eſt jamais conſolé de n'avoir point vu cette Ville qu'il appellait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que longtems après par le crédit de Madame Denis, malgré Crébillon alors approbateur des Pièces de théâtre ſous les ordres du Lieutenant de Police. Oh

fut obligé de prendre Mr. d'Alembert pour approbateur. Cette manœuvre de Crébillon parut assez malhonnête à la bonne compagnie. La pièce est restée en possession du théâtre dans le tems même ou ce spectacle a été le plus négligé. Il avouait qu'il se repentait d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant que ce grand homme ne le fut. Mais si je n'en avais fait qu'un héros politique, écrit-il à un de ses amis, la pièce était sifflée. Il faut dans une tragédie de grandes passions & de grands crimes. Au reste dit-il quelques lignes après, le *genus implacabile vatum* me persécute plus que l'on ne persécuta Mahomet à la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres qui troublent les Cours, il y en a plus chez les gens de Lettres.

Après toutes ces tracasseries, Messieurs de Réaumur & de Mairan lui conseillèrent de renoncer à la poésie qui n'attirait que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la physique, & de demander une place à l'Academie des sciences, comme il en avait une à la Société royale de Londres, & à l'Institut de Boulogne. Mais Mr. de Fourmont son ami, homme de Lettres infi-

niment aimable, lui ayant écrit une Lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouïr ſon talent, voici ce qu'il lui répondit.

A mon très cher ami Fourmont
Demeurant ſur le double-mont,
Au-deſſus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait & chantait ſans meſure,
Où le plaiſir & la raiſon
Ramenaient le tems d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abſtraite philoſophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poëſie,
Au pays où régnent Thalie
Et le cothurne & les ſifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conſeil ſi doux & ſi ſain.
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conſeil, à mon deſtin;
Je vais de folie en folie,
Ainſi qu'on voit une Catin
Paſſer du Guerrier au Robin;
Au gras Prieur d'une Abbaye
Au Courtiſan, au Citadin:

Ou bien, ſi vous voulez encore,
Ainſi qu'une abeille au matin
Va ſuccer les pleurs de l'aurore

Ou ſur l'abſinte ou ſur le thim ;
Toujours travaille & toujours cauſe ;
Et vous paîtris ſon miel divin.
Des gratte-cus & de la roſe.

Et auſſitôt il travailla à ſa Mérope. La tragédie de Mérope, première pièce profane, qui réuſſit ſans le ſecours d'une paſſion amoureuſe, & qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en eſpérait, fut repréſentée le 26 Février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui ſe paſſa de ſingulier ſur cette tragédie qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 Avril ſuivant, à ſon ami Mr. d'Aiguebère qui était à Toulouſe.

„ La Mérope n'eſt pas encor imprimée : „ je doute qu'elle réuſſiſſe à la lecture autant „ qu'à la repréſentation. Ce n'eſt point moi „ qui ai fait la pièce ; c'eſt Mlle. Dumênil. „ Que dites-vous d'une Actrice qui fait pleu- „ rer pendant trois actes de ſuite ? Le Pu- „ blic a pris un peu le change : il a mis ſur „ mon compte une partie du plaiſir extrême „ que lui ont fait les acteurs. La ſéduction „ a été au point que le Parterre a demandé „ à grands cris à me voir. On m'eſt venu „ prendre dans une cache, où je m'étais ta-

„ pi: on m'a mené de force dans la loge
„ (*) de Madame la maréchale de Villars,
„ ou était ſa Belle-fille. Le Parterre était
„ fou: il a crié à la ducheſſe de Villars de
„ me baiſer, & il a tant fait de bruit qu'elle
„ a été obligée d'en paſſer par là, par l'or-
„ dre de ſa Belle-mère. J'ai été baiſé publi-
„ quement, comme Alain Chartier par la
„ princeſſe Marguerite d'Ecoſſe; mais il dor-
„ mait, & j'étais fort éveillé. Cette faveur
„ populaire, qui probablement paſſera bien-
„ tôt, m'a un peu conſolé de la petite per-
„ ſécution de *Boyer*, ancien Evêque de Mi-
„ repoix, toujours plus Théatin qu'Evêque.
„ L'Académie, le Roi & le Public m'avaient
„ déſigné pour ſuccéder au cardinal de
„ Fleury parmi les Quarante. *Boyer* n'a pas
„ voulu; & il a trouvé à la fin, après deux
„ mois & demi un Prélat pour remplir la
„ place d'un Prélat, ſelon les Canons de l'E-

(*) C'eſt de là qu'eſt venue la mode ridicule de crier l'auteur - l'auteur . . . . . , quand une Pièce bonne ou mauvaiſe réuſſit à la première repréſentation.

„ gliſe. (*) Je n'ai pas l'honneur d'être
„ Prêtre ; je croiſ qu'il convient à un profane
„ comme moi de renoncer à l'Académie.

„ Les Lettres ne ſont pas extrêmement fa-
„ voriſées. Le Théatin m'a dit que l'éloquen-
„ ce expirait; qu'il avait en vain voulu la
„ reſſuſciter par ſes ſermons ; que perſonne
„ ne l'avait *ſécondé*. Il voulait dire, *écouté*.

„ On vient de mettre à la Baſtille l'abbé
„ Langlet, pour avoir publié des Mémoires
„ déja très connu qui ſervent de ſupplément
„ à l'Hiſtoire de notre célèbre de Thou. L'in-
„ fatigable & malheureux Langlet rendait un
„ ſignalé ſervice aux bons citoyens, & aux
„ amateurs des Recherches hiſtoriques. Il
„ méritait des récompenſes ; on l'empriſonne
„ cruellement à l'âge de ſoixante & huit ans.
„ Cela eſt tirannique.

„ *Inſere nunc, Melibæe, piros ; pone ordine vites.*

„ Madame du Chatellet vous fait ſes com-
„ plimens. Elle marie ſa fille à Mr. le duc

(*) Je trouve une lettre du 3 Mars 1743, de Mr. l'Archevêque de Narbonne qui ſe déſiſte en faveur de Mr. de Voltaire.

» de Monténero, napolitain, au grand nez,
» à la taille courte, à la face maigre & noire,
» à la poitrine enfoncée. Il eſt ici & va nous
» enlever une françaiſe aux joues rébondies.
» *Vale & me ama.* V....

Nous le voyons bientôt après faire un nouveau voyage auprès du Roi de Pruſſe, qui l'appellait toujours à Berlin; mais pour lequel il ne pouvoit quitter longtems ſes anciens amis. Il rendit dans ce voyage au Roi ſon Maître un ſignalé ſervice, comme nous le voyons par ſa correſpondance avec Mr. Amelot miniſtre d'état. Mais ces particuliarités ne ſont pas l'objet de notre Commentaire. Nous n'avons en vue que l'Homme de lettre.

Le fameux comte de Bonneval devenu pacha Turc, & qu'il avait vu autrefois chez Mr. le Grand-Prieur de Vendôme, lui écrivit alors de Conſtantinople, & fut en correſpondance avec lui pendant quelque temps. On n'a retrouvé de ce commerce épiſtolaire qu'un ſeul fragment que nous tranſcrivons.

» Aucun Saint, avant moi, n'avait été
» livré à la diſcrétion du Prince Eugène. Je
» ſentais qu'il y avait une eſpèce de ridicule
» à me faire circoncire; mais on m'aſſura

» bientôt qu'on m'épargnerait cette opéra-
» tion en faveur de mon âge. Le ridicule de
» changer de Religion ne laissait pas encore
» de m'arrêter : il est vrai que j'ai toujours
» pensé qu'il est fort indifférent à Dieu qu'on
» soit Musulman, ou Chrétien, ou Juif,
» ou Guèbre : j'ai toujours eu sur ce point
» l'opinion du duc d'Orléans régent, des
» ducs de Vendôme, de mon cher marquis
» de la Fare, de l'abbé de Chaulieu & de
» tous les honnêtes gens avec qui j'ai passé
» ma vie. Je savais bien que le Prince Eu-
» gène pensait comme moi & qu'il en aurait
» fait autant à ma place ; enfin il fallait per-
» dre ma tête, ou la couvrir d'un turban.
» Je confiai ma perplexité à Lamira qui était
» mon domestique, mon interprète & que
» vous avez vû depuis en France avec *Saïd*
» *Effendi* : il m'amena un *Iman* qui était plus
» instruit que les Turcs ne le sont d'ordinaire.
» Lamira me présenta à lui comme un cathé-
» cumène fort irrésolu. Voici ce que ce bon
» Prêtre lui dicta en ma présence ; Lamira
» le traduisit en français : je le conserverai
» toute ma vie.

» Notre Religion est incontestablement la

» plus ancienne & la plus pure de l'Univers
» connu : c'eſt celle d'Abraham ſans aucun
» mélange ; & c'eſt ce qui eſt confirmé dans
» notre ſaint livre où il eſt dit *Abraham était*
» *fidèle ; il n'était ni Juif, ni Chrétien, ni*
» *Idolâtre.* Nous ne croyons qu'un ſeul Dieu
» comme lui, nous ſommes circoncis comme
» lui ; & nous ne regardons la Mecque com-
» me une ville ſainte, que parce qu'elle l'é-
» tait du tems même d'Iſmaël fils d'Abraham.

» Dieu a certainement répandu ſes béné-
» dictions ſur la race d'Iſmaël, puiſque ſa
» Religion eſt étendue dans preſque toute
» l'Aſie, & dans preſque toute l'Afrique, &
» que la race d'Iſaac n'y a pas pu ſeulement
» conſerver un pouce de terrein.

» Il eſt vrai que notre Religion eſt peut-
» être un peu mortifiante pour les ſens ; Ma-
» homet a réprimé la licence que ſe don-
» naient tous les Princes de l'Aſie ; d'avoir
» un nombre indéterminé d'épouſes. Les
» Princes de la ſecte abominable des Juifs
» avaint pouſſé cette licence plus loin que
» les autres : David avait dix-huit femmes :
» Salomon ſelon les Juifs en avait juſqu'à

» ſept-

„ bientôt qu'on m'épargnerait cette opéra-
„ tion en faveur de mon âge. Le ridicule de
„ changer de Religion ne laiſſait pas encore
„ de m'arrêter : il eſt vrai que j'ai toujours
„ penſé qu'il eſt fort indifférent à Dieu qu'on
„ ſoit Muſulman, ou Chrétien, ou Juif,
„ ou Guèbre : j'ai toujours eu ſur ce point
„ l'opinion du duc d'Orleans régent, des
„ ducs de Vendôme, de mon cher marquis
„ de la Fare, de l'abbé de Chaulieu & de
„ tous les honnêtes gens avec qui j'ai paſſé
„ ma vie. Je ſavais bien que le Prince Eu-
„ gène penſait comme moi & qu'il en aurait
„ fait autant à ma place ; enfin il fallait per-
„ dre ma tête, ou la couvrir d'un turban.
„ Je confiai ma perplexité à Lamira qui était
„ mon domeſtique, mon interprète & que
„ vous avez vû depuis en France avec *Saïd*
„ *Effendi* : il m'amena un *Iman* qui était plus
„ inſtruit que les Turcs ne le ſont d'ordi-
„ naire. Lamira me préſenta à lui comme
„ un cathécumène fort irréſolu. Voici ce que
„ ce bon Prêtre lui dicta en ma préſence ;
„ Lamira le traduiſit en français : je le con-
„ ſerverai toute ma vie.

„ Notre Religion eſt inconteſtablement la

„ plus ancienne & la plus pure de l'Univers
„ connu : c'eſt celle d'Abraham ſans aucun
„ mélange ; & c'eſt ce qui eſt confirmé dans
„ notre ſaint livre où il eſt dit *Abraham était*
„ *fidèle ; il n'était ni Juif, ni Chrétien, ni*
„ *Idolâtre.* Nous ne croyons qu'un ſeul Dieu
„ comme lui, nous ſommes circoncis comme
„ lui ; & nous ne regardons la Mecque com-
„ me une ville ſainte, que parce qu'elle l'é-
„ tait du tems même d'Iſmaël fils d'Abraham.

„ Dieu a certainement répandu ſes béné-
„ dictions ſur la race d'Iſmaël, puiſque ſa
„ Religion eſt étendue dans preſque toute
„ l'Aſie, & dans preſque toute l'Afrique, &
„ que la race d'Iſaac n'y a pas pu ſeulement
„ conſerver un pouce de terrein.

„ Il eſt vrai que notre Religion eſt peut-
„ être un peu mortifiante pour les ſens ; Ma-
„ homet a réprimé la licence que ſe don-
„ naient tous les Princes de l'Aſie ; d'avoir
„ un nombre indéterminé d'épouſes. Les
„ Princes de la ſecte abominable des Juifs
„ avaient pouſſé cette licence plus loin que
„ les autres : David avait dix-huit femmes :
„ Salomon ſelon les Juifs en avait juſqu'à

„ ſept

» ſept-cent ; notre Prophète réduiſit le nom-
» bre à quatre.

» Il a défendu le vin & les liqueurs fortes,
» parce qu'elles dérangent l'ame & le corps,
» qu'elles cauſent des maladies, des querel-
» les, & qu'il eſt bien plus aiſé de s'abſtenir
» tout-à-fait que de ſe contenir.

» Ce qui rend ſur-tout notre Religion
» ſainte & admirable, c'eſt qu'elle eſt la
» ſeule où l'aumône ſoit de droit-étroit.
» Les autres religions conſeillent d'être
» charitable ; mais pour nous, nous l'or-
» donnons expreſſément ſous peine de dam-
» nation éternelle.

» Notre Religion eſt auſſi la ſeule qui dé-
» fende les jeux de hazard ſous les mêmes
» peines ; & c'eſt ce qui prouve bien la pro-
» fonde ſageſſe de Mahomet. Il ſavait que le
» jeu rend les hommes incapables de travail,
» & qu'il transforme trop ſouvent la ſociété en
» un aſſemblage de dupes & de fripons, &c.

Il y a ici pluſieurs lignes ſi blaſphématoires que nous n'oſons les copier. On peut les paſſer à un Turc ; mais une main chrétienne ne peut les tranſcrire.

» Si donc ce Chrétien ci-préſent veut ab-

„ jurer ſa ſecte idolâtre, & embraſſer celle
„ des victorieux Muſulmans, il n'a qu'à pro-
„ noncer devant moi notre ſainte formule,
„ & faire les prières & les ablutions preſ-
„ crites.

„ Lamira m'ayant lu cet écrit me dit: Mr.
„ le comte, ces Turcs ne ſont pas ſi ſots
„ qu'on le dit à Vienne, à Rome & à Paris. —
„ Je lui répondis que je ſentais un mouve-
„ ment de grace Turque intérieure, & que
„ ce mouvement conſiſtait dans la ferme eſ-
„ pérance de donner ſur les oreilles au prince
„ Eugène, quand je commanderais quelques
„ bataillons Turcs.

„ Je prononçai mot-à-mot d'après l'Iman
„ la formule: *Alla illa allah Mohammed re-*
„ *ſoul allah.* Enſuite on me fit dire la prière
„ qui commence par ces mots: *Benamyezdam*
„ *Bakshaëïer dādār*, au nom de Dieu clé-
„ ment & miſéricordieux, &c.

„ Cette cérémonie ſe fit en préſence de
„ deux Muſulmans qui allèrent ſur le champ
„ en rendre compte au Pacha de Boſnie.
„ Pendant qu'ils faiſaient leur meſſage, je me
„ fis raſer la tête, & l'Iman me la couvrit
„ d'un turban, &c.

Je pourai joindre à ce fragment curieux quelques chanſons du comte Pacha ; mais quoique ces couplets ſoient fort gais, ils ne ſont pas ſi intéreſſants que ſa proſe.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, ſinon que mon auteur fut admis dans preſque toute les Académies de l'Europe, &; ce qui eſt ſingulier, dans celle de *La Cruſca*. Il avait fait une étude ſérieuſe de la langue italienne ; témoin une lettre de l'éloquent cardinal Paſſionei qui commence par ces mots.

„ J'ai lu & relu, toujours avec un nou-
„ veau plaiſir, votre lettre italienne belle &
„ ſavante. Il eſt difficile de concevoir com-
„ ment un homme qui poſſède à fond d'au-
„ tres langues a pu atteindre à la perfection
„ de celle-ci. . . . . .
„ . . . . . .
„ La remarque qui eſt dans votre lettre ſur les
„ erreurs des plus grands hommes vient fort
„ à propos ; car le ſoleil à ſes taches & ſes
„ éclipſes ; celles-ci ſont obſervées dans le
„ dernier des almanachs ; &, comme vous
„ le penſez très-bien, les cenſeurs trop ſévè-
„ res ont ſouvent beſoin que nous ayons
„ pour eux plus d'indulgence que pour ceux

„ qu'ils reprennent. Homère, Virgile, le „ Taſſe & pluſieurs autres perdront peu ſur „ une petite & légère faute qui eſt couverte „ par mille beautés ; mais les Zoïles ſeront „ toujours ridicules, & ne ſauront pas diſ- „ tinguer les perles du fumier d'Ennius, &c. "

Ce cardinal écrivait, comme on voit, en français preſque auſſi bien qu'en italien, & penſait très-judicieuſement. Nos Zoïles ne lui échappaient pas.

Mr. de V.... ſur la fin de 1774 eut un Brevet d'Hiſtoriographe de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle.* Il était déjà connu par ſon Hiſtoire de *Charles XII*, dont on a fait tant d'éditions. Cette hiſtoire fut principalement compoſée en Angleterre à la campagne avec Mr. Fabrice chambellan de *George premier*, Electeur de Hanovre, Roi d'Angleterre, qui avait réſidé ſept ans auprès de Charles XII, après la journée de Pultava.

C'eſt ainſi que la Henriade avait été commencée à St. Ange d'après les converſations avec Mr. de Caumartin.

Cette hiſtoire fut très-louée pour le ſtile & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules ceſſèrent, lorſ-

que le Roi *Stanislas* envoya à l'auteur par Mr. le comte de Treſſan lieutenant général une atteſtation authentique conçue en ces termes. „ Mr. de Voltaire n'a oublié ni dé-
„ placé aucun fait, aucune circonſtance;
„ tout eſt vrai, tout eſt dans ſon ordre. Il
„ a parlé ſur la Pologne & ſur tous les évé-
„ nements qui ſont arrivés, comme s'il
„ avait été témoin oculaire. Fait à Comercy
„ onze Juillet 1759. "

Dès qu'il eut un de ces titres d'Hiſtoriographe, il ne voulut pas que ce titre fut vain, & qu'on dit de lui ce qu'un commis du Tréſor-royal diſait de Racine & de Boileau : *nous n'avons encore vu de ces Meſſieurs que leur ſignature*: Il écrivit la guerre de 1741, qui était alors dans toute ſa force, & que vous retrouvés dans le ſiècle de *Louis XIV* & de *Louis XV*. (*)

Il était alors à Etiole avec cette belle Madame d'Etiole qui fut depuis la marquiſe de Pompadour. La Cour ordonna des fêtes pour

(*) Elle a été imprimée ſéparément, & ridiculement falſifiée.

le commencement de l'année 1745, où l'on devait marier le Dauphin avec l'Infante d'Eſpagne. On voulut des Ballets avec de la muſique chantante, & une eſpèce de Comédie qui ſervit de liaiſon aux vers. Il en fut chargé, quoi qu'un tel ſpectacle ne fut point de ſon goût. Il prit pour ſujet une princeſſe de Navarre. La Pièce eſt écrite avec légéreté. Mr. de la Popeliniere Fermier-général, mais lettré y mêla quelques Ariettes; la muſique fut compoſée par le fameux Rameau.

Madame d'Etiole obtint alors pour Mr. de V.... le don gratuit d'une charge de Gentil-homme ordinaire de la Chambre. C'était un préſent d'environ ſoixante mille livres; & préſent d'autant plus agréable que peu de tems après il obtint la grace ſingulière de vendre cette place, & d'en conſerver le titre, les privilèges & les fonctions.

Peu de perſonnes connaiſſent le petit impromptu qu'il fit ſur cette grace qui lui avait été accordée, ſans qu'il l'eut ſollicitée deux fois.

Mon Henri quatre & ma Zaïre
Et mon Américaine Alzire
Ne m'ont valu jamais un ſeul regard du Roi.

J'avais mille ennemis avec très peu de gloire ;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin ſur moi,
Pour une Farce de la Foire.

Il avait eu cependant longtems auparavant une penſion du Roi de deux mille livres, & une de quinze cent de la Reine, mais il n'en ſollicita jamais le payement.

L'Hiſtoire étant devenue un de ſes devoirs il commença quelque choſe du *ſiècle de Louis XIV* : mais il différa de le continuer, il écrivit la Campagne de 1744, & la mémorable bataille de Fontenoi. Il entra dans tous les détails de cette Journée intéreſſante. On y trouve juſqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'Argenſon, Miniſtre de la guerre, lui avait communiqué les Lettres de tous les officiers. Le maréchal de Noailles & le maréchal de Saxe lui avaient confié des Mémoires.

Je crois faire un grand plaiſir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes, de tranſcrire ici la Lettre que Mr. le marquis d'Argenſon, Miniſtre des Affaires-étrangères, & frère ainé du Secrétaire d'Etat de la guerre, écrivit du champ de bataille à Mr. de Voltaire.

„ Monſieur l'Hiſtorien, vous aurez dû
„ apprendre dès mercredi au ſoir la nouvelle
„ dont vous nous félicités tant. Un Page
„ partit du champ de bataille le mardi à deux
„ heures & demie pour porter les Lettres;
„ j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq
„ heures du ſoir à Verſailles. Ce fut un beau
„ ſpectacle que de voir le Roi & le Dauphin
„ écrire ſur un tambour entourés de vain-
„ queurs & de vaincus, morts, mourants
„ & priſonniers. Voici des anecdotes que
„ j'ai remarquées.

„ J'eus l'honneur de rencontrer le Roi di-
„ manche tout près du champ de bataille;
„ j'arrivai de Paris au quartier de *Chin*. J'ap-
„ pris que le Roi était à la promenade; je
„ demandai un cheval, je joignis Sa Ma-
„ jeſté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp
„ des Ennemis; j'appris pour la première
„ fois de S. M. de quoi il s'agiſſait tout à
„ l'heure (à ce qu'on croyait.) Jamais je
„ n'ai vu d'homme ſi gai de cette avanture
„ qu'était le Maître. Nous diſcutâmes juſte-
„ ment ce point hiſtorique que vous traités
„ en quatre lignes, quels de nos Rois avaient
„ gagné les dernières batailles royales. Je

„ vous assure que le courage ne faisait point
„ tort au jugement, ni le jugement à la mé-
„ moire. Delà on alla coucher sur la paille.
„ Il n'y a point de nuit de bal plus gaye;
„ jamais tant de bons mots. On dormit tout
„ le tems qui ne fut pas coupé par des Cou-
„ riers, des Grassins & des Aides-de-camp.
„ Le Roi chanta une chanson qui a beau-
„ coup de couplets & qui est fort drole. Pour
„ le Dauphin il était à la bataille comme à
„ une chasse de lièvre, & disait presque:
„ quoi! n'est-ce que cela? Un boulet de
„ canon donna dans la boue & crotta un
„ homme près du Roi. Nos Maîtres rirent
„ de bon cœur du barbouillé. Un palfre-
„ nier de mon frère a été blessé à la tête
„ d'une balle de mousquet; ce domestique
„ était derrière la compagnie.

„ Le vrai, le sûr, le non flatteur c'est
„ que c'est le Roi qui a gagné lui-même la
„ bataille par sa volonté, par sa fermeté.
„ Vous verrez des rélations & des détails;
„ vous saurez qu'il y a eu une heure terri-
„ ble où nous vîmes le second tôme de Det-
„ tingue, nos français humiliés devant cet-
„ te fermeté anglaise; leur feu roulant qui

„ reſſemble à l'enfer, que j'avoue qui rend
„ ſtupides les ſpectateurs les plus oiſifs, alors
„ on déſeſpéra de la république. Quelques-
„ uns de nos Généraux, qui ont plus de
„ courage, de cœur, que d'eſprit, donnè-
„ rent des conſeils fort prudents. On en-
„ voya des ordres juſqu'à Lille; on doubla
„ la garde du Roi; on fit emballer, &c. A
„ celà le Roi ſe moqua de tout & ſe porta
„ de la gauche au centre, demanda le corps
„ de réſerve; & le brave Lœvendal; mais
„ on n'en eut pas beſoin. Un faux corps de
„ réſerve donna. C'était la même cavalerie
„ qui avait d'abord donné inutilement, la
„ maiſon du Roi, les carabiniers, ce qui
„ reſtait tranquille des gardes françaiſes, des
„ irlandais excellents ſur tout quand ils mar-
„ chent contre des anglais & hanovriens.
„ Votre ami Mr. de Richelieu, eſt un vrai
„ Bayard; c'eſt lui qui a donné le conſeil &
„ qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie
„ comme des chaſſeurs, ou comme des fou-
„ rageurs pèle-mèle, la main baiſſée, le bras
„ racourci, maîtres, valets, officiers, ca-
„ valiers, infanterie, tout enſemble. Cette
“ vivacité françaiſe dont on parle tant, rien

„ ne lui réſiſte ; ce fut l'affaire de dix mi-
„ nutes que de gagner la bataille avec cette
„ botte ſecrette. Les gros bataillons anglais
„ tournèrent le dos, & pour vous le faire
„ court on en a tué quatorze mille. (*)
Il eſt vrai que le canon a eu l'honneur de
„ cette affreuſe boucherie : jamais tant de
„ canons ni ſi gros, n'a tiré dans une ba-
„ taille générale qu'à celle de Fontenoi : il
„ y en avait cent. Monſieur, il ſemble que
„ ces pauvres ennemis ayent voulu à plaiſir
„ laiſſer arriver tout ce qui leur devait être
„ le plus mal ſain, canon de Douai, gen-
„ darmerie, mouſquetaires.

„ A cette charge dernière dont je vous
„ parlais n'oubliez pas une anecdote. Mon-
„ ſieur le Dauphin, par un mouvement na-
„ turel, mit l'épée à la main de la plus jo-
„ lie grace du monde, & voulait abſolument
„ charger ; on le pria de n'en rien faire.
„ Après cela, pour vous dire le mal comme
„ le bien, j'ai remarqué une habitude trop
„ tôt acquiſe de voir tranquillement ſur le

(*) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel ; mais il en revint environ ſix mille dès le jour même.

„ champ de bataille des morts nuds, des en-
„ nemis agoniſſants, des playes fumantes.
„ Pour moi j'avouerai que le cœur me man-
„ qua, & que j'eus beſoin d'un flacon. J'ob-
„ ſervai bien nos jeunes Héros; je les trou-
„ vai trop indifférents ſur cet article. Je
„ craignis pour la ſuite de leur longue vie
„ que le goût vint à augmenter par cette in-
„ humaine curée.

„ Le triomphe eſt la plus belle choſe du
„ monde; les Vive le Roi, les chapeaux en
„ l'air au bout des bayonnettes, les compli-
„ mens du Maître à ſes guerriers, la viſite
„ des retranchemens, des villages & des re-
„ doutes ſi intactes, la joye, la gloire, la
„ tendreſſe, mais le plancher de tout cela eſt
„ du ſang humain, des lambeaux de chair
„ humaine.

„ Sur la fin du triomphe, le Roi m'hono-
„ ra d'une converſation ſur la paix; j'ai dé-
„ pêché des couriers.

„ Le Roi s'eſt fort amuſé hier à la tran-
„ chée; on a beaucoup tiré ſur lui; il y eſt
„ reſté trois heures. Je travaillais dans mon
„ cabinet qui eſt ma tranchée; car j'avoue-
„ rai que je ſuis bien reculé de mon cou-

„ rant par toutes ces diſſipations. Je trem-
„ blais de tous les coups que j'entendais ti-
„ rer. J'ai été avant-hier voir la tranchée en
„ mon petit particulier. Cela n'eſt pas fort
„ curieux de jour. Aujourd'hui nous auront
„ un *Te Deum* ſous une tente avec une ſal-
„ ve générale de l'armée, que le Roi ira
„ voir du mont de la Trinité ; cela ſera beau.
„ J'aſſure de mes reſpects Madame du
„ Chatellet. Adieu Monſieur. "

C'eſt ce même marquis d'Argenſon que quelques courtiſans un peu frivoles appellaient d'Argenſon la bête. On voit par cette lettre qu'il était d'un eſprit agréable, & que ſon cœur était humain. Ceux qui le connaiſſaient voyaient en lui un philoſophe plus qu'un politique, mais ſurtout un excellent citoyen. On en peut juger par ſon livre intitulé *Conſidérations ſur le gouvernement*, imprimé en 1664, chez Marc-Michel Rey. Voyez ſurtout le chapitre *de la vénalité des Charges*. Je ne puis me défendre du plaiſir d'en citer quelques paſſages.

„ Il eſt étonnant qu'on ait accordé une
„ approbation générale au livre intitulé Teſ-
„ tament politique du cardinal de Richelieu,

„ ouvrage de quelque pédant eccléſiaſtique, „ & indigne du grand génie auquel on l'at- „ tribue, ne fut-ce que pour le chapitre où „ l'on canoniſe la vénalité des charges. Mi- „ ſérable invention qui a produit tout le „ mal qui eſt à redreſſer aujourd'hui, & par „ où les moyens en ſont devenus ſi péni- „ bles; car il faudrait les revenus de l'Etat „ pour rembourſer ſeulement les principaux „ Officiers qui nuiſent le plus. "

Ce paſſage important ſemble avoir annoncé de loin l'abolition (*) de cette honteuſe vénalité opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France qui croyait cette réforme impoſſible. J'y découvre auſſi une uniformité de penſée avec Mr. de V.... qui a démontré les erreurs abſurdes dont fourmille le libelle ſi ridiculement attribué au cardinal de Richelieu, & qui a lavé la mémoire de cet habile & redoutable miniſtre de la ſouillure dont on couvrait ſon nom, en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Tranſcrivons encore une partie du tableau

(*) Cette abolition en 1771, n'a été que paſſagère.

que le marquis d'Argenſon fait des malheurs des agriculteurs.

„ A commencer par le Roi, plus on eſt „ grand à la Cour moins on ſe perſuade au- „ jourd'hui la miſère de la campagne : les „ Seigneurs des grandes Terres en entendent „ bien parler quelquefois : mais leurs cœurs „ endurcis n'enviſagent dans ce malheur que „ la diminution de leurs revenus. Ceux „ qui arrivent des Provinces, touchés de ce „ qu'ils ont vu, l'oublient bientôt par l'abon- „ dance des délices de la Capitale. *Il nous „ faut des ames fermes & des cœurs tendres „ pour perſévérer dans une pitié dont l'objet „ eſt abſent.* "

Ce Miniſtre citoyen avait toujours eu dès ſon enfance une tendre amitié pour Mr. de V.... J'ai vu une très-grande quantité de Lettres de l'un & de l'autre ; il en réſulte que le Secrétaire d'Etat employa l'Homme de Lettres dans pluſieurs affaires conſidérables pendant les années 1745. 1746. & 1747. C'eſt probablement la raiſon pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de nôtre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par ſes papiers que l'entre-

priſe d'une deſcente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de Richelieu devait commander l'armée. Le Prétendant avait déjà gagné deux batailles, & on attendait une révolution. Mr. de V.... fut chargé de faire le Manifeſte. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de ſa main.

MANIFESTE

Du Roi de France en faveur du Prince Charles Edouard.

„ Le Séréniſſime prince Charles Edouard „ ayant débarqué dans la Grande-Bretagne „ ſans autre ſecours que ſon courage; & „ toutes ſes actions lui ayant acquis l'admi- „ ration de l'Europe & les cœurs de tous „ les véritables anglais, le Roi de france a „ penſé comme eux. Il a cru de ſon devoir „ de ſécourir à la fois un prince digne du „ trône de ſes ancêtres & une nation géné- „ reuſe dont la plus ſaine partie rappelle en- „ fin le prince Charles Stuard dans ſa patrie. „ Il n'envoye le duc de Richelieu à la tête de „ ſes troupes que parce que les anglais les „ mieux

„ mieux intentionnés ont demandé cet appui,
„ & il ne donne préciſément que le nombre
„ des troupes qu'on lui demande, prêt à les
„ retirer dès que la nation exigera leur éloi-
„ gnement. Sa Majeſté en donnant un ſe-
„ cours ſi juſte à ſon parent, au fils de tant
„ de Rois, à un Prince ſi digne de régner,
„ ne fait cette démarche auprès de la nation
„ Anglaiſe que dans le deſſein & dans l'aſſu-
„ rance de pacifier par-là l'Angleterre & l'Eu-
„ rope, pleinement convaincu que le Sme.
„ Prince Edouard met ſa confiance dans leurs
„ bonnes volontés, qu'il regarde leurs li-
„ bertés, le maintien de leurs loix & leur
„ bonheur, comme le but de toutes ſes en-
„ trepriſes, & qu'enfin, les plus grands Rois
„ d'Angleterre ſont ceux qui élevés comme
„ lui dans l'adverſité, ont mérité l'amour de
„ la nation.

„ C'eſt dans ces ſentiments que le Roi ſe-
„ court leur Prince qui eſt venu ſe jetter
„ entre leurs bras, le fils de celui qui nâquit
„ l'héritier légitime de trois royaumes, le
„ guerrier, qui malgré ſa valeur n'attend
„ que d'eux & de leurs loix la confirmation
„ de ſes droits les plus ſacrés; qui ne peut

„ jamais avoir d'intérêts que les leurs, &
„ dont les vertus enfin ont attendri les ames
„ les plus prévenues contre ſa cauſe.

„ Il eſpère qu'une telle occaſion réunira
„ deux nations qui doivent réciproquement
„ s'eſtimer ; qui ſont liées naturellement par
„ les beſoins mutuels de leur commerce, &
„ qui doivent l'être ici par les intérêts d'un
„ Prince qui mérite les vœux de toutes les
„ nations.

„ Le duc de Richelieu, commandant les
„ troupes de Sa Majeſté le Roi de france,
„ adreſſe cette déclaration à tous les fidèles
„ citoyens des trois royaumes de la Grande-
„ Bretagne, & les aſſure de la protection conſ-
„ tante du Roi ſon maître. Il vient ſe joindre
„ à l'héritier de leurs anciens Rois, & ré-
„ pandre comme lui ſon ſang pour leur ſervice.

On voit par les expreſſions de cette pièce qu'elle fut dans tous les tems l'eſtime & l'inclination de l'auteur pour la nation anglaiſe ; & il a toujours perſiſté dans ces ſentiments.

Ce fut l'infortuné comte de Lalli qui avait fait le projet & le plan de cette deſcente laquelle ne fut point effectuée. Il était né Irlandais, & il haiſſoit les anglais autant que nôtre au-

„ mieux intentionnés ont demandé cet appui,
„ & il ne donne préciſément que le nombre
„ des troupes qu'on lui demande, prêt à les
„ retirer dès que la nation exigera leur éloi-
„ gnement. Sa Majeſté en donnant un ſe-
„ cours ſi juſte à ſon parent, au fils de tant
„ de Rois, à un Prince ſi digne de régner,
„ ne fait cette démarche auprès de la nation
„ Anglaiſe que dans le deſſein & dans l'aſſu-
„ rance de pacifier par-là l'Angleterre & l'Eu-
„ rope, pleinement convaincu que le Sme.
„ Prince Edouard met ſa confiance dans leurs
„ bonnes volontés, qu'il regarde leurs li-
„ bertés, le maintien de leurs loix & leur
„ bonheur, comme le but de toutes ſes en-
„ trepriſes, & qu'enfin, les plus grands Rois
„ d'Angleterre ſont ceux qui élevés comme
„ lui dans l'adverſité, ont mérité l'amour de
„ la nation.

„ C'eſt dans ces ſentiments que le Roi ſe-
„ court leur Prince qui eſt venu ſe jetter
„ entre leurs bras, le fils de celui qui nâquit
„ l'héritier légitime de trois royaûmes, le
„ guerrier, qui malgré ſa valeur n'attend
„ que d'eux & de leurs loix la confirmation
„ de ſes droits les plus ſacrés; qui ne peut

„ jamais avoir d'intérêts que les leurs, &
„ dont les vertus enfin ont attendri les ames
„ les plus prévenues contre ſa cauſe.

„ Il eſpère qu'une telle occaſion réunira
„ deux nations qui doivent réciproquement
„ s'eſtimer ; qui ſont liées naturellement par
„ les beſoins mutuels de leur commerce, &
„ qui doivent l'être ici par les intérêts d'un
„ Prince qui mérite les vœux de toutes les
„ nations.

„ Le duc de Richelieu, commandant les
„ troupes de Sa Majeſté le Roi de france,
„ adreſſe cette déclaration à tous les fidèles
„ citoyens des trois royaumes de la Grande-
„ Bretagne, & les aſſure de la protection conſ-
„ tante du Roi ſon maître. Il vient ſe joindre
„ à l'héritier de leurs anciens Rois, & ré-
„ pandre comme lui ſon ſang pour leur ſervice.

On voit par les expreſſions de cette pièce qu'elle fut dans tous les tems l'eſtime & l'inclination de l'auteur pour la nation anglaiſe ; & il a toujours perſiſté dans ces ſentiments.

Ce fut l'infortuné comte de Lalli qui avait fait le projet & le plan de cette deſcente laquelle ne fut point effectuée. Il était né Irlandais, & il haiſſoit les anglais autant que nôtre au-

„ mieux intentionnés ont demandé cet appui,
„ & il ne donne préciſément que le nombre
„ des troupes qu'on lui demande, prêt à les
„ retirer dès que la nation exigera leur éloi-
„ gnement. Sa Majeſté en donnant un ſe-
„ cours ſi juſte à ſon parens, au fils de tant
„ de Rois, à un Prince ſi digne de régner,
„ ne fait cette démarche auprès de la nation
„ anglaiſe que dans le deſſein & dans l'aſſu-
„ rance de pacifier par là l'Angleterre & l'Eu-
„ rope, pleinement convaincu que le Sme.
„ Prince Edouard met ſa confiance dans leurs
„ bonnes volontés, & qu'il regarde leurs
„ libertés, le maintien de leurs loix & leur
„ bonheur, comme le but de toutes ſes en-
„ trepriſes, & qu'enfin, les plus grands Rois
„ d'Angleterre ſont ceux qui élevés comme
„ lui dans l'adverſité, ont mérité l'amour de
„ la nation.

„ C'eſt dans ces ſentiments que le Roi ſe-
„ court leur Prince qui eſt venu ſe jetter
„ entre leurs bras, le fils de celui qui nâquit
„ l'héritier légitime de trois royaumes, le
„ guerrier, qui malgré ſa valeur n'attend
„ que d'eux & de leurs loix la confirmation
„ de ſes droits les plus ſacrés; qui ne peut

„ jamais avoir d'intérêts que les leurs, &
„ dont les vertus enfin ont attendri les ames
„ les plus prévenues contre ſa cauſe.

„ Il eſpère qu'une telle occaſion réunira
„ deux nations qui doivent réciproquement
„ s'eſtimer ; qui ſont liées naturellement par
„ les beſoins mutuels de leur commerce, &
„ qui doivent l'être ici par les intérêts d'un
„ Prince qui mérite les vœux de toutes les
„ nations.

„ Le duc de Richelieu, commandant les
„ troupes de Sa Majeſté le Roi de France,
„ adreſſe cette déclaration à tous les fidèles
„ citoyens des trois royaumes de la Grande-
„ Bretagne, les aſſure de la protection conſ-
„ tante du Roi ſon maître. Il vient ſe joindre
„ à l'héritier de leurs anciens Rois, & ré-
„ pandre comme lui ſon ſang pour leur ſervice.

On voit par les expreſſions de cette pièce qu'elle fut dans tous les tems l'eſtime & l'inclination de l'auteur pour la nation anglaiſe ; & il a toujours perſiſté dans ces ſentiments.

Ce fut l'infortuné comte de Lalli qui avait fait le projet & le plan de cette deſcente laquelle ne fut point effectuée. Il était né Irlandais, & il haiſſoit les anglais autant que notre au-

teur les aimait & les eſtimait. Cette haine était même chez Lalli une paſſion violente, à ce que nous a dit pluſieurs fois Mr. de V.... nous ne pouvons ici nous empêcher de témoigner nôtre profond étonnement que le général Lalli ait été accuſé depuis, d'avoir livré Pondicheri aux anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort eſt un des jugements les plus extraordinaires qui aient été rendus dans nôtre ſiècle, c'eſt une ſuite des malheurs de la france. Cet exemple, & celui du maréchal de Marillac font aſſez voir que quiconque eſt à la tête des armées ou des affaires eſt rarement ſur de mourir dans ſon lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que Mr. de V.... entra dans l'Académie françaiſe. Il fut le premier qui dérogea à l'uſage faſtidieux de ne remplir un diſcours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu. Il releva ſa harangue par des remarques nouvelles ſur la langue françaiſe & ſur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui ont pour la plupart ſuivi & perfectionné cette méthode utile.

Il était en 1748 avec Madame du Chatellet à Lunéville auprès du Roi Staniſlas, lorſqu'il

envoya à la comédie Nanine, repréſentée le 17 Juillet de cette année. Elle réuſſit peu d'abord, mais elle eut enſuite un ſuccès auſſi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie, qu'à la ſecrette inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le tems on ſe laiſſe entraîner à ſon plaiſir.

Il arriva la même choſe à la première repréſentation de Sémiramis le 29 Août de la même année 1748. mais à la fin elle fit encor plus d'effet au théatre que Mérope & Mahomet.

Une choſe à mon avis, ſingulière, c'eſt qu'il ne donna point ſous ſon nom le panégirique de Louis XV, imprimé en 1749, & traduit en latin, en italien, en eſpagnol & en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du Roi Louis XV, & la bataille de Fontenoi qui avait fait craindre encor plus pour lui & pour la france, rendaient l'ouvrage intéreſſant. L'auteur ne loue que par les faits; & on y trouve un ton de philoſophie qui caractériſe tout ce qui eſt ſorti de ſa main. Ce panégirique était celui des offi-

ciers autant que de Louis XV : cependant il ne le préſenta a perſonne, pas même au Roi. Il ſavait bien qu'il ne vivait pas dans le ſiècle de Péliſſon. Auſſi écrivait-il à Mr. de Formont l'un de ſes amis

Cet éloge a très-peu d'effet
Nul mortel ne m'en remercie
Celui qui le moins s'en ſoucie.
Eſt celui pour qui je l'ai fait.

Cette même année 1749, il était dans le palais de Lunéville auprès du Roi Stanislas avec la marquiſe du Chatellet; cette Dame illuſtre y mourut. Le Roi de Pruſſe alors appella Mr. de V.... auprès de lui. Je vois qu'il ne ſe réſolut à quitter la France, & à s'attacher à ſa Majeſté Pruſſienne pour le reſte de ſa vie que vers la fin du mois d'Août ou Auguſte 1750, après avoir combattu pendant plus de ſix mois contre toute ſa famille & contre tous ſes amîs qui le diſſuadaient fortement de cette tranſplantation. Il ne put réſiſter à cette Lettre que le Roi de Pruſſe lui écrivit de ſon apartement à la chambre de ſon nouvel hôte, dans le palais de Berlin, le vingt-trois Auguſte, lettre qui a tant couru depuis & qui a été ſouvent imprimée.

„ J'ai vu la lettre que votre Nièce vous
„ écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous
„ lui attire mon eſtime. Si j'étais Madame
„ Denis, je penſerais de même; mais étant
„ ce que je ſuis, je penſe autrement. Je ſe-
„ rais au déſeſpoir d'être cauſe du malheur
„ de mon ennemi; & comment pourais-je
„ vouloir l'infortune d'un homme que j'eſ-
„ time, que j'aime & qui me ſacrifie ſa pa-
„ trie & tout ce que l'humanité a de plus
„ cher? Non, mon cher Voltaire, ſi je pou-
„ vais prévoir que votre tranſplatation put
„ tourner le moins du monde à votre déſa-
„ vantage, je ſerais le premier à vous en
„ diſſuader. Oui, je préférerais votre bon-
„ heur au plaiſir extrême que j'ai de vous
„ avoir. Mais vous êtes philoſophe, je le
„ ſuis de même: qu'y a-t-il de plus natu-
„ rel, de plus ſimple & de plus dans l'ordre
„ que des philoſophes faits pour vivre en-
„ ſemble, réunis par la même étude, par le
„ même goût & par une façon de penſer
„ ſemblable, ſe donnent cette ſatisfaction?
„ Je vous reſpecte comme mon maître en
„ éloquence & en ſavoir; je vous aime com-
„ me un ami vertueux. Quel eſclavage, que

„ malheur, quel changement, quelle inconſ-
„ tance de fortune y a-t-il à craindre dans
„ un pays où l'on vous eſtime autant que
„ dans votre patrie, & chez un ami qui a
„ un cœur reconnaiſſant? Je n'ai point la
„ folle préſomption de croire que Berlin vaut
„ Paris. Si les richeſſes, la grandeur & la
„ magnificence ſont une ville aimable, nous
„ le cédons à Paris. Si le bon goût peut-être
„ plus généralement répandu ſe trouve dans
„ un endroit du monde; je ſais & j'en
„ conviens que c'eſt à Paris. Mais vous,
„ ne portez-vous pas ce goût par tout où
„ vous êtes? Nous avons des organes qui
„ nous ſuffiſent pour vous aplaudir; & en
„ fait de ſentimens, nous ne le cédons à
„ aucun pays du monde. J'ai reſpecté l'a-
„ mitié qui vous liait à Madame du Cha-
„ tellet; mais après elle j'étais un de vos
„ plus anciens amis. Quoi! parce que vous
„ vous retirés dans ma maiſon, il ſera dit
„ que cette maiſon devient une priſon pour
„ vous? Quoi! parce que je ſuis votre
„ ami, je ſerai votre tyran? Je vous avoue
„ que je n'entends pas cette Logique là;
„ que je ſuis fermement perſuadé que vous

„ ſerez fort heureux ici tant que je vivrai ;
„ que vous ſerez regardé comme le père des
„ lettres & des gens de goût, & que vous
„ trouverez en moi toutes les conſolations
„ qu'un homme de votre mérite peut atten-
„ dre de quelqu'un qui l'eſtime. Bon ſoir ".

FRÉDERIC.

Le Roi de Pruſſe, après cette Lettre, fit demander au Roi de France ſon agrément, par ſon Miniſtre ; le Roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite, la clef de Chambellan, & vingt mille francs de penſion. Cependant il ne quitta jamais ſa maiſon de Paris ; & j'ai vu par les comptes de Mr. Delaleu notaire à Paris, qu'il y dépenſait trente mille francs par an. Il était attaché au Roi de Pruſſe par la plus reſpectueuſe tendreſſe & par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce Monarque était auſſi aimable dans la ſocieté que redoutable à la tête d'une armée ; qu'il n'avait jamais fait de ſoupers plus agréables à Paris, que ceux auxquels ce Prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthouſiaſme pour le Roi de Pruſſe allait juſqu'à la paſſion. Il couchait au deſſous de ſon appar-

tement, & ne ſortait de ſa chambre que pour ſouper. Le Roi compoſait en haut des ouvrages de philoſophie, d'hiſtoire & de poëſie; & ſon favori cultivait en bas les mêmes arts & les mêmes talens. Il s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque Pruſſien fit à Poſtdam ſon hiſtoire de Brandebourg, & l'écrivain français y fit le ſiècle de *Louis XIV*, ayant apporté avec lui tous ſes matériaux. Ses jours coulaient ainſi dans un repos animé par des occupations ſi agréables. On repréſentait à Paris ſon *Oreſte* & *Rome ſauvée*. *Oreſte* fut joué ſur la fin de 1749, & *Rome ſauvée* en 1760.

Ces deux pièces ſont abſolument ſans intrigue d'amour, ainſi que *Mérope* & *la mort de Céſar*. Il aurait voulu purger le théâtre de tout ce qui n'eſt pas *paſſion* & avanture tragique. Il regardait *Electre* amoureuſe comme un monſtre orné de rubans ſales; & il a manifeſté ce ſentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au Roi de Pruſſe en lui envoyant le manuſcrit d'Oreſte.

Grand

Grand juge, & grand feſeur de vers,
Liſez cette œuvre dramatique,
Ce croquis de la ſcène antique
Que des grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers;
Jugez ſi l'ardeur amoureuſe
D'une Electre de quarante ans.
Doit dans de tels événements
Etaler les beau ſentiments
D'une héroïne doucereuſe
En maſſacrant ſes chers parents
D'une main peu reſpectueuſe.
Une princeſſe en ſon printems,
Qui ſurtout n'aurait rien à faire,
Pourait avoir par paſſe-tems
A ſes pieds un ou deux amants
Et les tromper avec miſtère.
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de ſon nom,
Et de vanger le roi ſon père.
Et j'eſtime encore que ſon frère
Ne doit point être un Céladon.
Ce héros fort atrabilaire.
N'était point né ſur le Lignon.
Aprenez moi mon Apollon
Si j'ai tort d'être ſi ſévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.

HISTORIQUE.

Sophocle peut avoir raiſon,
Et laiſſer des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que cette vie, & que rien ne faiſait plus d'honneur à la philoſophie & aux Belles-lettres. Le bonheur aurait été plus durable, & n'aurait point fait place enfin à un bonheur encor plus grand, ſans une malheureuſe diſpute de phyſique mathématique, élevée entre Maupertuis, qui était auſſi auprès du Roi de Pruſſe, & Koënig, bibliothécaire de Madame la Princeſſe d'Orange à la Haye. Cette querelle était une ſuite de celle qui diviſa longtems les Mathématiciens ſur les forces vives & les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlataniſme, ainſi qu'en théologie & en médecine. La queſtion était au fond très-frivole; puiſque de quelque manière qu'on l'embrouille, il faut toujours revenir aux loix ſimples du mouvement. Les eſprits s'aigrirent; Maupertuis fit condamner Koënig en 1752, par l'Académie de Berlin ou il dominait, comme s'étant appuyé d'une lettre de feu Leïbnitz, ſans pouvoir produire l'original de cette lettre que pourtant Mr. Volf avait vue. Il fit plus;

il écrivit à Madame la Princeſſe d'Orange pour la prier d'ôter à Koenig la place de ſon bibliothécaire, & le déféra au Roi de Pruſſe comme un homme qui lui avait manqué de reſpect. Voltaire, qui avait paſſé deux années entière avec Koenig à Cirey, & qui était ſon ami intime, crut devoir prendre hautement le parti de ſon ami.

La querelle s'envenima; l'étude de la philoſophie dégénéra en caballe & en faction. Maupertuis eut ſoin de répandre à la Cour qu'un jour le Général Manſtein étant dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en français les *Mémoires ſur la Ruſſie* compoſés par cet officier, le Roi lui envoya une pièce de vers de ſa façon à examiner, & que Voltaire dit à Manſtein, *mon ami, à un autre fois. Voilà le Roi qui m'envoye ſon linge ſale à blanchir : je blanchirai le votre enſuite.* Un mot ſuffit quelquefois pour perdre un homme à la Cour. Maupertuis lui imputa ce mot & le perdit.

Préciſément dans ce tems-là même, Maupertuis faiſait imprimer ſes Lettres philoſophiques fort ſingulières dans leſquelles il propoſait de bâtir une ville Latine; d'aller

faire des découvertes droit au pôle par mer ; de percer un trou juſqu'au centre de la terre ; d'aller au détroit de Magellan diſſéquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'ame ; d'enduire tous les malades de poix-réſine pour arrêter le danger de la tranſpiration, & ſur-tout de ne point payer le médecin.

Mr. de Voltaire releva ces idées philoſophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait ſi beau jeu, & malheureuſement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. Maupertuis eut ſoin de joindre la cauſe du Roi à la ſienne. La plaiſanterie fut regardée comme un manque de reſpect à Sa Majeſté. Notre auteur renvoya reſpectueuſement au Roi ſa clef de chambellan & la croix de ſon ordre avec ces vers.

„ Je les reçus avec tendreſſe ;
„ Je vous les rend avec douleur.
„ Comme un amant jaloux, dans ſa mauvaiſe humeur,
„ Rend le portrait de ſa Maîtreſſe.

Le Roi lui renvoya ſa clef & ſon ruban. Il s'en alla faire une viſite à Son Alteſſe la ducheſſe de Gotha qui l'a toujours honoré

d'une amitié conſtante juſqu'à ſa mort. C'eſt, pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'Empire*, ouvrage preſque entiérement refondu dans *l'Eſſay ſur l'hiſtoire de l'eſprit & des mœurs des nations.*

Pendant qu'il était à Gotha, Maupertuis eut tout le tems de dreſſer ſes batteries contre le voyageur, qui s'en apperçut, quand il fut à Francfort ſur le Mein. Madame Denis ſa nièce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon allemand qui n'aimait ni les français, ni leurs vers, vint le 1er Juin lui redemander les *Oeuvres de Poeshie* du Roi ſon maître. Notre voyageur répondit que les *Oeuvres de Poeshie* étaient à Leipſik avec ſes autres effets. L'allemand lui ſignifia qu'il était conſigné à Francfort, & qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les Oeuvres ſeraient arrivées. Mr. de V.... lui remit ſa clef de chambellan & ſa croix, & promit de rendre ce qu'on lui demandait. Moyennant quoi le meſſager lui ſigna ce billet.

„ Mr., ſitôt le gros ballot de Leipſik ſera „ ici, où eſt l'Oeuvre de *Poeshie* du Roi mon „ maître, vous pourez partir où vous pa-

„ raîtra bon. A Francfort 1er. Juin 1753. “

Le Priſonnier ſigna au bas du billet : *Bon pour l'Oeuvre de Poeshie du Roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on ſuppoſa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du bouc, pour ces lettres de change prétendues. Cela reſſemblait à l'avanture de l'évêque de Valence, Coſnac, que Mr. de Louvois fit arrêter en chemin comme faux-monnoyeur, à ce que l'abbé de Choiſi raconte.

Enfin il ne purent ſortir qu'en payant une rançon très-conſidérable.

Tout cela fut bientôt oublié de part & d'autre comme de raiſon. Le Roi rendit ſes vers à ſon ancien admirateur, & en renvoya bientôt de nouveaux, & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amants : les tracaſſeries de cour paſſent, mais le caractère d'une belle paſſion dominante ſubſiſte longtems.

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alzace ſur des terres qui appartiennent à Mgr. le duc de Virtemberg. Il y alla, & s'amuſa, comme je l'ai déjà dit, à faire imprimer les *Annales de l'Empire*, dont il fit préſent à

Jean Frédéric Shoëflin libraire à Colmar, frère du célèbre Shoëflin, profeſſeur en Hiſtoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ſes affaires. Mr. de Voltaire lui prêta dix mille livres : ſur quoi je ne puis aſſez m'étonner de la baſſeſſe avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé, qu'il avait fait une fortune immenſe par la vente continuelle de ſes ouvrages.

Lorſqu'il était à Colmar, Mr. Vernet français réfugié miniſtre de l'Evangile à Genève, & Mrs. Cramer, ancien citoyens de cette ville fameuſe, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ſes ouvrages. Les frères Cramer, qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, & il la leur donna aux même conditions qu'il l'avait donnée au Sr. Shoëflin, c'eſt-à-dire très-gratuitement. Il alla donc à Genève avec ſa nièce & Monſieur Coligni ſon ami qui lui ſervait de Secrétaire, & qui a été depuis celui de Monſeigneur l'Electeur Palatin & ſon Bibliothécaire.

Il acheta une jolie maiſon de campagne à vie auprès de cette ville, dont les environs ſont infiniment agréables, & où l'on jouit du plus bel aſpect qui ſoit en Europe. Il en

acheta

» raîtra bon. A Francfort 1er. Juin 1753. «

Le Priſonnier ſigna au bas du billet : *Bon pour l'Oeuvre de Poeshie du Roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on ſuppoſa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du bouc, pour ces lettres de change prétendues.

Enfin il ne purent ſortir qu'en payant une rançon très-conſidérable. Ces détails ne ſont jamais ſçus des Rois. Cette avanture fut bientôt, oubliée de part & d'autre comme de raiſon. Le Roi rendit ſes vers à ſon ancien admirateur, & en renvoya bientôt de nouveaux, & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amants : les tracaſſeries de cour paſſent, mais le caractère d'une belle paſſion dominante ſubſiſte longtems. Le voyageur français en reliſant avec attendriſſement la lettre éloquente & touchante du Roi, que nous avons tranſcrite, diſait, *après une telle léttre je ne peux qu'avoir eu très-grand tort.*

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alzace ſur des terres qui appartiennent à Mgr. le duc de Virtemberg. Il y alla, & s'amuſa, comme je l'ai déjà dit, à faire imprimer les *Annales de l'Empire*, dont il fit préſent à

Jean Frédéric Shoëflin libraire à Colmar, frère du célèbre Shoëflin, profeſſeur en Hiſtoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ſes affaires. Mr. de Voltaire lui prèta dix mille livres : ſur quoi je ne puis aſſez m'étonner de la baſſeſſe avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé, qu'il avait fait une fortune immenſe par la vente continuelle de ſes ouvrages.

Lorſqu'il était à Colmar, Mr. Vernet français réfugié, miniſtre de l'Evangile à Genève, & Mrs. Cramer, anciens citoyens de cette ville fameuſe, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ſes ouvrages. Les deux frères, qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, & il la leur donna aux mêmes conditions qu'il l'avait donnée au Sr. Shoëflin, c'eſt-à-dire gratuitement. Il alla donc à Genève avec ſa nièce & Monſieur Coligni ſon ami qui lui ſervait de Secrétaire, & qui a été depuis celui de Monſeigneur l'Electeur Palatin & ſon Bibliothécaire.

Il acheta une jolie maiſon de campagne à vie auprès de cette ville, dont les environs ſont infiniment agréables, & où l'on jouit du plus bel aſpect qui ſoit en Europe. Il en acheta

acheta une autre à Lauſanne, & toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine ſomme quand il les quitterait. Ce fut la première fois depuis Zuingle & Calvin qu'un catholique romain eut des établiſſements dans ces cantons.

Il fit auſſi l'acquiſition de deux terres à une lieue de Genève dans le pays de Gex, ſa principale habitation fut à Ferney dont il fit préſent à Madame Denis. C'était une ſeigneurie abſolument franche & libre de tous droits envers le Roi, & de tout impôt depuis Henri IV. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui euſſent de pareils privilèges. Le Roi les lui conſerva par brevet. Ce fut à Mr. le duc de Choiſeul le plus généreux & le plus magnanime des hommes qu'il eut cette obligation ſans avoir l'honneur d'en être particuliérement connu.

Le petit pays de Gex n'était preſque alors qu'un déſert ſauvage. Quatre-vingt charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes; des marais couvraient la moitié du pays & y répandaient les infections & les maladies. La paſſion de notre auteur avait

toujours été de s'établir dans un canton abandonné pour le vivifier. Comme nous n'avançons rien que ſur des preuves authentiques, nous nous bornerons à tranſcrire ici une de ſes lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèſe duquel Ferney eſt ſitué. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre, mais elle doit être de 1759.

MONSIEUR,

„ Le curé d'un petit village nommé N...., „ voiſin de mes terres, a ſuſcité un procès „ à mes vaſſaux de Ferney & ayant ſouvent „ quitté ſa cure pour aller ſolliciter à Dijon, „ il a accablé aiſément des cultivateurs, uni- „ quement occupés du travail qui ſoutient „ leur vie. Il leur a fait pour quinze cent „ livres de frais, & a eu la cruauté de com- „ pter parmi ces frais de juſtice, les voyages „ qu'il a fait pour les ruiner. Vous ſavez „ mieux que moi, Mr. combien dès les pre- „ miers tems de l'égliſe, les ſaints pères ſe „ ſont élevés contre les miniſtres ſacrés, qui „ ſacrifiaient aux affaires temporelles le tems „ deſtinés au autels. Mais ſi on leur avait „ dit qu'un prêtre fut venu avec des ſergents

„ rançonner de pauvres familles, les forcer de
„ rendre le ſeul pré qui nourit leurs beſtiaux,
„ & ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient
„ dit les Irenées, les Jéromes, & les Au-
„ guſtins? voilà, Monſieur, ce qu'un curé
„ eſt venu faire à la porte de mon château.
„ Je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer
„ la plus grande partie de ce qu'il exige de
„ mes communes, & il a répondu que celà
„ ne le ſatisfaiſait pas.

„ Vous gémiſſez, ſans doute, que des
„ exemples ſi odieux ſoient donnés par des
„ paſteurs de la véritable égliſe, tandis qu'il
„ n'y a pas un ſeul exemple d'un paſteur pro-
„ teſtant qui ait eu un procès avec ſes paroiſ-
„ ſiens (*), pour des intérêts d'argent, &c.

Cette Lettre, & la ſuite de cette affaire peuvent fournir des réflexions bien impor-

(*) Ce qui fait que jamais les curés proteſtants n'ont de procès avec leurs ouailles, c'eſt que ces curés ſont payés par l'état, qui leur donne des gages: ils ne diſputent point la dixième ou la huitiéme gerbe a des malheureux. C'eſt le parti que l'impératrice Cathérine a pris dans ſon empire immenſe. La vexation des dixmes y eſt inconnue.

tantes. Mr. de V.... termina ce procès & ce procédé en payant de ſes deniers la vexation qui opprimait ſes pauvres vaſſaux. Et ce canton miſérable changea bientôt de face.

Il ſe tira plus gaîment d'une querelle plus délicate dans le pays proteſtant où il avait deux domaines aſſez agréables, l'un à Genève qu'on appelle encor la maiſon des Délices, l'autre à Lauſanne.

On ſait aſſez combien la liberté lui était chère, à quel point il déteſtait toute perſécution, & quelle horreur il montra dans tous les tems pour ces ſcélerats hipocrites, qui oſent faire périr au nom de Dieu, dans les plus affreux ſupplices, ceux qu'ils accuſent de ne pas penſer comme eux. C'eſt ſurtout ſur ce point qu'il répétait quelquefois.

Je ne décide point entre Genève & Rome.

Une de ſes lettres dans laquelle il diſait que le picard Jean Chauvin dit Calvin, aſſaſſin véritable de Servet, *avait une ame atroce*, ayant été rendue publique par une indiſcrétion trop ordinaire, quelques caffards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un genevois, homme d'eſprit nom-

mé Rival, lui adreſſa les vers ſuivants à cette occaſion.

Servet eut tort, & fut un ſot
D'oſer dans un ſiècle falot
S'avouer antitrinitaire. (*)
Et nôtre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour réfuter ſon adverſaire.
Et tort nôtre antique ſénat
D'avoir prêté ſon miniſtère
A ce dangereux coup d'état.
Quelle barbare inconſéquence!
O malheureux ſiècle ignorant!
Nous oſions abhorrer en france
Les horreurs de l'intolérance
Tandis qu'un zèle intolérant
Nous feſait bruler un errant!

Pour nôtre prêtre épiſtolaire
Qui de ſon pétulant eſſort
Pour exhaler ſa bile amère
Vient réveiller le chat qui dort,

(*) Servet pouvait ſe repoſer ſur les propres paroles de Calvin, qui dit dans un ouvrage *en cas que quelqu'un ſoit hérodoxe, & qu'il faſſe ſcrupule de ſe ſervir des mots* trinité *&* perſonne, *nous ne croyons pas que ce ſoit une raiſon pour rejetter cet homme, &c.*

Et dont l'inepte commentaire
Met au jour ce qu'il eut du taire,
Je laiſſe à juger s'il a tort.

Quant à vous célèbre Voltaire
Vous eutes tort, c'eſt mon avis.
Vous vous plaiſez dans ce païs
Fêtez le ſaint qu'on y révère.
Vous avez à ſatieté
Les biens où la raiſon aſpire;
L'opulence, la liberté,
La paix, (qu'en cent lieux on déſire)
Des droits à l'immortalité
Cent fois plus qu'on ne ſaurait dire.
On a du goût, on vous admire,
Tronchin veille à vôtre ſanté.
Celà vaut bien en vérité
Qu'on immole à ſa ſureté
Le plaiſir de pincer ſans rire.

Nôtre auteur répondit à ces jolis vers par ceux-ci.

Non, je n'ai point tort d'oſer dire
Ce que penſent les gens de bien.
Et le ſage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tirans des eſprits.
Et dans vôtre petit païs
J'aurais grand tort de me dédire.

Je ſais que ſouvent le malin
A caché ſa queue & ſa griffe
Sous la tiare d'un Pontife
Et ſous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je dereſte
Ces aſſaſſins religieux
Employant le fer & les feux
Pour ſervir le Père céleſte.

Oui, juſqu'au dernier de mes jours
Mon ame ſera fière & tendre,
J'oſerais gémir ſur la cendre
Et des *Servets* & des *Dubourgs*. (*)

De cette horrible frénéſie
A la fin le tems eſt paſſé;
Le fanatiſme eſt terraſſé,
Mais il reſte l'hipocriſie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Mauvaiſe muſique d'Egliſe,
Mauvais vers & ſermons croqués,
Ai-je tort ſi je vous mépriſe?

On voit par cette réponſe, qu'il n'était ni à Apollo, ni à Céphas, & qu'il prêchait la tolérance aux égliſes proteſtantes, ainſi qu'aux égliſes romaines. Il diſait toujours

(*) Dubourg, conſeiller clerc du Parlement, traité à Paris comme Servet à Genève.

que c'était le ſeul moyen de rendre la vie tolérable, & qu'il mourait content s'il pouvait établir ces maximes dans l'Europe. On peut dire qu'il n'a pas été tout-à-fait trompé dans ce deſſein, & qu'il n'a pas peu contribué à rendre le clergé plus doux, plus humain, depuis Genève juſqu'à Madrid, & ſurtout à éclairer les laïques.

Bien perſuadé que les ſpectacles des jeux d'eſprit, amolliſſent la férocité autant que les ſpectacles des gladiateurs l'endurciſſaient autrefois, il fit bâtir à Ferney un joli théâtre. Il y joua quelquefois lui-même, malgré ſa mauvaiſe ſanté; & Madame Denis ſa nièce, qui poſſédait ſupérieurement le talent de la déclamation comme celui de la muſique, y joua pluſieurs rôles. Mlle. Clairon & le célèbre Lekain y vinrent repréſenter quelques pièces, on accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des ſoupers de cent couverts & des bals. Mais malgré le tumulte d'une vie qui paraiſſait ſi diſſipée, & malgré ſon âge, il travaillait ſans relâche. Il donna dès l'an 1755 au théâtre de Paris, *l'Orphelin de la Chine*, repréſenté le 20 Août, & *Tancrede* le 3 Septembre 1760. Mademoiſelle Clairon

& le Sr. Lekain déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Caffé, ou l'Ecoſſaiſe, comédie en proſe, n'était point deſtinée a être jouée, mais elle le fut auſſi la même année avec un grand ſuccès. Il s'était amuſé à compoſer cette pièce pour corriger le folliculaire Fréron, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette Comédie, traduite en anglais par Mr. Colman eut le même ſuccès à Londres, qu'à Paris: ces ouvrages ne lui coutaient point de tems. L'*Ecoſſaiſe* avait été faite en huit jours, & *Tancrede* en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations & de ces amuſemens que Mr. Titon du Tillet, ancien maitre d'hôtel ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-fille du grand Cornéille, qui étant abſolument ſans fortune était abandonnée de tout le monde. C'eſt ce même Titon du Tillet qui aimant paſſionement les beaux-arts, ſans les cultiver, fit élever avec de grandes dépenſes un Parnaſſe en bronze, où l'on voit les figures de quelques poëtes & de quelques muciſiens Français. Ce monument eſt dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé Mademoiſelle

Corneille chez lui, mais voyant dépérir ſon bien, il ne pouvait plus rien faire pour elle. Il imagina que Mr. de Voltaire pourait ſe charger d'une Demoiſelle d'un nom ſi reſpectable. Mr. du Mollard, membre de pluſieurs académies, connu par une diſſertation ſavante & judicieuſe ſur les tragédies d'Electre anciennes & modernes; & Mr. Le Brun ſécretaire de Monſeigneur le Prince de Conti ſe joignirent à lui, & écrivirent à Mr. de V.... Il les remercia de l'honneur qu'ils lui faiſaient de jetter les yeux ſur lui, en leur mandant que *c'etait en effet à un vieux ſoldat de ſervir la petite-fille de ſon général.* La jeune perſonne vint donc en 1760 aux *Délices*, maiſon de campagne auprès de Genève, & de-là au château de Ferney. Madame Denis voulut bien achever ſon éducation; & au bout de trois ans Mr. de Voltaire la maria à Mr. Dupuis du pays de Gex, capitaine de dragons, & depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, & le plaiſir qu'il eut de les garder chez lui, il propoſa de commenter les Oeuvres de Pierre Corneille au profit de ſa deſcendante, & de les faire imprimer par *ſouſcription.* Le Roi de France voulut bien ſouſcrire pour huit

mille francs ; d'autres ſouverains l'imitèrent. Mgr. le duc de Choiſeul, dont la généroſité était ſi connue, Madame la ducheſſe de Grammont, Madame de Pompadour ſouſcrivirent pour des ſommes conſidérables. Mr. de la Borde, banquier du roi, non-ſeulement prit pluſieurs exemplaires, mais il en fit débiter un ſi grand nombre qu'il fut le premier mobile de la fortune de Mademoiſelle Corneille, par ſon zèle & par ſa magnificence; deſorte qu'en très peu de tems elle eut cinquante mille francs pour préſent de nôces.

Il y eut dans cette ſouſcription ſi prompte une choſe fort remarquable de la part de Mad. de Geofrin, femme célèbre par ſon mérite & par ſon eſprit. Elle avait été exécutrice du teſtament du fameux Bernard de Fontenelle, neveu de Pierre Corneille; & malheureuſement il avait oublié cette parente, qui lui fut préſentée trop peu de tems avant ſa mort, mais qui fut rebutée avec ſon père & ſa mère : on les regardait comme des inconnus qui uſurpaient le nom de Corneille. Des amis de cette famille touchés de ſon ſort, mais fort indiſcrets & fort mal inſtruits, intentèrent un procès téméraire à Madame de Geofrin, trouvèrent un

avocat qui abuſant de la liberté du barreau, publia contre cette Dame un *Factum* injurieux. Madame de Geofrin très-injuſtement attaquée gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé qu'elle eut la nobleſſe d'oublier, elle fut la première à ſouſcrire pour une ſomme conſidérable.

L'académie en corps, Mr. le duc de Choiſeul, Madame la ducheſſe de Grammont, Madame de Pompadour & pluſieurs ſeigneurs donnèrent pouvoir à Mr. de Voltaire de ſigner pour eux au contrat de mariage. C'eſt une des plus belles époques de la littérature.

Dans le tems qu'il préparait ce mariage qui a été très-heureux, il goûtait une autre ſatisfaction, celle de faire rendre à ſix gentil-hommes preſque tous mineurs, leur bien paternel que les jéſuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la choſe de plus haut. L'affaire eſt d'autant plus intéreſſante que ſon commencement avait précédé la fameuſe banqueroute du jéſuite Lavallette & conſors, & qu'elle fut en quelque façon le premier ſignal de l'abolition des jéſuites en France.

Meſſieurs Deprez de Craſſi, d'une ancienne nobleſſe du pays de Gex, ſur la frontière de la

Suiſſe, étaient ſix frères tous au ſervice du Roi. L'un d'eux capitaine au régiment des Deux Ponts, en cauſant avec Mr. de Voltaire ſon voiſin, lui conta le triſte état de la fortune de ſa famille. Une terre de quelque valeur & qui aurait pu être une reſſource, était engagée depuis longtems à des Genevois.

Les jéſuites avaient acquis tout auprès de ce domaine des poſſeſſions qui compoſaient environ deux mille écus de rente dans un lieu nommé Ornex. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de Meſſieurs de Craſſi. Le ſupérieur de la maiſon des jéſuites dont le véritable nom était *Feſſe* qu'il avait changé en celui de *Feſſi*, s'arrangea avec les créanciers Genevois pour acheter cette terre : il obtint une permiſſion du conſeil, & il était ſur le point de la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, & que, malgré la permiſſion du conſeil, ils pouraient rentrer dans leurs biens. Il répondit & même il écrivit que les jeſuites ne riſquaient rien, & que jamais Meſſieurs de Craſſi ne ſeraient en état de payer la ſomme néceſſaire pour rentrer dans le bien de leurs ayeux.

A peine Mr. de Voltaire fut-il inſtruit de

cette étrange manière dont le père Feſſe voulait ſervir la compagnie de Jéſus, qu'il alla ſur le champ dépoſer au greffe du bailliage de Gex la ſomme moyennant laquelle la famille Craſſi devait payer les anciens créanciers & reprendre ſes droits. Les jéſuites furent obligés de ſe déſiſter ; & par un arrêt du parlement de Dijon la famille fut miſe en poſſeſſion & y eſt encore.

Le bon de l'affaire c'eſt que peu de tems après, lorſqu'on délivra la France des révérends pères jéſuites, ces mêmes gentil-hommes dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, achetèrent celui des jéſuites qui était contigu. Mr. de Voltaire qui avait toujours combattu les athées & les jéſuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était aſſurément ni par la haine pour le père Feſſe, ni par aucune envie de mortifier les jeſuites qu'il avait entrepris cette affaire ; puiſqu'après la diſſolution de la ſociété il recueillit un jéſuite chez lui, & que pluſieurs autres lui ont écrit pour le ſupplier de les recevoir auſſi dans ſa maiſon. Mais il s'eſt trouvé parmi les ex-jéſuites quelques eſprits qui n'ont pas été ſi équitables & ſi accom-

modans. Deux d'entr'eux, nommés *Patouillet*, & *Nonnote*, ont gagné quelqu'argent par des libelles contre lui ; & ils n'ont pas manqué, ſelon l'uſage, d'appeller la religion catholique à leur ſecours. Un Nonnote ſurtout s'eſt ſignalé par une demi-douzaine de volumes, dans leſquels il a prodigué moins de ſcience que de zèle & moins de zèle que d'injures. Mr. Damillavile l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie a daigné le confondre, comme autrefois Paſquier s'abaiſſa juſqu'à reprimer l'inſolence abſurde du jéſuite Garaſſe.

Mais voici la plus étrange & la plus fatale avanture qui ſoit arrivée depuis longtems, & en même tems la plus glorieuſe au Roi, à ſon conſeil & à Meſſieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce ſerait des glaces du *mont-Jura* & des frontières de la Suiſſe que partiraient les premières lumières & les premiers ſecours qui ont vengé l'innocence des célèbres *Calas* ? Un enfant de quinze ans Donat Calas, le dernier des fils de l'infortuné Calas était apprentif chez un marchand de Nîmes, lorſqu'il apprit par quel horrible ſupplice ſept juges de Tou-

louſe, malheureuſement prévenus, ayaient fait périr ſon vertueux père.

La clameur populaire contre cette famille était ſi violente en Languedoc, que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de Calas, & bruler la mère. Telles avaient été même les concluſions du Procureur général; tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue, accablée de ſon malheur, & incapable de rappeller ſes eſprits à la lueur des buchers & à l'aſpect des roues & des tortures.

On fit craindre au jeune Donat Calas d'être traité comme le reſte de ſa famille; on lui conſeilla de s'enfuir en Suiſſe: il vint trouver Mr. de Voltaire, qui ne put d'abord que le plaindre & le ſécourir, ſans oſer porter un jugement ſur ſon père, ſa mère & ſes frères.

Bientôt après un de ſes frères n'ayant été condamné qu'au banniſſement, vint auſſi ſe jetter entre les bras de Mr. de Voltaire. J'ai été témoin qu'il prit pendant plus d'un mois toutes les précautions imaginables pour s'aſſurer de l'innocence de la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en convaincre, il ſe crut obligé

obligé en conſcience d'employer ſes amis, ſa bourſe, ſa plume, ſon crédit, pour réparer la mépriſe funeſte des ſept juges de Toulouſe, & pour faire revoir le procès au conſeil du Roi. L'affaire dura trois années. On ſait quelle gloire Meſſieurs de Croſne & de Bacquancourt acquirent en rapportant cette cauſe mémorable. Cinquante maîtres des requêtes déclarèrent d'une voix unanime toute la famille *Calas* innocente, & la recommandèrent à l'équité bienfaiſante du roi. Mr le duc de Choiſeul, qui n'a jamais perdu une occaſion de ſignaler la magnimité de ſon caractère, non-ſeulement ſecourut de ſon argent cette famille malheureuſe, mais obtint de ſa Majeſté trente-ſix mille francs pour elle.

Ce fut le 9 Mars 1765 que fut rendu cet arrêt authentique qui juſtifia les Calas, & qui changea leur deſtinée; ce neuvième de Mars était préciſément le même jour où ce vertueux père de famille avait été ſupplicié. Tout Paris courut en foule les voir ſortir de priſon, & battit des mains en verſant des larmes. La famille entière a toûjours été depuis ce tems attachée tendrement à Mr.

de Voltaire qui s'eſt fait un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce tems qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé Fréron, auteur de je ne ſais quelle brochure périodique intitulée *Lettres à la Comteſſe*; & enſuite *Année littéraire*, qui oſa jetter des doutes, dans ſes ridicules feuilles, ſur l'innocence de ceux que le Roi, tout ſon Conſeil & tout le Public avaient juſtifiés ſi pleinement.

Pluſieurs gens de bien engagèrent alors Mr. de Voltaire à écrire ſon traité de la Tolérance, qui fut regardé comme un de ſes meilleurs ouvrages en proſe, & qui eſt devenu le catéchiſme de quiconque a du bon ſens & de l'équité.

Dans ce tems-là même l'impératrice Catherine ſeconde, dont le nom ſera immortel, donnait des loix à ſon Empire qui contient la cinquième partie du globe: & la première de ſes loix eſt l'établiſſement d'une tolérance univerſelle.

C'était la deſtinée de nôtre ſolitaire des frontières helvétiques, de venger l'innocence accuſée & condamnée en france. La poſition de ſa retraite entre la france, la ſuiſſe, ge-

nève & la ſavoye, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille Sirven condamnée à la mort dans un bourg auprès de Caſtres, par les juges les plus ignorants & les plus cruels, ſe refugia auprès de ſes terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre juſtice; & ne ſe rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magiſtrat de village nommé Trinquet, procureur du Roi dans la juriſdiction qui condamna la famille Sirven à la mort, donna ainſi ſes concluſions, *Je requiers pour le Roi que N. Sirven, & N. ſa femme, duement atteint & convaincus d'avoir étranglé & noyé leur fille, ſoient bannis de la Paroiſſe.*

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fut l'avocat des cauſes perdues, voulut encor qu'il arrachat des flammes une citoyenne de St. Omer nommée Montbailly, condamnée à être brulée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour la tranſporter au lieu

de ſon ſupplice. Son mari avait déja expiré ſur la roue. Qui étaient ces deux victimes? deux exemples de l'amour conjugal & de l'amour maternel, deux ames les plus vertueuſes dans la pauvreté. Ces innocentes & reſpectables créatures, avaient été accuſées de parricide, & jugées ſur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des Calas. Mr. de Voltaire fut aſſez heureux pour obtenir de Mr. le chancelier de Maupeou, qu'il fit revoir le procès. La Dame Montbailly fut déclarée innocente; la mémoire de ſon mari réhabilitée, miſérable réhabilitation ſans vengeance & ſans dédommagements. Quelle a donc été la juriſprudence criminelle parmi nous! quelle ſuite infernale d'horribles aſſaſſinats depuis la boucherie des Templiers juſqu'à la mort du chevalier de la Barre! on croit lire l'hiſtoire des ſauvages; on frémit un moment, & on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina Mr. de Voltaire à laiſſer à Mrs. Tronchin ſa maiſon des Délices, & à ne plus quitter le chateau de Ferney, qu'il avait fait bâtir

de fond en comble, & orné des jardins d'une agréable ſimplicité.

La diſcorde fut enfin ſi vive à Genève, qu'un des partis fit feu ſur l'autre le 15e Février 1770. Il y eut du monde tué: pluſieurs familles d'artiſtes cherchèrent un azile chez lui & le trouvèrent. Il en logea quelques-unes dans ſon château, & en peu d'années il fit bâtir cinquante maiſons de pierre de taille pour les autres. De ſorte que le vîllage de Ferney qui n'était, lorſqu'il acquit cette terre, qu'un miſérable hameau où croupiſſaient quarante-neuf malheureux païſans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles, & par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaiſance, peuplé de douze cent perſonnes, toutes à leur aiſe, & travaillant avec ſuccès pour elles & pour l'état. Mr. le duc de Choiſeul protégea de tout ſon pouvoir cette colonie naiſſante qui établit un très-grand commerce.

Une choſe qui mérite je crois de l'attention, c'eſt que cette colonie ſe trouvant compoſée de catholiques & de proteſtants, il aurait été impoſſible de deviner qu'il y eut dans Ferney deux religions différentes. J'ai

vu les femmes des colons genevois & suisses, préparer de leurs mains trois reposoirs pour la procession de la fête du St. Sacrement. Elle assistèrent à cette procession avec un profond respect, & Mr. Hugonet nouveau curé de Ferney, homme aussi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans son prône. Quand une catholique était malade, les protestantes allaient la garder, & en recevaient à leur tour la même assistance.

C'était le fruit des principes d'humanité que Mr. de Voltaire a répandus dans tous ses ouvrages, & surtout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes sont frères; & il le prouva par les faits. Les Guyons, les Nonottes, les Patouillet, les Paulian & autres zèlés, le lui ont bien reproché. C'est qu'ils n'étaient pas ses frères.

Voyez-vous, disait-il, aux voyageurs qui venaient le voir, cette inscription au dessus de l'église que j'ai fait bâtir DEO EREXIT. C'est au Dieu père commun de tous les hommes. En effet c'était peut-être parmi nous la seule église dédiée à Dieu seul.

Parmi ces étrangers qui vinrent en foule à Ferney, on compta plus d'un prince ſouverain. Il fut honoré d'une correſpondance très-ſuivie avec pluſieurs d'entr'eux dont les lettres ſont entre mes mains. La moins interrompue, fut celle de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe & de Madame Willelmine Margrave de Bareith ſa ſœur.

Le tems qui s'écoula entre la bataille de Kollin (le 18 Juin 1757) que le Roi de Pruſſe perdit, & la journée de Rosbac du 5 Novembre où il fut vainqueur, eſt le tems le plus intéreſſant de cette correſpondance, rare entre une maiſon royale de héros & un ſimple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.

LETTRE

de ſon Alteſſe Royale Madame la Princeſſe de Bareith du 12e 7bre. 1757.

„ Votre lettre m'a ſenſiblement touchée, „ celle que vous m'avez adreſſée pour le Roi „ a fait le même effet ſur lui. J'eſpère que vous „ ſerez ſatisfait de ſa réponſe pour ce qui „ vous concerne. Mais vous le ſerez auſſi peu

„ que moi de ſes réſolutions. Je m'étais flat-
„ tée que vos réflexions feraient quelque im-
„ preſſion ſur ſon eſprit. Vous verrez le con-
„ traire dans le billet ci-joint. Il ne me reſte
„ qu'à ſuivre ſa deſtinée, ſi elle eſt malheu-
„ reuſe. Je ne me ſuis jamais piquée d'être
„ philoſophe, j'ai fait mes efforts pour le de-
„ venir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a
„ apris à mépriſer les grandeurs & les richeſ-
„ ſes, mais je n'ai rien trouvé dans la phi-
„ loſophie qui puiſſe guérir les plaies du cœur
„ que le moyen de s'affranchir de ces maux
„ en ceſſant de vivre. L'état où je ſuis eſt
„ pire que la mort. Je vois le plus grand hom-
„ me du ſiècle, mon frère, mon ami, réduit
„ à la plus affreuſe extrêmité. Je vois ma fa-
„ mille entière expoſée aux dangers & aux
„ périls; ma patrie déchirée par des impi-
„ toyables ennemis. Le pays où je ſuis peut-
„ être menacé de pareils malheurs. Plut au
„ ciel que je fuſſe chargée toute ſeule des
„ maux que je viens de vous décrire, je les
„ ſouffrirais & avec fermeté.

„ Pardonnez moi ce détail. Vous m'enga-
„ gez par la part que vous prenez à ce qu'il
„ me regarde, de vous ouvrir mon cœur.

„ Hélas ! l'eſpoir en eſt preſque banni. La „ fortune, lors qu'elle change eſt auſſi conſ- „ tante dans ſes perſécutions que dans ſes „ faveurs. L'hiſtoire eſt pleine de ces exem- „ ples, mais je n'y en ai point trouvé de pareil „ à celui que nous voyons, ni une guerre „ auſſi inhumaine & cruelle parmi des peu- „ ples policés. Vous gémiriez ſi vous ſa- „ viez la triſte ſituation de l'Allemagne & de „ la Pruſſe. Les cruautés que les Ruſſes „ commettent dans cette dernière font frémir „ mir la nature. Que vous êtes heureux dans „ votre hermitage, où vous vous repoſés ſur „ vos lauriers, & ou vous pouvez philoſo- „ pher de ſang froid ſur l'égarement des hom- „ mes. Je vous y ſouhaite tout le bonheur „ imaginable. Si la fortune nous favoriſe en- „ core, comptez ſur toute ma reconnaiſſance, „ & je n'oublierai jamais les marques d'atta- „ chement que vous m'avez données ; ma „ ſenſibilité vous en eſt garant, je ne ſuis „ jamais amie à demi, & je le ſerai toujours „ véritablement de frère Voltaire.

WILHELMINE.

Bien des complimens à Mad. Denis ; continuez, je vous prie d'écrire au Roi.

On voit par cette lettre auſſi attendriſſante que bien écrite, qu'elle était la belle ame de la Margrave de Bareith, & combien elle méritait les éloges que lui donna Mr. de Voltaire en pleurant ſa mort, dans une ode imprimée parmi ſes autres ouvrages. Mais on voit ſurtout quels déſaſtres épouvantables attirent ſur les peuples des guerres légérement entrepriſes par les Rois; on voit à quoi ils s'expoſent eux-mêmes & à quel point ils ſont malheureux de faire le malheur des nations.

Le ſolitaire de Ferney donna dès ce moment & dans la ſuite de cette guerre funeſte, toutes les marques poſſibles de ſon attachement à Madame la Margrave, de ſon zèle pour le Roi ſon frère, & de ſon amour pour la paix. Il engagea le cardinal de Tencin, retiré alors à Lyon, à entrer en correſpondance avec Madame de Bareith pour ménager cette paix ſi déſirable. Les lettres de cette Princeſſe & celle du cardinal paſſaient par Genève dans un pays neutre, & par les mains de Mr. de Voltaire.

Ce ſera une époque ſingulière que la réſolution priſe par le roi de Pruſſe après tous ſes malheurs qui furent les ſuites de la bat-

taille de Kollin, d'aller affronter vers la Saxe auprès de Mersbourg, les armées françaiſes & autrichiennes combinées, fort ſupérieures en nombre, tandis que le maréchal de Richelieu n'était pas loin avec une armée victorieuſe. Ce Monarque avait eu aſſez de préſence d'eſprit, & fut aſſez maître de ſes idées au milieu de ſes infortunes pour faire ſon teſtament en vers. Il n'y cachait point ſes malheurs, mais il en parlait en philoſophe, & regardait la mort d'un œil ferme & tranquille. Nous avons cette pièce qui eſt un monument ſans exemple, écrite toute entière de ſa main.

Nous avons un monument encor plus héroïque de ce Prince philoſophe: c'eſt une lettre à Mr. de Voltaire du 9 Août, vingt-cinq jours avant ſa victoire de Rosback:

„ Je ſuis homme, il ſuffit, & né pour la ſouffrance:
„ Aux rigueurs du deſtin j'oppoſe ma conſtance.

„ Mais avec ces ſentimens, je ſuis bien loin „ de condamner Caton & Othon. Le der- „ nier n'a eu de beau moment en ſa vie que „ celui de ſa mort

„ Voltaire dans ſon hermitage
„ Peut s'adonner en paix à la vertu du ſage

„ Dont Platon nous traça la loi :
„ Pour moi, menacé du naufrage,
„ Je dois en affronter l'orage,
„ Penſer, vivre & mourir en Roi. "

Rien n'eſt plus beau que ces derniers vers; rien n'eſt plus grand. Corneille dans ſon bon tems ne les eut pas mieux faits. Et quand, après de tels vers, on gagne une bataille le ſublime ne peut aller plus loin.

Le Cardinal de Tencin continua toujours, mais en vain, ſes négociations ſecrettes pour la paix, comme on le voit par ſes lettres. Ce fut enfin le duc de Choiſeul qui entama ce grand ouvrage ſi néceſſaire; & le duc de Prâlin qui l'accomplit: ſervice ſignalé qu'ils rendirent à la France apauvrie & déſolée.

Elle était dans un état ſi déplorable que pendant douze années de paix qui ſuivirent cette guerre funeſte, de tous les miniſtres des finances qui ſe ſuccédèrent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté, & les travaux les plus aſſidus, put parvenir à pallier ſeulement les playes de l'Etat. La diſette d'argent était au point qu'un Contrôleur général fut obligé, dans une néceſſité preſſante, de ſaiſir chez Mr. Magon

banquier du Roi, tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt. On prit à notre ſolitaire deux-cent mille francs. C'était une perte énorme; il s'en conſola à la manière françaiſe; par un madrigal qu'il fit ſur le champ, en apprenant cette nouvelle.

Au tems de la grandeur romaine
Horace diſait à Mécène
Quand ceſſ rez vous de donner?
Chez le Welche on n'eſt pas ſi tendre.
Je dois dire mais ſans douleur
A Monſeigneur le Contrôleur,
Quand ceſſerez vous de me prendre?

On ne ceſſa point. Monſieur le duc de Choiſeul qui feſait conſtruire alors un port magnifique à Verſoy ſur le lac leman, qu'on appelle le lac de Genève, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut ſaiſie par des ſavoyards créanciers des entrepreneurs, dans un port de ſavoye près du fameux Ripaille; Mr. de Voltaire racheta incontinent ce bâtiment royal de ſes propres deniers, & ne put en être rembourſé par le gouvernement: car Mr. le duc de Choiſeul perdit en ce tems-là même tous ſes emplois, & ſe retira, à ſa terre de Chanteloup,

regretté non-ſeulement de tous ſes amis, mais de toute la france qui admirait ſon caractère bienfaiſant, la nobleſſe de ſon ame, & qui rendait juſtice à ſon eſprit ſupérieur.

Nôtre ſolitaire lui était tendrement attaché par les liens de la reconnaiſſance. Il n'y a ſorte de grace que Mr. le duc de Choiſeul n'eut accordée à ſa recommandation. Il avait fait un neveu de Mr. de Voltaire, nommé Mr. de la Houlière, brigadier des armées du Roi. Penſions, gratifications, brevets, croix de St. Louis avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, & qui venait d'établir une colonie d'artiſtes & de manufacturiers ſous ſes auſpices. Déja ſa colonie travaillait avec ſuccès pour l'eſpagne, pour l'allemagne, pour la hollande, l'italie. Il la crut ruinée; mais elle ſe ſoutint. La ſeule Impératrice de Ruſſie acheta bientôt après dans le fort de ſa guerre contre les Turcs pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne ceſſe de s'étonner quand on voit dans le même tems cette Souveraine acheter pour un million de

tableaux tant en hollande qu'en france, & pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un préſent de cinquante mille livres à Mr. Diderot avec une grace & une circonſpection qui relevaient bien le prix de ſon préſent. Elle avait offert à Mr. d'Alembert de le mettre à la tête de l'éducation de ſon fils avec ſoixante mille livres de rente. Mais ni la ſanté, ni la philoſophie de Mr. d'Alembert ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui de Mr. le duc de la Vauguion à Verſailles. Elle envoya Mr. le Prince de Koslousky préſenter de ſa part à Mr. de Voltaire les plus magnifiques peliſſes, & une boëte tournée de ſa main même, ornée de ſon portrait & de vingt diamants. On croirait que c'eſt l'hiſtoire d'Aboulcaſſem dans les mille & une nuit.

Mr. de Voltaire lui mandait qu'il fallait qu'elle eut pris tout le tréſor de Mouſtapha dans une de ſes victoires, & elle lui répondit *qu'avec de l'ordre on était toujours riche, & qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre ni d'argent, ni de ſoldats.* Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux ſculpteur Mr. Pigal

travaillait dans Paris à la ſtatue du ſolitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui propoſa un jour en 1770 à quelques véritables gens de Lettres de lui faire cette galanterie pour le vanger de tous les plats libelles & des calomnies ridicules que le fanatiſme & la baſſe littérature ne ceſſaient d'accumuler contre lui. Madame Neker femme du Réſident de Genève conçut ce projet la première. C'était une dame d'un eſprit très-cultivé & d'un caractère ſupérieur s'il ſe peut à ſon eſprit. Cette idée fut ſaiſie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de Lettres qui ſouſcriraient pour cette entrepriſe.

Le Roi de Pruſſe en qualité d'homme de Lettres, & ayant aſſurément plus que perſonne droit à ce titre, & à celui de génie, écrivit au célèbre Mr. d'Alembert, & voulut être des premiers à ſouſcrire. Sa lettre du 28 Juillet 1770 eſt conſignée dans les archives de l'académie.

„ Le plus beau monument de Voltaire eſt „ celui qu'il érige lui-même, ſes ouvrages. „ Ils ſubſiſteront plus longtems que la baſili„ que de St. Pierre, le louvre, & tous ces bâti-

„ bâtiments que la vanité conſacre à l'éter-
„ nité. On ne parlera plus français, que Vol-
„ taire ſera encore traduit dans la langue qui
„ lui aura ſuccédé. Cependant, rempli du
„ plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi
„ variées, & chacune ſi parfaite en leur genre,
„ je ne pourais ſans ingratitude me refuſer à
„ la propoſition que vous me faites de con-
„ tribuer au monument que lui élève la recon-
„ naiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'in-
„ former de ce qu'on exige de ma part, je
„ ne refuſerai rien pour cette ſtatue, plus
„ glorieuſe pour les gens de Lettres qui la
„ lui conſacrent que pour Voltaire même.
„ On dira que dans ce dix-ſeptiéme ſiècle, où
„ tant de gens de Lettres ſe déchirent par en-
„ vie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez
„ généreux, pour rendre juſtice à un homme
„ doué de génie & de talents ſupérieurs à
„ tous les ſiècles; que nous avons mérité de
„ poſſeder Voltaire; & la poſtérité la plus
„ reculée nous enviera encor cet avantage.
„ Diſtinguer les hommes célèbres, rendre
„ juſtice au mérite, c'eſt encourager les ta-
„ lents & les vertus. C'eſt la ſeule récom-
„ penſe des belles ames, elle eſt bien due à

„ tous ceux qui cultivent ſupérieurement les „ lettres. Elle procurent les plaiſirs de l'eſ- „ prit plus durables que ceux du corps ; elles „ adouciſſent les mœurs les plus féroces ; elles „ répandent leur charmes ſur tout le cours de „ la vie ; elles rendent notre exiſtence ſup- „ portable & la mort moins affreuſe. Conti- „ nuez donc, Meſſieurs, de protéger & de „ célèbrer ceux qui s'y appliquent, & qui „ ont le bonheur en France d'y réuſſir. Ce „ ſera ce que vous pourez faire de plus glo- „ rieux pour votre nation.

FRÉDERIC.

Le Roi de Pruſſe fit plus. Il fit exécuter une ſtatue de ſon ancien ſerviteur dans ſa belle manufacture de porcelaine, & la lui envoya avec ce mot gravé ſur la baze. *Immortali.* Mr. de Voltaire écrivit au deſſous.

Vous êtes généreux. Vos bontés ſouveraines
Me font de trop nobles préſens.
Vous me donné ſur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

Mr. Pigal ſe chargea d'exécuter la ſtatue en France avec le zèle d'un artiſte qui en immortaliſait un autre. Cette avanture alors unique deviendra bientôt commune. On érigera des

ſtatues ou du moins des buſtes aux artiſtes comme la mode eſt venue de crier *l'Auteur*, *l'Auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on faiſait cet honneur prévoyait bien que ſes ennemis n'en ſeraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à Mr. Pigal d'un ſtile peut-être un peu trop burleſque.

Monſieur Pigal, vôtre ſtatue.
Me fait mille fois trop d'honneur.
Jean Jaque a dit avec candeur
Que c'eſt à lui quelle était due. (*)
Quand vôtre ciſeau s'évertue
A ſculpter vôtre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi longtems me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur

(*) Jean Jaques Rouſſeau de Genève, dans une lettre à Mr. l'archevêque de Paris, qu'il intitule, *Jean Jaques à Chriſtophe*, dit modeſtement qu'il eſt devenu homme de Lettres par ſon mépris pour cet état. Et après avoir prié Chriſtophe de lire ſon roman de la ſuiſſeſſe Héloïſe, qui étant fille accouche d'un faux-germe, il conclut pâge 127, que tous les gouvernements bien policés, lui doivent élever des ſtatues.

D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera vôtre labeur.
Attendez que le deſtructeur,
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le tems, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que feriez vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très-peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur.
Sculptez nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur,
Et qui dans nos ſens inſinue
Ces doux deſirs & cette ardeur
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Vôtre digne prédéceſſeur
Brula, ſi la fable en eſt crue.
Son marbre eut un eſprit, un cœur;
Il eut mieux, dit un grave auteur,
Car ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue
Des doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père & ſon créateur.
C'eſt un exemple très-flatteur
Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raiſon de dire que cet honneur ineſpéré qu'on lui feſait, déchainerait contre lui les écrivains du pont-neuf & du fanatiſme. Il écrivit à Mr. Tiriot, *tous ces meſſieurs méritent bien mieux des ſtatues que moi; & j'avoue qu'il en eſt quelques-uns très-dignes d'être en effigie dans la place publique.*

Les Nonottes, les Frérons, les Sabotiers & conſorts jettérent les hauts cris. Celui qui le perſécutait avec le plus de cruauté & d'abſurdité, était un montagnard étranger plus propre à ramoner des cheminées qu'à diriger des conſciences. Cet homme qui était très-familier écrivit cordialement au Roi de France, de couronne à couronne, il le pria de lui faire le plaiſir de chaſſer un vieillard de ſoixante & quinze ans & très malade, de la propre maiſon qu'il avait fait bâtir, des champs qu'il avait fait défricher & de l'arracher à cent familles qui ne ſubſiſtaient que par lui. Le Roi trouva la propoſition très malhonnête & peu chrétienne, & le fit dire au capelan.

Le ſolitaire de Ferney étant malade & n'ayant rien à faire, ne voulut ſe venger de cette petite manœuvre que par le plaiſir de

ſe faire donner l'extrême-onction par exploit, ſelon l'uſage qui ſe pratiquait alors. Il ſe comporta comme ceux qu'on appellait janſéniſtes à Paris, il fit ſignifier par un huiſſier à ſon curé nommé *Gros* (bon yvrogne qui s'eſt tué depuis à force de boire,) que le dit curé eut à le venir oindre dans ſa chambre au 1er. Avril ſans faute: le curé vint & lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, & qu'enſuite il lui donnerait tant de ſaintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la propoſition; il ſe fit aporter la communion dans ſa chambre le 1er. Avril, & là en préſence de témoins, il déclara par devant Notaire, *qu'il pardonnait à ſon calomniateur qui avait tenté de le perdre & qui n'avait pu y réuſſir.* Le procès verbal en fut dreſſé.

Il dit après cette cérémonie, j'ai eu la ſatisfaction de mourir comme Guſman dans Alzire, & je m'en porte mieux. Les plaiſants de Paris croiront que c'eſt un poiſſon d'Avril.

L'ennemi un peu étonné de cette avanture ne ſe piqua pas de l'imiter; il ne pardonna point; & n'y ſçut autre choſe que faire

ſuppoſer une déclaration du malade, toute différente de celle qui était authentique, faite par devant Notaire, ſignée du teſtateur & des témoins, duement légaliſée & contrôlée. Deux fauſſaires rédigèrent donc quinze jours après une contre-profeſſion de foi en patois ſavoyard; mais on n'oſa pas ſupoſer le ſeing de celui auquel on avait eu la bétiſe de l'attribuer; voici la Lettre que Mr. de V.... écrivit ſur ce ſujet.

„ Je ne ſais point mauvais gré à ceux „ qui m'ont fait parler ſaintement dans un „ ſtile ſi barbare & ſi impertinent. Ils ont „ pu mal exprimer mes ſentiments véritables; ils ont pu redire dañs leur jargon „ ce que j'ai publié ſi ſouvent en français, „ ils n'en ont pas moins exprimé la ſubſtance de mes opinions. Je ſuis d'accord „ avec eux; je m'unis à leur foi; mon „ zèle éclairé ſeconde leur zèle ignorant; „ je me recommande à leurs prières ſavoyardes. Je ſuplie ſeulement les pieux „ fauſſaires qui ont fait rédiger l'acte du „ 15 Avril, de vouloir bien conſidérer „ qu'il ne faut jamais faire d'actes faux en „ faveur de la vérité. Plus la religion ca-

„ tholique eſt vraie, (comme tout le monde „ le ſait) moins on doit mentir pour elle. „ Ces petites libertés trop communes auto- „ riſeraient d'autres impoſtures plus funeſ- „ tes, bientôt on ſe croirait permis de fa- „ briquer de faux teſtaments, de fauſſes do- „ nations, de fauſſes accuſations pour la „ gloire de Dieu. De plus horribles falſifi- „ cations ont été employées autrefois.

„ Quelques-uns de ces prétendus témoins „ ont avoué qu'ils avaient été ſubornés, „ mais qu'ils avaient cru bien faire. Ils ont „ ſigné qu'ils n'avaient menti qu'à bonne „ intention.

„ Tout celà s'eſt opéré charitablement, ſans „ doute à l'exemple des retractations impu- „ tées à Mrs. de Monteſquieu, de la Cha- „ lotais, de Montclar & de tant d'autres. Ces „ fraudes pieuſes ſont à la mode depuis en- „ viron ſeize cent ans. Mais quand, cette „ bonne œuvre va juſqu'au crime de faux, „ on riſque beaucoup dans ce monde en at- „ tendant le royaume des cieux. "

Notre ſolitaire continua donc gaiement à faire un peu de bien quand il le pouvait, en ſe moquant de ceux qui feſaient triſte-

ment du mal, & en fortifiant ſouvent par des plaiſanteries les vérités les plus ſérieuſes.

Il avoua qu'il avait pouſſé trop loin cette raillerie contre quelques-uns de ſes ennemis. J'ai tort, dit-il, dans une de ſes lettres; mais ces Meſſieurs m'ayant attaqué pendant quarante ans, la patience m'a échappé dix ans de ſuite.

La révolution faite dans tous les Parlemens du Royaume en 1771, devait l'embaraſſer. Il avait deux neveux, dont l'un entrait au Parlement de Paris, tandis que l'autre en ſortait: tous deux d'un mérite diſtingué, & d'une probité incorruptible, mais engagés l'un & l'autre dans des partis oppoſés. Il ne ceſſa de les aimer également tous deux; & d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il ſe déclara hautement pour l'abolliſſement de la vénalité, contre laquelle nous avons déja cité les paroles énergiques du marquis d'Argenſon. Le projet de rendre la juſtice gratuitement comme St. Louis, lui paraiſſait admirable. Il écrivit ſurtout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre ſiècles obligés de courir à cent-cinquante lieues de leurs chaumières pour achever

de ſe ruiner dans la capitale, ſoit en perdant leur procès, ſoit même en le gagnant. Il avait toujours manifeſté ces ſentimens dans pluſieurs de ſes écrits; & il fut fidèle à ſes principes ſans faire ſa cour à perſonne.

Il avait alors ſoixante & dix-huit ans; & cependant en une année il refit la *Sophonisbe de Mairet* toute entiere; & compoſa la tragédie des *Loix de Minos*. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théâtre de ſon château, comme de bonne pièces. Les connaiſſeurs ne dirent pas beaucoup de mal des Loix de Minos. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru ſur la ſcène, & ceux qui n'en ſont pas reſtés longtems en poſſeſſion, ne ſervent qu'à groſſir inutilement la foule des brochures dont l'Europe eſt ſurchargée; de même que les tableaux & les eſtampes qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs, reſtent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occaſion ſingulière d'employer le même empreſſement qu'il avait eu le bonheur de ſignaler dans les funeſtes avantures des Calas & des Sirven.

Il apprit qu'il y avait à Veſel dans les trou-

pes du Roi de Pruſſe un jeune gentilhomme Français, d'un mérite modeſte, & d'une ſageſſe rare. Ce jeune homme n'était que ſimple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville, au ſupplice des parricides avec le chevalier de la Barre, pour ne s'être pas mis à genoux pendant la pluie devant une proceſſion de capucins, laquelle avait paſſé à cinquante ou ſoixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge celle d'avoir chanté une chanſon grivoiſe de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans, & d'avoir récité l'ode à Priape de Piron. Cette ode de Piron était une débauche d'eſprit & de jeuneſſe, dont l'emportement fut jugé ſi pardonnable par le Roi de France Louis XV, qu'ayant ſçu que l'auteur était très-pauvre, il le gratifia d'une penſion ſur ſa caſſette. Ainſi celui qui avait fait la pièce fut récompenſé par un bon Roi, & ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable ſupplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure; leur ſentence portait, que le chevalier de la Barre, & ſon jeune ami dont je

parle, seraient appliqués à la torture ordinaire & extraordinaire, qu'on leur coûperait le poing, qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles, & qu'on les jetterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette sentence, deux étaient absolument incompétens ; l'un parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes gens ; l'autre parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis acheté & exercé un emploi de procureur dans Abbeville ; que son principal métier était celui de marchand de bœufs & de cochons ; qu'il y avait contre lui des sentences des consuls de la ville d'Abbeville, & que depuis il fut déclaré par la cour des Aides, incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troisième juge intimidé par les deux autres eut la faiblesse de signer, & en eut ensuite des remords aussi cuisans qu'inutiles.

Le chevalier de la Barre fut exécuté à l'étonnement de toute l'Europe, qui en frissonne encor d'horreur. Son ami fut condamné par contumace, ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement ſi exécrable & en même tems ſi abſurde, qui a fait un tort éternel à la nation Françaiſe, était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent Calas. Car les juges de Calas ne firent d'autre faute que celle de ſe tromper; & le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne ſe trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innôcens à une mort auſſi cruelle que celle de Ravaillac & de Damiens, pour une légéreté qui ne méritait pas huit jours de priſon. L'on peut dire que depuis la St. Barthelemi il ne s'était rien paſſé de plus affreux. Il eſt triſte de rapporter cet exemple d'une férocité brutale, qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus ſauvages; mais la vérité nous y oblige. On doit ſurtout remarquer que c'eſt dans les tems du plus grand luxe ſous l'empire de la molleſſe & de la diſſolution la plus effrénée que ces horreurs ont été commiſes par piété.

Mr. de Voltaire ayant donc ſçu qu'un de ces jeunes gens, victime du plus déteſtable fanatiſme qui ait jamais ſouillé la terre, était dans un régiment du Roi de Pruſſe, en donna avis à ce Monarque, qui ſur le champ eut

la généroſité de le faire officier. Le roi de Pruſſe s'informa plus particuliérement de la conduite du jeune gentilhomme ; il ſut qu'il avait appris ſans maître l'art du génie & du deſſein ; il ſut combien il était ſage, réſervé, vertueux ; combien ſa conduite condamnait ſes prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeller auprès de ſa perſonne, lui donna une compagnie, le créa ſon ingénieur, l'honora d'une penſion, & répara ainſi par la bienfaiſance le crime de la barbarie & de la ſottiſe. Il écrivit à Mr. de Voltaire dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire auſſi eſtimable qu'infortuné. Nous avons été tous témoins de cette avanture ſi horriblement deshonorante pour la France, & ſi glorieuſe pour un Roi philoſophe. Ce grand exemple inſtruira les hommes, mais les corrigera-t-il ?

Immédiatement après notre vieillard rechauffa les glaces de ſon âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau miniſtre, qui le premier en France débuta par être le père du peuple. La patrie que Mr. de Voltaire s'était choiſie dans le pays de Gex, eſt une langue de terre de cinq à ſix lieues ſur deux,

entre le mont Jura, le lac de Genève, les Alpes & la Suiſſe. Ce pays était infeſté par environ quatre-vingt sbires des aides & gabelles, qui abuſaient de la dignité de leur bandolière pour vexer horriblement le peuple à l'inſçu de leurs maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut aſſez heureux pour obtenir du bienfeſant miniſtre un traité par lequel cette ſolitude (je n'oſe pas dire province,) fut délivrée de toute vexation ; elle devint libre & heureuſe. Je devrais mourir après cela, dit-il, car je ne puis monter plus haut.

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là ; mais ſon noble émule, ſon illuſtre adverſaire Catherin Fréron mourut. Une choſe aſſez plaiſante à mon gré, c'eſt que Mr. de Voltaire reçut de Paris une invitation de ſe trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme qui était apparemment de la famille, lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains ; elle lui propoſait très-ſérieuſement de marier la fille de Fréron, puiſqu'il avait marié la deſcendante de Corneille. Elle l'en conjurait avec beaucoup d'inſtance ; & elle lui indiquait le curé de la Madelaine à Paris, auquel il devait

s'adreſſer pour cette affaire. Mr. de Voltaire me dit, ſi Fréron a fait le Cid, Cinna & Polyeucte, je marierai ſa fille ſans difficulté.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un Mr. Clément lui en adreſſait pluſieurs au bas deſquelles il mettait ſon nom. Ce Clément maître de quartier dans un collége de Dijon, & qui ſe donnait pour maître dans l'art de raiſonner, & dans l'art d'écrire, était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire ſans apprentiſſage. Il ſe fit folliculaire. Mr. l'abbé de Voiſenon écrivit *Zoïle genuit Mevium*, *Mevius genuit Giot Des-Fontaines*, *Giot autem genuit Freron*, *Freron autem genuit Clement*, & voilà comme on dégénère dans les grandes maiſons. Ce Mr. Clément avait attaqué le marquis de St. Lambert, Mr. de Lille & pluſieurs autres membres de l'Académie avec une véhémence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. Dequoi s'agiſſait-il ? De quelques vers. Cela reſſemble au docteur de Molière, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, & non pas figure de chapeau. Voici ce que Mr. de Voltaire en écrivit à Mr. l'abbé de Voiſenon.

„ Il

. . . . . .

„ Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
„ Les lettres de maître Clément.
„ Il a beau m'écrire ſouvent ;
„ Il n'obtiendra point de réponſe.
„ Je ne ſerai pas aſſez ſot
„ Pour m'embarquer dans ces querelles.
„ Si ç'eut été Clément Marot
„ Il aurait eu de mes nouvelles.

» Mais pour Mr. Clément tout court, qui » dans un volume beaucoup plus gros que » la Henriade, me prouve que la Henriade » ne vaut pas grand-choſe, hélas ! il y a ſoi- » xante ans que je le ſavais comme lui ! J'a- » vais débuté à vingt & un an par le ſecond » chant de la Henriade. J'étais alors tel qu'eſt » aujourd'hui Mr. Clément, je ne ſavais de » quoi il était queſtion. Au lieu de faire un » gros livre contre moi, que ne fait-il une » Henriade meilleure ? cela eſt ſi aiſé ! «

Il y a des ſortes d'eſprits qui ayant contracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la plus extrême vieilleſſe : tels furent Huet & Fontenelle. Notre auteur quoiqu'accablé d'années & de maladies travailla toujours gaîment. L'épitre à Boileau, l'épitre à Horace, la Tactique, le Dialogue de Pégaze &

du Vieillard, Jean qui pleure & qui rit, & pluſieurs petites pièces dans ce goût, furent écrites à quatre-vingt-deux ans. Et il fit plus des trois quarts des *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, avec deux ou trois hommes de lettres. On faiſait pluſieurs éditions à la fois de chaque volume à meſure qu'il en paraiſſait un. Ils ſont tous imprimés aſſez incorrectement.

Il y a ſur l'article *Meſſie* un fait aſſez étrange, & qui montre que les yeux de l'envie ne ſont pas toujours clairvoyants. Cet article *Meſſie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, eſt de Mr. Polier de Bottens, premier paſteur de l'égliſe de Lauſanne, homme auſſi reſpectable par ſa vertu que par ſon érudition. L'article eſt ſage, profond, inſtructif. Nous en poſſédons l'original écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il était de Mr. de Voltaire, & on y trouva cent erreurs. Dès qu'on ſçut qu'il était d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tombèrent dans ce piège, il faut daigner compter l'ex-jéſuite *Nonotte*. C'eſt ce même homme qui s'aviſa de nier qu'il y eut dans le Dauphiné une petite ville

de Livron, assiégée par l'ordre de *Henri trois*; qui ne savait pas que des Rois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois; qui ignorait qu'*Eucherius* était le premier auteur de la fable de la Légion Thébaine. C'est lui qui écrivit deux volumes contre l'*Histoire de l'esprit & des mœurs des nations*, & qui se méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre se vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatisme de ce Nonotte était si parfait, que dans je ne sais quel *Dictionnaire philosophique, religieux, ou anti-philosophique*, il assure, à l'article *Miracle*, qu'une hostie percée à coup de canif, dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de sang; & qu'une autre hostie, ayant été jettée au feu dans Dôle, s'en alla voltigeant sur l'autel. Frère Nonotte, pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un président Boisvin, Francomtois.

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat esse hominem sanguine, & igne Deum.

Ce qui signifie, en réduisant ces deux vers impertinents à un sens clair:

„ Impie, pourquoi héſites-tu à confeſſer „ un Homme-Dieu? Il prouve qu'il eſt hom- „ me par le ſang, & Dieu par les flammes. "

On ne peut mieux prouver: & c'eſt ſur cette preuve que Nonotte s'extaſie en diſant: *telle eſt la manière dont on doit procéder pour régler ſa créance ſur les miracles.*

Mais ce bon Nonotte, en réglant ſa créance ſur des injures de théologien, & ſur des raiſonnemens de *petites-maiſons*, ne ſavait pas qu'il y a plus de ſoixante villes en Europe, où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hoſties qui répandirent du ſang: il ne ſait pas qu'on fait encor aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille avanture; & j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanſon:

„ Gaudiſſons nous, bons Chrétiens, au ſupplice
„ Du vilain Juif appellé Jonathan,
„ Qui ſur l'autel a, par grande malice,
„ Aſſaſſiné le très-ſaint Sacrement. "

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux oues à Paris, où le peuple brule tous les ans la figure d'un Suiſſe ou d'un Francomtois qui aſſaſſina la Ste. Vierge & l'Enfant-

Jéſu au bout de la rue; & le miracle des Carmes nommés Billetes, & cent autres miracles dans ce goût, célèbrés par la lie du peuple, & mis en évidence par la lie des écrivains, qui veulent qu'on croye à ces fadaiſes comme au miracle des nôces de Canaa, & à celui des cinq pains.

Tous ces pères de l'Egliſe, les uns en ſortant de Biſsètre, les autres en ſortant du cabaret, quelques-uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles & des lettres anonimes : il les jettait au feu ſans les lire. C'eſt en réfléchiſſant ſur l'infame & déplorable métier de ces malheureux, ſoi-diſant gens de Lettres, qu'il avait compoſé la petite pièce de vers intitulée *Le pauvre Diable*, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maiſon que de traîner dans les rues, dans un caffé & dans un galetas une vie indigente qu'on ſoutient à peine en vendant à des libraires des libelles où l'on juge les Rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les états, & où l'on dit à ſon prochain des injures ſans eſprit.

Dans les derniers tems il avait une pro-

fonde indifférence pour ſes propres ouvrages dont il fit toujours peu de cas, & dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement ſans même l'en inſtruire. Une édition de la Henriade, ou des tragédies, ou de l'hiſtoire, ou de ſes pièces fugitives, était-elle ſur le point d'être épuiſée, une autre édition lui ſuccédait ſur le champ. Il écrivait ſouvent aux libraires : *n'imprimez pas tant de volumes de moi ; on ne va point à la poſtérité avec un ſi gros bagage.* On ne l'écoutait pas ; on le réimprimait à la hâte ; on ne le conſultait point ; & ce qui eſt preſque incroyable & très-vrai ; c'eſt qu'on fit à Genève une magnifique édition in-quarto, dont il ne vit jamais une ſeule feuille, & dans laquelle on inſéra pluſieurs ouvrages qui ne ſont pas de lui, & dont les auteurs ſont connus. C'eſt à propos de toutes ces éditions qu'il diſait & qu'il écrivait à ſes amis : *je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles.* (*)

(*) Cette édition in-4°. pêche par le déſordre qui défigure pluſieurs tomes, par le ridicule de faire ſuivre une pièce compoſée en 1770 par une faite en 1720,

Le premier magiſtrat & le premier paſteur évangelique de Lauſanne ayant établi une Imprimerie dans cette Ville, on y fit ſous le nom de Londres une édition appellée complette. Les éditeurs y ont inſéré plus de cent petites pièces en proſe & en vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme de goût, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci qui ſe trouve dans les opuſcules de l'abbé de Grécour.

Belle maman ſoyez l'arbitre
Si la fievre n'eſt pas un titre
Suffiſant pour me diſculper.
Je ſuis au lit comme un bélitre
Et c'eſt à force de lamper;
Mais j'eſpère d'en réchaper
Puiſqu'en recevant cette épître
L'amour me dreſſe mon pupitre.

Telle eſt une apothéoſe de Mademoiſelle le Couvreur, faite par un précepteur nommé Bonneval:

1720, par la profuſion de cent petits ouvrages de ſociété qui ne ſont pas de l'auteur & qui ſont indignes du public: enfin par beaucoup de fautes typographiques. Cependant elle peut être recherchée pour la beauté du papier, du caractère & des eſtampes.

Quel contraſte frappe mes yeux
Melpomene ici déſolée
Elève avec l'aveu des Dieux
Un magnifique mauſolée.

Telle eſt cette pièce miſérable.

Adieu ma pauvre tabatiere,
Adieu doux fruit de mes écus.

Telle eſt cette autre intitulée le *loup moraliſte.*

Telle eſt je ne ſais quelle ode, qui ſemble être d'un cocher de Vertamon devenu capucin, intitulée le *vrai Dieu.*

Ces bétiſes étaient ſoigneuſement recueillies dans l'édition complette d'après les livres nouveaux de Madame Oudot, les almanacs des muſes, le porte-feuille retrouvé & les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris, le pont-neuf & le quai des Théatins. Elles ſe trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troiſième tome de cette édition de Lauſanne. Tout ce fatras eſt fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encor la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoutantes, *Le tout revu & corrigé par l'auteur même*, qui aſſurément n'en avait rien vu. Ce n'eſt pas ainſi que Robert Etienne imprimait. L'an-

tique diſette de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits, qui inondent aujourd'hui Paris & Londres, & aux ſonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falſifia quelques-unes de ſes lettres qu'on imprima en Hollande, ſous le titre de lettres ſecrettes, il parodia cette ancienne épigramme :

„ Voilà donc mes Lettres ſecrettes,
„ Si ſecrettes, que pour Lecteur
„ Elles n'ont que leur Imprimeur,
„ Et ces Meſſieurs qui les ont faites. "

Nous voulons bien ne pas dire quel eſt le galant homme qui fit imprimer en 1766 à Amſterdam, ſous le titre de Genève les *Lettres de Mr. de Voltaire à ſes amis du Parnaſſe, avec des notes hiſtoriques & critiques.* Cet éditeur compte parmi ſes amis du Parnaſſe, la Reine de Suède, l'Electeur Palatin, le Roi de Pologne, le Roi de Pruſſe. Voilà de bons amis intimes, & un beau Parnaſſe. L'éditeur non-content de cette extrême impertinence, y ajouta pour vendre ſon livre la friponnerie dont la Baumelle avait donné le premier exemple. Il falſifia quelques Lettres qui avaient en effet couru, & entr'autres

une Lettre ſur la langue françaiſe & l'italienne, écrite en 1761 à Mr. *Tovazi Deodati*, dans laquelle ce fauſſaire déchire avec la plus platte groſſiéreté les plus grands Seigneurs de France. Heureuſement il prêtait ſon ſtile à l'auteur ſous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à Mr. de Voltaire *que les Dames de Verſailles ſont d'agréables commeres & que Jean Jaques Rouſſeau eſt leur toutou.* C'eſt ainſi qu'en France nous avons eu de puiſſants génies à deux ſous la feuille qui ont fait les Lettres de Ninon, de Maintenon, du cardinal Alberoni, de la reine Chriſtine, de Mandrin, &c. Le plus naturel de ces beaux eſprits était celui qui diſait, je m'occupe à préſent à faire des penſées de la Rochefoucault.

Nous allons donner quelques véritables Lettres de Mr. de Voltaire d'après ſes propres minutes que nous conſervons; nous ne publions que celles dont on peut tirer quelque utilité.

LE T-

LETTRES VERITABLES DE Mr. DE VOLTAIRE.

Voici une copie fidèle de la lettre ſur les langues, qu'il écrivit à Mr. Tovaſi Deodati le 24 Janvier 1761, & qui a été ſi indignement défigurée dans une édition de Hollande.

JE ſuis très-ſenſible, Monſieur, à l'honneur que vous me faites, de m'envoyer votre livre de *l'excellence de la langue Italienne*; c'eſt envoyer à un amant l'éloge de ſa maîtreſſe. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue françaiſe que vous paraiſſez dépriſer un peu trop. On prend ſouvent le parti de ſa femme, quand la maîtreſſe ne la ménage pas aſſez.

Je crois, Monſieur, qu'il n'y a aucune

langue parfaite : il en eſt des langues comme de bien d'autres choſes, dans leſquelles les ſavans ont reçu la loi des ignorans. C'eſt le peuple ignorant qui a formé les langages ; les ouvriers ont nommé tous leurs inſtrumens. Les peuplades à peine raſſemblées ont donné des noms à tous leurs beſoins ; & après un très-grand nombre de ſiècles les hommes de génie ſe ſont ſervis comme ils ont pu des termes établis au hazard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuſes, la grecque & la latine. Ce ſont en effet les ſeules dont les vers ayent une vraye meſure, un rithme certain, un vrai mélange de *dactiles* & de *ſpondées*, une valeur réelle dans les ſyllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues avaient ſans doute la tête plus ſonnante, l'oreille plus juſte, les ſens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monſieur, des ſyllabes longues & brèves dans votre belle langue italienne : nous en avons auſſi ; mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple n'avons de véritables dactiles & de véri-

tables ſpondées. Nos vers ſont caractériſés par le nombre & non par la valeur des ſyllabes. *La bella lingua Toſcana è la figlia primogenita del Latino.* Mais jouiſſez de votre droit d'aîneſſe, & laiſſez à vos cadettes partager quelque choſe de la ſucceſſion.

J'ai toujours reſpecté les Italiens comme nos maîtres; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons diſciples. Preſque toutes les langues de l'Europe ont des beautés & des défauts qui ſe compenſent. Vous n'avez point les mélodieuſes & nobles terminaiſons des mots eſpagnols, qu'un heureux concours de voyelles & de conſonnes rendent ſi ſonores: *los rios*, *los hombres*, *las hiſtorias*, *los coſtumbres*. Il vous manque auſſi les diphtongues, qui dans notre langue font un effet ſi harmonieux: *les rois*, *les empereurs*, *les exploits*, *les hiſtoires*, vous nous reprochés nos *e* muets comme un ſon triſte & ſourd qui expire dans notre bouche; mais c'eſt préciſément dans ces *e* muets que conſiſte la grande harmonie de notre proſe & de nos vers: *empire*, *couronne*, *diadême*, *flamme*, *tendreſſe*, *victoire*. Toutes ces déſinences heureuſes laiſſent dans l'oreille un ſon qui

ſubſiſte encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui réſonne, quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, Monſieur, que la prodigieuſe variété de toutes ces déſinences peut avoir quelque avantage ſur les cinq terminaiſons de tous les mots de votre langue. Encore de ces cinq terminaiſons faut-il retrancher la dernière; car vous n'avez que ſept ou huit mots qui ſe terminent en *u*; reſte donc quatre ſons *a*, *e*, *i*, *o*, qui finiſſent tous les mots italiens. Penſez-vous de bonne-foi que l'oreille d'un étranger ſoit bien flattée, quand il lit pour la première fois: *il capitano che'l gran ſepolcro libero di Chriſto, e che molto opro col ſenno e colla mano?* Croyez-vous que tous ces o ſoyent bien agréables à une oreille qui n'y eſt pas accoutumée? Comparez à cette triſte uniformité, ſi fatigante pour un étranger, comparez à cette ſéchereſſe ces deux vers ſimples de Corneille:

Le deſtin ſe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a réſolu du beau-père & du gendre.

Vous voyez que chaque mot ſe termine différemment. Prononcez à préſent ces deux vers d'Homère:

Ex o dai ta prota diaſteicin eriſanté
Atréides dé anax anaron, kai Dios Akilleus.

Qu'on prononce ces vers devant une jeune perſonne, ſoit anglaiſe, ſoit allemande, qui aura l'oreille un peu délicate, elle donnera la préférence au grec; elle ſouffrira le français; elle ſera un peu choquée de la répétition continuelle des déſinences italiennes. C'eſt une expérience que j'ai faite pluſieurs fois.

Vos poëtes, qui ont ſervi à former votre langue, ont ſi bien ſenti ce vice radical de la terminaiſon des mots italiens, qu'ils ont retranché les lettres *e* & *o* qui finiſſaient tous les mots à l'infinitif au paſſé, & au nominatif; ils diſent *amàr'* pour *amaré*; *noqueron'* pour *noqueróno*; *la ſtagion* pour *la ſtagione*; *buon'* pour *buono*; *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacofonie; & c'eſt pour cela que vous finiſſez très-ſouvent vos vers par la lettre canine *r*; ce que les grecs ne firent jamais.

J'avoue que la langue latine dut longtems paraître rude & barbare aux grecs par la fréquence de ſes *ur* de ces *um* qu'on prononçait *our* & *oum*, & par la multitude de ces

noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs & de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux & des des abbés en *j*.

Vous vantez, Monsieur, & avec raison l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard: aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer; il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre ame: ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, Monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colomnes de votre superflu & de notre pauvreté. Vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, & de l'autre *orgueil* tout seul. Cependant, Monsieur, nous

avons

avons *orgueil*, *ſuperbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *inſolence*, *gloire*, *gloriole*, *préſomption*, *outre-cuidance*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous, *orgoglio*, *ſuperbia*, *alterigia*, ne ſont pas toujours ſynonimes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour ſignifier *vaillant*. Je ſais, Monſieur, que votre nation eſt très-vaillante quand elle veut & quand on le veut: l'Allemagne & la France ont eu le bonheur d'avoir à leur ſervice de très-braves & de très-grands officiers Italiens. *L'italico valor non è ancor morto.*

Mais ſi vous avez *valente*, *prode*, *animoſo*: nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *animé*, *audacieux*, *brave*, *&c.* Ce courage, cette bravoure ont pluſieurs caractères différents qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos Généraux ſont vaillants, courageux, braves, &c. mais nous diſtinguerions le courage vif & audacieux du Général qui emporta l'épée à la main tous les ouvrages de *Port-Mahon*, taillés dans le roc vif: la fermeté

conſtante, réfléchie & adroite avec laquelle un de nos chefs ſauva une garniſon entière d'une ruine certaine, & fit une marche de trente lieues à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattants.

Nous exprimerions encor différemment l'intrépidité tranquille que les connaiſſeurs admirèrent dans le petit neveu du héros de la *Valteline*, lors qu'ayant vu ſon armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce Général ayant apperçu le régiment de *Diesbach* & un autre qui faiſaient ferme contre une armée victorieuſe, quoi qu'ils fuſſent entamés par la cavalerie & foudroyés par le canon, marcha ſeul à ces régimens, loua leur *valeur*, leur *courage*, leur *fermeté*, leur *intrépidité*, leur *vaillance*, leur *patience*, leur *audace*, leur *animoſité*, leur *bravoure*, leur *héroiſme*, &c. Voyez, Monſieur, que de termes pour un. Enſuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas & de les ſauver du péril où leur *valeur* les jettait; les conduiſit en bravant les ennemis victorieux, & eut encor le *courage* de ſoutenir les reproches d'une multitude toujours mal-inſtruite.

Croyez donc, je vous prie, Monſieur, que nous avons dans notre langue l'eſprit de faire ſentir ce que les défenſeurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous inſultez, Monſieur, ſur le mot de *ragoût* : vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, nos *menus*. Plut-à-Dieu que vous euſſiez raiſon ! Je m'en porterais mieux ; mais malheureuſement nous avons un *Dictionnaire* entier *de cuiſine*.

Vous vous vantez de deux expreſſions pour ſignifier *gourmand*, mais daignez plaindre, Monſieur, *nos gourmands*, *nos goulus*, *nos friands*, *nos mangeurs*, *nos gloutons*.

Vous ne connaiſſez que le mot de *ſavant*, ajoutez-y, s'il vous plait, *docte*, *erudit*, *inſtruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré*, vous trouverez parmi nous le nom & la choſe.

Croyez qu'il en eſt ainſi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de *diminutifs* : nous en avions autant que vous du tems de Marot & de Rabelais & de Montaigne ; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Paſcal, les Boſſuet, les Fénelon, les Peliſſon,

les Corneille, les Deſpreaux, les Racine, les Maſſillon, les la Fontaine, les la Bruyère &c. Nous avons laiſſé à Ronſard, à Marot, à Dubartas, les diminutifs badins en *otte* & en *ette*; & nous n'avons guères conſervé que *fleurette*, *amourette*, *fillette*, *griſette*, *grandelette*, *vieillotte*, *nabotte*, *villotte*; encor ne les employons-nous que dans le ſtile très-familier. N'imitez pas le *Buon' Matthei*, qui, dans ſa harangue à l'Académie de la *Cruſca*, fait tant valoir l'avantage excluſif d'exprimer *corbello*, *corbellino*, en oubliant que nous avons *corbeilles* & *corbillons*.

Vous poſſedez, Monſieur, des avantages bien plus réels; celui des inverſions; celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raiſon de cette facilité, c'eſt que vous vous permettez ces *hiatus*, ces baillemens de ſyllabes que nous proſcrivons. C'eſt que tous vos mots finiſſant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fourniſſent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, & que par deſſus cela vous pouvez encor vous paſſer de rimes. Vous êtes moins aſ-

ſervis que nous à l'émiſtiche & à la céſure. Vous danſez en liberté ; & nous danſons avec nos chaînes.

Mais croyez-moi, Monſieur ; ne reprochez à notre langue, ni la rudeſſe, ni le défaut de proſodie, ni l'obſcurité, ni la ſéchereſſe. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Liſez d'ailleurs tout ce que Mrs. d'Olivet & du Marſais ont compoſé ſur la manière de bien parler notre langue. Liſez Mr. Duclos : voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie & de grace s'expriment Mrs. d'Alembert & Diderot. Quelles expreſſions pittoreſques employent ſouvent Mr. de Buffon & Mr. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraiſſent pas toujours ſuſceptibles.

Je finis cette lettre trop longue par une réflexions. Si le peuple à formé les langues, les grands-hommes les perfectionnent par les bons livres ; & la première de toutes les langues eſt celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

„ Etalés moins votre abondance,
„ Vôtre origine & vos honneurs :

Il ne ſied pas aux Grands-Seigneurs
De ſe vanter de leur naiſſance.

L'Italie inſtruiſit la France ;
Mais par un reproche indiſcret,
Nous ſerions forcés, à regret,
A manquer de reconnaiſſance.

Dès longtems ſortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'eſt plus fait pour nous.

Nous pourions devenir jaloux,
Quand vous parlez notre langage.
Puiſqu'il eſt embelli par vous,
Ceſſez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un Sage :
Terminons ainſi le procès.
Quand on eſt égal aux Français,
Ce n'eſt pas un mauvais partage.

LETTRE

A Mr. LE COMTE DE CAYLUS,

ſur des morceaux de ſculpture de Bouchardon.

(On n'a pas trouvé la date.)

VOus me comblez de joye & de reconnaiſſance, Monſieur; je m'intéreſſe preſque autant que vous aux progrès des arts & particulièrement à la ſculpture & à la peinture dont je ſuis ſimple amateur. Mr. Bouchardon eſt notre Phidias. Il y a bien du génie dans ſon idée de l'amour qui fait un arc de la maſſue d'Hercule; mais alors cet amour ſera bien grand; il ſera néceſſairement dans l'attitude d'un garçon charpentier; il faudra que la maſſue & lui ſoient à-peu-près de même hauteur. Car Hercule avait (dit-on,) neuf piés de haut, & ſa maſſue environ ſix: ſi le ſculpteur obſerve ces dimenſions, comment reconnaîtrons nous l'amour enfant, tel qu'on doit toujours le figurer? penſez-vous que l'amour feſant tomber des copeaux à ſes pieds à coup de ciſeau ſoit un objet bien agréable.

De plus en voyant une partie de cet arc qui ſort de la maſſue, devinera-t-on que c'eſt l'arc de l'amour ? L'épée aux pieds dira-t-elle que c'eſt l'épée de Mars ? & pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule ? Il a longtems qu'on a peint l'amour jouant avec les armes de Mars, & cela eſt en effet pittoreſque ; mais j'ai peur que la penſée de Bouchardon ne ſoit qu'ingénieuſe. Il en eſt, me ſemble, de la ſculpture & de la peinture comme de la muſique, elles n'expriment point l'eſprit. Un madrigal ingénieux ne peut être rendu par un muſicien ; & une allégorie fine & qui n'eſt que pour l'eſprit, ne peut être exprimée ni par le ſculpteur, ni par le peintre. Il faut, je crois, pour rendre une penſée fine, que cette penſée ſoit animée de quelque paſſion ; qu'elle ſoit caractériſée d'une manière non équivoque, & ſurtout que l'expreſſion de cette penſée ſoit auſſi gracieuſe à l'œil, que l'idée eſt riante pour l'eſprit. Sans cela on dira : un ſculpteur a voulu caractériſer l'amour & il a fait l'amour ſculpteur. Si un pâtiſſier devenait peintre, il peindrait l'amour tirant de ſon four des petits-pâtés. Ce ſerait à mes yeux un mérite, ſi cela était gracieux ; mais la ſeule idée des calus

que l'exercice de la ſculpture donnent ſouvent aux mains, peut défigurer l'amant de Pſyché. Enfin ma grande objection eſt que ſi Mr. Bouchardon peut faire de ſon marbre deux figures, il eſt fort triſte qu'une grande vilaine maſſue, ou une petite maſſue ſans proportion gâte ſon ouvrage. J'ai peut-être tort : je l'ai sûrement, ſi vous me condamnez ; mais je vous demande, Monſieur, ce qui fera la beauté de ſon ouvrage ? c'eſt l'attitude de l'amour, c'eſt la nobleſſe & le charme de ſa figure; le reſte n'eſt pas fait pour les yeux. N'eſt-il pas vrai qu'une main bien faite, un œil animé, vaut mieux que toutes les allégories ? Je voudrais que notre grand ſculpteur fit quelque choſe de paſſionné. Puget a ſi bien exprimé la douleur ! un Appollon qui vient de tuer Hiacinthe : un amour qui voit Pſyché évanouïe : une Vénus auprès d'Adonis expirant ! Ce ſont-là, à mon gré, de ces ſujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la ſculpture. Je ſuis bien hardi de parler ainſi devant vous. Je vous ſupplie, Monſieur, d'excuſer tant de témérité.

Je n'ai rien à dire ſur la belle fontaine qui va embellir notre capitale, ſinon qu'il fau-

drait que Mr. Turgot (*) fut notre Edile & notre Prèteur perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville, à détruire les monumens de la barbarie gothique, & particuliérement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon ne faſſe de cette fontaine un beau morceau d'architecture ; mais qu'eſt-ce qu'une fontaine adoſſée à un mur dans une rue, & cachée à moitié par une maiſon ? Qu'eſt-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eau viendront remplir leurs ſceaux ? Ce n'eſt pas ainſi qu'on a conſtruit les fontaines dont Rome eſt embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût meſquin & groſſier. Il faut que les fontaines ſoient élevées dans les places publiques, & que ces beaux monumens ſoient vus de toutes parts. Il n'y a pas une ſeule place publique dans le vaſte fauxbourg St. Germain : cela fait ſaigner le cœur. Paris eſt comme la ſtatue de Nabucodonoſor, en partie or, & en partie fange, &c.

(*) C'eſt le père du Contrôleur général.

LETTRE
DE Mr. CLAIRAUT
A Mr. DE VOLTAIRE,

datée de Paris, 16 Août 1759.

MONSIEUR,

L'Amitié dont vous m'avez autrefois honoré m'eſt toujours préſente à l'eſprit, comme une des diſtinctions des plus flatteuſes que j'aye obtenues. Si depuis longtems je ne vous en ai point demandé de nouveaux témoignages, il ne faut l'attribuer qu'à la crainte de vous dérober des momens dont toute l'Europe connaît le prix. Cette crainte ſi juſte dans la plûpart des occaſions qui déterminent le commun des hommes, ſerait déplacée, lorſque l'on a quelques réflexions à vous communiquer ſur des matières propres à vous intéreſſer: & la multiplicité ſi étendue de vos connaiſſances vous empêche de trouver de la ſtérilité dans quelque commerce littéraire que ce ſoit,

» J'ai donc imaginé que l'intérêt que vous prenez au ſyſtème de Newton, que vous avez établi le premier en France par la manière brillante dont vous l'avez expoſé, vous engageraît à jetter les yeux ſur les efforts que j'ai faits en dernier lieu pour contribuer à l'avancement de ce ſyſtème. C'eſt la fixation du retour de la comète annoncée par Halley : opération que j'ai faite en appliquant ma détermination générale des perturbations que les corps céleſtes ſe cauſent mutuellement. Je joins ici le mémoire que je lus à la rentrée publique de la St. Martin dernière, ſur cette matière. Comme il a été attaqué avec aſſez de paſſion dans divers Journaux; j'ai cru devoir répondre à mes critiques avant la publication de toute ma théorie. Et j'ai l'honneur de ſoumettre à votre jugement ce ſecond mémoire, ainſi que le premier. Lorſque l'ouvrage entier ſera achevé d'imprimer, il vous ſera préſenté avec le même empreſſement.

Je ſuis avec la plus haute eſtime & le reſpect qui y eſt néceſſairement lié, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

CLAIRAUT.

REPONSE
DE Mr. DE VOLTAIRE
A LA LETTRE
DE Mr. CLAIRAUT.

VOtre Lettre, Monſieur, m'a fait autant de plaiſir que votre travail m'a inſpiré d'eſtime. Votre guerre avec les Géomètres au ſujet de la comète me paraît la guerre des Dieux dans l'Olimpe, tandis que ſur la terre les chiens ſe battent contre les chats. Je ſuis effrayé de l'immenſité de votre travail. Je me ſouviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de Newton, je ne ſortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application ne ſont pas ſi bons chez moi que chez vous. Vous êtes né Géomètre; & je n'étais devenu diſciple de Newton que par hazard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France: les anglais ne peuvent pas avoir tout dit, Newton avait fondé ſes loix en partie ſur celles de Kepler, & vous avez ajouté à celles de Newton. C'eſt

une choſe bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des groſſes planètes opère ſur la route des comètes : ces aſtres que nos pères les grecs ne connaiſſaient qu'en qualité de chevelus, ſelon l'étimologie du nom, & en qualité de méchants, comme nous connaiſſons Clodion le chevelu, ſont aujourd'hui ſoumis à votre calcul, auſſi-bien que les aſtres du ſyſtème ſolaire ; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédit le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipſe de ſoleil ou de lune : il faut ſe contenter de l'à-peu-près dans ces diſtances immenſes, & dans ces complications de cauſes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la maſſe de Jupiter & de Saturne peut-elle être connue avec préciſion ? Cela me paraît impoſſible. Il me ſemble que quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les Lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grace. Mais quand on avouera que vous faites honneur à la france & à l'eſprit humain, on ne

vous rendra que juſtice. Plut-à-Dieu que notre ami Moreau-Maupertui eut cultivé ſon art comme vous, qu'il eut prédit ſeulement le retour des comètes, au lieu d'exalter ſon ame pour prédire l'avenir, de diſſéquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix-réſine pour les guérir de toute eſpèce de maladie, de perſécuter Koënig, & de mourir entre deux capucins!

Au reſte je ſuis fâché que vous déſiguiez par le nom de Newtoniens ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de Newton: c'eſt comme ſi on appellait les Géomètres Euclidiens. La vérité n'a point de nom de parti: l'erreur peut admettre des mots de ralliement: on dit janſéniſtes, moliniſtes, quiétiſtes, anabatiſtes, pour déſigner différentes ſortes d'aveugles: les ſectes ont des noms, & la vérité eſt vérité. Dieu béniſſe l'imprimeur qui a mis les *altércations* de la comète, au lieu d'altérations! Il a eu plus raiſon qu'il ne croyait: toute vérité produit altercation. Je pourais bien me plaindre auſſi à mon tour de ceux qui m'ont appellé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en france le ſyſtè-

me de l'anglais Newton au net; mais j'ai eſſuyé tant de bontés d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je ſuis enfin parvenu à ne plus meſurer que la *courbe* que mes nouveaux ſemoirs tracent au bout de leurs rayons : le réſultat eſt un peu de froment. Mais quand je me ſuis tué à Paris pour compoſer des poëmes épiques, des tragédies, & des hiſtoires, je n'ai recueilli que de l'ivroye. La culture des champs eſt plus douce que celles des lettres : je trouve plus de bon ſens dans mes laboureurs & & dans mes vignerons, & ſurtout plus de bonne foi que dans les regrattiers de la littérature, &c.

Je cultive la terre, voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable, & le plus pauvre que j'aye jamais vu. C'eſt une belle expérience de phyſique de faire croître quatre épics où la nature n'en donnait que deux. Les académies de Cérès & de Pomone valent bien les autres.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Fortunatus & ille deos qui novit agreſtes !

REPONSE

A

MR. DE LA NOUE,

Auteur de la tragédie de Mahomet ſecond.

VOtre tragédie, Monſieur, eſt arrivée à Cirey, comme les Koënig, les Bernoulli en partaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leurs place les grands ſentimens & de beaux vers qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur & auteur tragique; car Latuillerie qui donna *Hercule* & *Soliman* ſous ſon nom, n'en était pas l'auteur; & d'ailleurs ces deux pièces ſont comme ſi elles n'avaient point été. Connaiſſez-vous l'épitaphe de ce Latuillerie?

Ci gît un Fiacre nommé Jean;
Qui croyait avoir fait Hercule & Soliman.

Le double mérite d'être (ſi on oſe le dire) peintre & tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette

nation heureuſe, de qui nous tenons tous les arts, qui ſavait récompenſer & honorer tous les talens, que nous n'eſtimons, ni n'imitons pas aſſez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie & de traits d'imagination : c'eſt preſque un nouveau genre. Il ne faut ſans doute, rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais auſſi les français n'ont-ils pas ſouvent été un peu trop timides ? A la bonne heure qu'un courtiſan poli, qu'une jeune princeſſe ne mettent dans leurs diſcours que de la ſimplicité & de la grace ; mais il me ſemble que certains héros étrangers, des aſiatiques, des américains, des turcs peuvent parler ſur un ton plus fier, plus ſublime : *major è longinquo.* J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images dans la bouche de *Mahomet ſecond*, comme dans *Mahomet le Prophète.* Ces idées ſuperbes ſont faites pour leur caractères : c'eſt ainſi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Conſtantinople, en entrant dans Ste. Sophie qu'il venait de changer en Moſquée, récita deux vers ſublimes du perſan Sadi : *Le palais impérial eſt tombé ; les oiſeaux qui annoncent le carnage ont fait en-*

tendre leurs cris ſur les tours de Conſtantin.

On a beau dire que ces beautés de diction ſont des beautés épiques : ceux qui parlent ainſi ne ſavent pas que Sophocle & Euripide ont imité le ſtyle d'Homère. Ces morceaux épiques, entre-mêlés avec art parmi des beautés plus ſimples, ſont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horiſon & ſe mêler à la lumière douce & égale d'une belle ſoirée. Toutes les autres nations aiment, ce me ſemble, ces figures frapantes. Grecs, latins, arabes, italiens, anglais, eſpagnols, tous nous reprochent une poëſie un peu trop proſaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature ; je veux qu'on la fortifie & qu'on l'embelliſſe. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illuſtre *Racine* ? qui les ſait plus par cœur ? Mais ſerais-je fâché que *Bajazet* par exemple eut quelquefois un peu plus de ſublime ?

Elle veut, Acomat que je l'épouſe. — eh bien.
. . . . . .
Tout cela finirai par une perfidie.
J'épouſerais ! & qui, s'il faut que je le die,
Une eſclave attachée à ſes ſeuls intérêts. —
Si votre cœur était moins plein de ſon amour,
Je vous verrais ſans doute en rougir la première ;

Et pour vous épargner une injuſte prière ;
Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas
Et je vous quitte..... Et moi je ne vous quitte pas.
Que parlez vous, Madame & d'époux & d'amant ?
O ciel ! de ce diſcours quel eſt le fondement ?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle ?
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame finiſſons & mon trouble & le votre ;
Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.
Roxane n'eſt pas loin, &c.

Je vous demande, Mr., ſi à ce ſtile, dans lequel tout le rôle de ce turc eſt écrit, vous reconnaiſſez autre choſe qu'un français qui appelle ſa turque Madame, & qui s'exprime avec élégance & avec douceur ? Ne deſirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expreſſions de ce jeune ottoman qui ſe voit entre *Roxane* & l'empire, entre *Atalide* & la mort ? C'eſt à-peu-près ce que *Pierre Corneille* diſait à la première repréſentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté : Cela eſt tendre, touchant, bien écrit ; mais c'eſt toujours un français qui parle. Vous ſentez bien, Monſieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au reſpect que tout homme qui aime la langue

françaiſe doit au nom de Racine. Ceux qui déſirent un peu plus de coloris à *Raphael* & aux *Pouſſin* ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la verſification françaiſe, ce vide de grandes idées, eſt un peu la ſuite de la gêne de nos phraſes & de notre rime. Nous avons beſoin de hardieſſe; & nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'oſe le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes ſûr de voir la guerre à la fin de l'autre: cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* & *mère*? prononce-t-on *ſang* autrement que *camp*? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit ſonger, ce me ſemble, que l'oreille n'eſt juge que des ſons & non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obſtacles ſans néceſſité; car alors c'eſt diminuer les beautés. Il faut des loix ſévères & non un vil eſclavage. Les anglais penſent ainſi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas d'avantage ſur le ſtyle. J'ai d'ailleurs trop de choſes à vous dire ſur le ſujet de votre pièce. Je n'en ſais point qui fut plus difficile à manier; il n'était

conforme ni à l'hiſtoire, ni à la nature.

Un moine nommé *Bandelli* s'eſt aviſé de défigurer l'hiſtoire du grand Mahomet ſecond par pluſieurs contes incroyables ; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irène*, & vingt écrivains l'ont copié. Cependant il eſt ſûr que jamais *Mahomet* n'eut de maîtreſſe connue des chrétiens ſous ce nom d'*Irène* ; que jamais les janiſſaires ne ſe révoltèrent contre lui, ni pour ſa femme, ni pour aucun autre ſujet ; & que ce prince auſſi prudent, auſſi ſavant & auſſi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos hiſtoires lui reprochent ſi ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze *Icoglans* auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour ſavoir qui d'eux avait mangé ſes figues ou ſes melons. Les nations ſubjuguées imputent toujours des choſes horribles & abſurdes à leurs vainqueurs : c'eſt la vangeance des ſots & des eſclaves.

L'hiſtoire de *Charles XII*, m'a mis dans la néceſſité de lire quelques ouvrages hiſtoriques concernant les turcs. J'ai lu entr'autres depuis peu l'hiſtoire ottomane du prince *Can-*

timir, vaivode de Moldavie écrite à Conſtantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler ſeulement de la fable d'*Irène*: il ſe contente de repréſenter Mahomet comme le plus grand homme & le plus ſage de ſon tems. Il fait voir que Mahomet, ayant pris d'aſſaut par un mal-entendu la moitié de Conſtantinople, & ayant reçu l'autre à compoſition, obſerva religieuſement le traité & conſerva même la plûpart des égliſes de cette autre partie de la ville, leſquelles ſubſiſtèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eut voulu épouſer une chrétienne, qu'il l'eut égorgée &c., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de ſon tems. Ce que je dis ici, je le dis en hiſtorien, non en poëte. Je ſuis très-loin de vous condamner. Vous avez ſuivi le préjugé reçu; & un préjugé ſuffit pour un peintre & pour un poëte. Où en ſeraient Virgile & Homère, ſi on les avait chicannés ſur les faits? Une fauſſeté qui produit au théâtre une belle ſituation eſt préférable en ce ce cas à toutes les archives de l'univers, &c.

REPONSE

A M. LE DUC DE BOUILLON,

Qui lui avait écrit une lettre en vers, au ſujet de l'édition des Oeuvres de Corneille, faite au profit de la nièce de ce grand-homme.

VOus voilà, Monſeigneur, comme le marquis de la Fare qui commença à ſentir ſon talent pour la poëſie, à-peu-près de votre âge, quand certains talens plus précieux étaient ſur le point de baiſſer un peu, & de l'avertir qu'il y avait encor d'autres plaiſirs: Ses premiers vers furent pour l'amour, ſes ſeconds pour l'abbé de Chaulieu. Vos premiers ſont pour moi : cela n'eſt pas juſte; mais je vous en dois plus de reconnaiſſance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis; c'eſt vous qui faites mon triomphe.

Aux pieds de mes rochers, aux creux de mes vallons,
Pourais-je regretter les rives de la Seine ?
La fille de Corneille écoute mes leçons ;
Je ſuis chanté par un Turenne.
J'ai pour moi deux grandes maiſons,
Chez Bellone & chez Melpomène ;

A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut négliger les Frérons,
Ou rire tout haut de leur haine.
C'eſt quelque choſe d'être heureux ;
Mais c'eſt un grand plaiſir de le dire à l'envie,
De l'abattre à nos pieds, & d'en rire à ſes yeux.
Qu'un ſouper eſt délicieux,
Quand on brave, en buvant, les griffes de l'harpie !
Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaiſante harmonie !
Que c'eſt pour un amant un paſſe-tems bien doux
D'embraſſer la beauté qui ſubjugue ſon ame !
Et d'affubler encor du ſel de l'épigramme
Un rival fâcheux & jaloux !
Cela n'eſt pas chrétien ; j'en conviens avec vous ;
Mais les gens le ſont-ils ? Le monde eſt une guerre :
On a des ennemis en tout genre, en tout lieux ;
Tout mortel combat ſur la terre :
Le Diable avec Michel combattit dans les cieux.
On cabale à la cour, à l'égliſe, à l'armée :
Au parnaſſe on ſe bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent ; & je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, & ſe moquer de tout.

A MONSIEUR
LE DUC DE LA VALIERE,

Grand Fauconnier de France, ſur Urceus Codrus.

VOtre procédé, Mgr., le duc, eſt de l'ancienne chevalerie : vous vous expoſez pour ſauver un homme qui s'eſt mis en péril à votre ſuite ; mais la petite erreur, dans laquelle vous m'avez induit, ſert à déployer votre profonde érudition. Peu de grands Fauconniers auraient déterré les *Sermones feſtivi*, imprimés en 1502. Raillerie à part, vous faites une action digne de votre belle ame, en vous mettant pour moi à la brêche.

Vous me diſiez dans votre première lettre qu'*Urceus Codrus* était un grand prédicateur : vous m'apprenez dans votre ſeconde que c'était un grand libertin, mais cependant qu'il n'était pas cordelier. Vous demandez pardon à St. François d'Aſſiſe & à tout l'ordre Séraphique de la mépriſe où vous m'avez fait tomber, je prends ſur moi la pénitence ;

mais il reſte toujours pour véritable que les myſtères, repréſentés à l'hôtel de Bourgogne, étaient beaucoup plus décens que la plupart des ſermons du ſeiziéme ſiècle. C'eſt ſur ce point que roule la queſtion.

Mettons qui nous voudrons à la place d'*Urceus Codrus*, & nous aurons raiſon. Il n'y a pas un mot dans les myſtères qui allarme la pudeur & la piété. Quarante aſſociés, qui font & qui jouent des pièces ſaintes en français, ne peuvent s'accorder à deſhonorer leurs pièces par des indécences qui révolteraient le public, & qui feraient fermer le théâtre. Mais un prédicateur ignorant, qui travaille ſeul, qui n'a nul uſage des bienſéances, peut mêler dans ſon ſermon quelques ſottiſes, ſurtout quand il les prononce en latin.

Tels étaient, par exemple, les ſermons du cordelier *Maillard*, que vous avez ſans doute dans votre riche & immenſe bibliothèque. Vous verrez dans ſon ſermon du jeudi de la ſeconde ſemaine du carême, qu'il apoſtrophe ainſi les femmes des avocats qui portent des habits garnis d'or : *Vous dites que vous êtes vêtues ſuivant votre état : à tous les diables*

votre état & vous-mêmes, Meſdemoiſelles. Vous me direz peut-être : nos maris ne nous donnent point de ſi belles robes ; nous les gagnons de la peine de notre corps : à trente mille diables la peine de votre corps, Meſdemoiſelles.

Je ne vous répète que ce trait de frère Maillard, pour ménager votre pudeur ; mais ſi vous voulez vous donner le ſoin d'en chercher de plus forts dans le même auteur, vous en trouverez de dignes d'Urceus Codrus. Frères *André* & *Menot* étaient fort fameux pour les turpitudes : la chaire, à la vérité, ne fut pas toujours ſouillée par des obſénités ; mais longtems les ſermons ne valurent pas mieux que les myſtères de l'hôtel de Bourgogne.

Il faut avouer que les prétendus réformés de France furent les premiers qui mirent quelque raiſon dans leurs diſcours, parce qu'on eſt obligé de raiſonner quand on veut changer les idées des hommes. Cette raiſon était encor bien loin de l'éloquence. La chaire, le barreau, le théâtre, la philoſophie, la littérature, la théologie, tout chez nous fut, à quelques exceptions près, fort au-deſſous

des pièces qu'on joue aujourd'hui à la foire.

Le bon goût en tout genre n'établit ſon empire que dans le ſiècle de *Louis XIV*: c'eſt-là ce qui me détermina il y a longtems à donner une légère eſquiſſe de ce tems glorieux ; & vous avez remarqué que dans cette hiſtoire, c'eſt le ſiècle qui eſt mon héros, encor plus que *Louis XIV* lui-même, quelque reſpect & quelque reconnaiſſance que nous devions à ſa mémoire.

Il eſt vrai qu'en général nos voiſins ne valaient guères mieux que nous. Comment s'eſt-il pu faire que l'on prêchât toujours, & que l'on prêchât ſi mal ! Comment les Italiens, qui s'étaient tirés depuis ſi longtems de la barbarie en tant de genres, n'étaient-ils, pour la plupart, dans la chaire que des arlequins en ſurplis, tandis que la *Jéruſalem du Taſſe* égalait l'Illiade, que l'*Orlando furioſo* ſurpaſſait l'Odyſſée, que le *Paſtor fido* n'avait point de modèle dans l'antiquité, & que *Raphaël* & les *Paul Veronèſe* exécutaient réellement ce qu'on imagine des Zeuxis & des Apelles ?

Il n'eſt pas douteux, Monſeigneur le duc, que vous n'ayez lu le concile de Trente :

il n'y a point de duc & pair, à ce que je penſe, qui n'en liſe quelques ſeſſions tous les matins. Vous avez remarqué le ſermon de l'ouverture du concile par l'évêque de Bitonto.

Il prouve premiérement que le concile eſt néceſſaire; parce que pluſieurs conciles ont dépoſé des Rois & des Empereurs: ſecondement parce que dans l'Enéïde Jupiter aſſembla le concile des dieux: troiſiémement parce qu'à la création de l'homme & à l'avanture de la tour de Babel, Dieu s'y prit en forme de concile. Il aſſure enſuite que tous les prélats doivent ſe rendre à Trente comme dans le cheval de Troye: enfin que la porte du paradis & du concile eſt la même; que l'eau-vive en découle, & que les pères doivent en arroſer leurs cœurs, comme des terres ſéches: faute dequoi le St. Eſprit leur ouvrira la bouche comme à Balaam & à Caïphe.

Voilà ce qui fut prêché devant les Etats-Généraux de la chrétienté. Quel préjugé divin en faveur d'un concile? Le ſermon de St. Antoine de Padoue aux poiſſons eſt encor plus fameux en Italie, que celui de Mr. de

Bitonto. On pourait donc excuſer notre frère André & notre frère Garaſſe & tous nos gilles de la chaire du ſeiziéme & dix-ſeptiéme ſiècle, s'ils n'ont pas mieux valu que nos maîtres les Italiens.

Mais quelle était la ſource de cette groſſiéreté abſurde ſi univerſellement répandue en Italie du tems du Taſſe, en France du tems de Montagne, de Charron & du chancelier de l'Hôpital, en Angleterre dans le ſiècle de Bacon ? Comment ces hommes de génie ne réformaient-ils pas leur ſiècle ? Prenez-vous en aux collèges qui élevaient la jeuneſſe, & à l'eſprit monacal & théologal qui mettait la dernière main à notre barbarie que les collèges avaient ébauchée. Un génie tel que le Taſſe, liſait Virgile & produiſait *la Jéruſalem*. Un Machiavel liſait Térence & faiſait *la Mandragore*; mais quel moine, quel docteur liſait Cicéron & Démoſthène ? Un malheureux écolier, devenu imbécile pour avoir été forcé pendant quatre ans d'apprendre par cœur Jean Deſpautère, & enſuite devenu fou pour avoir ſoutenu une thèſe ſur *l'univerſité de la part de la choſe & de la penſée*, & ſur les cathégories, rece-

vait en public ſon bonnet & ſes lettres de démence ; & s'en allait prêcher devant un auditoire, dont les trois quarts étaient plus imbéciles que lui, & plus mal élevés.

Le peuple écoutait ces farces théologiques le cou tendu, les yeux fixes, la bouche ouverte, comme les enfans écoutent des contes de ſorciers ; & s'en retournait tout contrit. Le même eſprit, qui le conduiſait aux facéties de *la Mère-ſotte*, le conduiſait à ces ſermons ; & on y était d'autant plus aſſidu qu'il n'en coutait rien. Car mettez un impôt ſur les meſſes, comme on le propoſa dans la minorité de *Louis XIV*, perſonne n'entendra la meſſe.

Ce ne fut guères que du tems de Coeffeteau & de Balzac que quelques prédicateurs oſèrent parler raiſonnablement, mais ennuieuſement ; & enfin Bourdaloue fut le premier en Europe qui eut de l'éloquence en chaire. Je rapporterai encore ici le témoignage de Burnet, Evêque de Salisbury, qui dit dans ſes mémoires, qu'en voyageant en France, il fut étonné de ces ſermons, & que Bourdaloue réforma les prédicateurs d'Angleterre, comme ceux de France.

Bour-

Bourdaloue fut preſque le Corneille de la chaire comme Maſſillon en a été depuis le Racine : non que j'égale un art à moitié profane à un miniſtère preſque ſaint, ni que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon ſermon à la difficulté prodigieuſe & inexprimable de faire une bonne tragédie ; mais je dis que Bourdaloue voulut raiſonner comme Corneille, & que Maſſillon s'étudia à être auſſi élégant en proſe que Racine l'était en vers.

Il eſt vrai qu'on reprocha ſouvent à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop avocat, de vouloir trop prouver au lieu de toucher, & de donner quelquefois de mauvaiſes preuves. Maſſillon au contraire crut qu'il vallait mieux peindre & émouvoir : il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en proſe ; en prèchant cependant que les auteurs dramatiques ſont damnés : car il faut bien que chaque apoticaire vante ſon onguent & damne celui de ſon voiſin. Son ſtile eſt pur, ſes peintures ſont attendriſſantes.

Le malheur des ſermons c'eſt que ce ſont des déclamations dans leſquelles on dit trop

ſouvent le pour & le contre. Le même homme qui dimanche dernier aſſurait qu'il n'y a point de félicité dans la grandeur, que les couronnes ſont d'épines, que les Cours ne renferment que d'illuſtres malheureux, que la joye n'eſt répandue que ſur le front du pauvre; prêche le dimanche ſuivant que le peuple eſt condamné à l'affliction & aux larmes, & que les Grands de la terre ſont plongés dans des délices dangereuſes.

Il diſent dans l'avent que Dieu eſt ſans ceſſe occupé du ſoin de fournir à tous nos beſoins; & en carême que la terre eſt maudite. Ces lieux communs les mènent juſqu'au bout de l'année par des phraſes fleuries & ennuieuſes.

Les prédicateurs en Angleterre ont pris un autre tour qui ne nous conviendrait guères. Le livre de la métaphyſique la plus profonde eſt le recueil des ſermons de Clarke. On dirait qu'il n'a prêché que pour les philoſophes. Encor ces philoſophes auraient pu lui demander à chaque période un long éclairciſſement; & *le Français à Londres à qui on ne prouve rien*, aurait bientôt laiſſé là le prédicateur. Son recueil fait un excellent

livre, que très-peu de gens ſont capables d'entendre. Quelle différence entre les tems & entre les nations! & qu'il y a loin de frère Garaſſe & de frère André, aux Clarke & aux Maſſillon!

Dans l'étude que j'ai faite de l'hiſtoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le tems où nous vivons eſt de tous les tems le plus éclairé, malgré nos très-mauvais livres, & malgré la foule de tant d'inſipides journaux; comme il eſt le plus heureux, malgré nos calamités paſſagères. Car quel eſt l'homme de lettres qui ne ſache que le bon goût n'a été le partage de la France, qu'à commencer au tems de *Cinna* & *des Provinciales*? Et quel eſt l'homme un peu verſé dans notre hiſtoire qui puiſſe aſſigner un tems plus heureux depuis *Clovis*, que le tems qui s'eſt écoulé depuis que *Louis XIV* commença à régner par lui-même, juſqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je défie l'homme de la plus mauvaiſe humeur de me dire quel ſiècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juſte: il faut convenir par exemple qu'un géomètre de vingt-quatre ans en ſait beaucoup plus que Deſcartes; qu'un

vicaire de paroiſſe prêche plus raiſonnablement que le grand aumonier de *Louis XII.* La nation eſt plus inſtruite, le ſtile en général, eſt meilleur; par conſéquent les eſprits ſont mieux faits aujourd'hui qu'il ne l'étaient autrefois.

Vous me direz, que nous ſommes à préſent dans la décadence du ſiècle, & qu'il y a beaucoup moins de génie & de talens que dans les beaux jours de *Louis XIV.* Oui, le génie baiſſe & baiſſera néceſſairement, mais les lumières ſont multipliées, mille peintres du tems de Salvator-Roſa ne valaient pas Raphaël & Michel Ange; mais ces mille peintres médiocres, que Raphaël & Michel Ange avaient formés, compoſaient une école infiniment ſupérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie de leurs tems. Nous n'avons à préſent, ſur la fin de notre beau ſiècle, ni de Maſſillon, ni de Bourdaloue, ni de Boſſuet, ni de Fenelon; mais le plus ennuieux de nos prédicateurs d'aujourd'hui eſt un Démoſthène en comparaiſon de tous ceux qui ont prêché depuis ſaint Remi juſqu'au frère Garaſſe.

Il y a plus de diſtance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodelle, que de l'*Athalie* de Racine aux *Maccabées* de la Motte, & au *Moyſe* de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'eſprit, nos artiſtes valent bien moins qu'au commencement du grand ſiècle & dans ſes beaux jours ; mais la nation vaut mieux. Nous ſommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures ; & les miennes ſe mêlent à la foule : c'eſt une multitude prodigieuſe de moucherons & de chenilles, qui prouvent l'abondance des fruits & des fleurs : vous ne voyez pas de ces inſectes dans une terre ſtérile ; & remarquez que dans cette foule immenſe de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, & tous précipités au bout de quelques jours dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût & de fineſſe que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les *Lettres Provinciales*.

Voilà l'état de nos richeſſes de l'eſprit, comparées à une indigence de plus de douze cent années.

Si vous examinez à préſent nos mœurs,

nos loix, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte eſt juſte. Je date depuis le moment où *Louis XIV* prit en main les rênes ; & je demande au plus acharné frondeur, au plus triſte panégiriſte des tems paſſés, s'il oſera comparer les tems où nous vivons à celui où l'archévêque de Paris portait au parlement un poignard dans ſa poche ? Aimera-t-il mieux le ſiècle précédent, où l'on tuait le premier miniſtre à coups de piſtolet, dans la cour du Louvre & où l'on condamnait ſa femme à être brûlée comme ſorcière ? Dix ou douze années du grand *Henri IV* paraiſſent heureuſes, après quarante ans d'abominations & d'horreurs qui font dreſſer les cheveux ; mais pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos bleſſures, elles ſaignaient encore de tous côtés : le poiſon de la *Ligue* infectait encore les eſprits ; les familles étaient diviſées ; les mœurs étaient dures ; le fanatiſme régnait par tout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître ; mais on n'en goûtait pas encor les avantages ; la ſociété était ſans agrémens ; les villes ſans police ; toutes les

conſolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et pour comble de malheur *Henri IV* était haï. Ce grand homme diſait au duc de Sulli : *Ils ne me connaiſſent pas, ils me regretteront.*

Remontez à travers cent mille aſſaſſinats commis au nom de Dieu, ſur les débris de nos villes en cendres, juſqu'au tems de *François I*, vous voyez l'Italie teinte de notre ſang, un Roi priſonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces.

Le nom de *Père du peuple* eſt reſté à *Louis XII* ; mais ce père eut des enfans bien malheureux, & le fut lui-même : chaſſé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par *Henri VIII*, obligé de donner de l'argent à ſon vainqueur pour épouſer ſa ſœur, il fut bon Roi d'un peuple groſſier, pauvre & privé d'arts & de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maiſons de bois, de paille & de plâtre, preſque toutes couvertes de chaûme. Il vaut mieux, ſans doute, vivre ſous un bon Roi d'un peuple éclairé & opulent, quoique malin & raiſonneur.

Plus vous vous enfoncez dans les ſiècles précédens, plus vous trouverez tout ſau-

vage ; & c'eſt ce qui rend notre hiſtoire de France ſi dégoûtante qu'on a été obligé d'en faire des abrégés chronologiques à colonnes, où tout le néceſſaire ſe trouve, & où l'inutile ſeul eſt omis, pour ſauver l'ennui d'une lecture inſupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent ſavoir en quelle année la Sorbonne fut fondée, & aux curieux qui doutent ſi la ſtatue équeſtre, qui eſt dans la cathédrale gothique de Paris, eſt de *Philippe de Valois*, ou de *Philippe le Bel.*

Ne diſſimulons point ; nous n'exiſtons que depuis environ ſix-vingt ans : loix, police, diſcipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, eſprit, goût, tout commence à *Louis XIV*, & pluſieurs avantages ſe perfectionnent aujourd'hui. C'eſt là ce que j'ai voulu inſinuer, en diſant que tout était barbare chez nous auparavant, & que la chaire l'était comme tout le reſte. *Urceus Codrus* ne valait pas trop la peine que je vous parlaſſe longtems de lui ; mais il m'a fourni des réflexions qui pourront être utiles ſi vous avez la bonté de les redreſſer.

LETTRE
DE Mr. L.....

Avocat au Parlement de Paris, à Mr. de Voltaire.

A Paris le 19 Février 1767.

JE me conforme volontiers, Monſieur, à une coutume très-juſte que je vois aſſez généralement établie; c'eſt que les jeunes auteurs vous adreſſent un exemplaire de leurs ouvrages, & qu'ils brigent pour leurs productions une place dans votre bibliothèque. Il eſt bien naturel que les premiers fruits d'un arbre ſoient cueillis par la main qui a le plus contribué à en affermir les racines. Les progrès de la raiſon & du goût parmi nous, vous ſont dus pour la plus grande partie. Ceux qui en profitent ne ſauraient ſe diſpenſer de vous en marquer leur reconnaiſſance. La protection donnée par nos chanceliers à la littérature, leur vaut un livre de chaque eſpèce. Le même hommage vous eſt dû au même titre.

Le Dieu du goût, ce Dieu ſenſible & délicat,
Dont vous avez ſi bien fait connaître l'Empire,
Vous a remis les ſceaux de cet état.
Malgré les cris de la ſatire
Il vous en a nommé le premier magiſtrat.
Ce poſte là pour la finance,
Ne vaut pas tant comme je crois,
Que la garde des ſceaux de France.
Et ce n'eſt pas la ſeule différence
Qui diſtingue ces deux emplois.
Chacun peut ſe croire capable
De bien garder ces derniers ſceaux.
Auſſi voit-on à ce poſte honorable
Prétendre à chaque inſtant des concurrens nouveaux.
Mais ici le cas eſt tout autre,
Vous n'aurez jamais de rivaux
Aſſez hardis pour demander le vôtre.

Il eſt bien vrai qu'il vous expoſe à recevoir de tems en tems des envois fâcheux, & à des lectures ennuieuſes. Mais vous uſez ſans doute du privilège des autres chanceliers, vous vous gardez bien de lire tous les placets qu'on vous adreſſe; & quand vous vous y croiriez obligé en conſcience, ce ne ſerait après tout qu'un des inconvéniens de votre place. Il n'y en a point, comme vous ſavez, qui n'ait des amertumes.

Ce n'eſt que dans l'égliſe qu'on trouve des bénéfices ſans charge.

Si vous dérogez pour moi aux prérogatives de la vôtre, ſi vous daignez jetter un coup d'œil ſur la *Théorie des loix civiles*, vous y trouverez peut-être bien des choſes nouvelles; mais il y en aura beaucoup auſſi que vous avez ſurement penſées avant moi. Je vous ai aſſez lu, je vous ai aſſez bien compris, pour être certain que vous ne me blâmerez pas d'avoir combattu les opinions de Mr. de Monteſquieu. J'ai rendu juſtice à ſon grand génie en attaquant ſes erreurs. C'eſt un eſprit brillant qui eſt ſujet à de fréquentes éclipſes. Je n'en dis pas à beaucoup près tout ce que j'en aurais pu dire. Il me reſte des matériaux pour plus d'un volume. J'aurai occaſion de les placer dans la ſuite de mon ouvrage, ſi je remplis jamais le grand projet que j'ai formé, celui d'attaquer dans ſa ſource la multiplicité des loix, des tribunaux, des coutumes, &c. De prouver que la ſimplicité, l'uniformité, ſont, ou doivent être les vrais reſſorts de la politique, & que la complication ne fait que des monſtres en tout genre. Vous ſen-

tez qu'en dévelopant de pareils principes, il faudra ſouvent réfuter Mr. de Monteſquieu, & c'eſt ce qui paraît auſſi facile que néceſſaire.

Je penſe comme vous, Monſieur, que la littérature, les arts & tout ce qui y a raport ſont des inventions très-utiles pour les riches, des reſſources très-bonnes pour les hommes oiſifs qui ont du ſuperflu. Ce ſont des hochets qui les amuſent dans l'état d'enfance perpétuelle où les retient l'opulence. Leur vivacité s'exerce ſur ces bagatelles qui les occupent. L'attention qu'ils y donnent les empêche de faire du développement de leurs forces un uſage plus dangereux.

Mais je crois fermément qu'il n'en eſt pas ainſi de l'autre portion infiniment plus nombreuſe de l'humanité que l'on appelle peuple. Ces hochets ſpirituels deviennent pour lui des amuletes empoiſonnés qui le gâtent & le corrompent ſans retour. L'état actuel de la ſocieté le condamne à n'avoir que des bras. Tout eſt perdu dès qu'on le met dans le cas de s'appercevoir qu'il a auſſi un eſprit.

Si l'on pouvait n'illuminer qu'une de ces deux diviſions du genre humain ; s'il était poſſible d'intercepter tous les rayons qui vont de la petite à la grande, & d'entretenir une nuit éternelle ſur celle des deux ſeulement qui n'eſt utile & ſoumiſe qu'autant qu'elle y reſte, j'applaudirais volontiers aux travaux des philoſophes & de leurs partiſans. Mais ſongez y, Monſieur, le ſoleil ne ſaurait ſe lever pour la première que le crépuſcule ne s'étende juſqu'à la ſeconde, quelque éloignée qu'elle en ſoit. Celle-ci dès qu'elle eſt éclairée tend néceſſairement à apprécier l'autre, ou à ſe confondre avec elle. Il s'enſuit de-là que le jour leur eſt funeſte à toutes deux, & qu'une obſcurité où elles vivent tranquilles, chacune dans leurs limites reſpectives, eſt infiniment préférable à des lumières qui ne leur apprennent qu'à ſe dédaigner, ou à ſe déteſter réciproquement.

Voilà, Monſieur ma petite profeſſion de foi littéraire, à laquelle je ſerai toujours attaché juſqu'au martyre excluſivement, &c.

REPONSE
A M. L'AVOCAT L.....
Sur MONTESQUIEU & GROTIUS.

. . . . . .
. . . . . .

JE crois comme vous, Monſieur, qu'il y a plus d'une inadvertence dans l'eſprit des loix. Très-peu de lecteurs ſont attentifs. On ne s'eſt point apperçu que preſque toutes les citations de Monteſquieu ſont fauſſes. Il cite le prétendu teſtament du cardinal Richelieu, & il lui fait dire au chapitre VI, dans le livre III, *que s'il ſe trouve dans le peuple quelque malheureux honnête-homme, il ne faut point s'en ſervir.* Ce teſtament qui d'ailleurs ne mérite pas la peine d'être cité, dit préciſément le contraire; & ce n'eſt point au ſixiéme, mais au quatriéme chapitre.

Il fait dire à Plutarque que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne ſonge pas que c'eſt un des interlocuteurs qui parle ainſi, & que ce grec, trop grec

eſt vivement réprimandé par le philoſophe Daphneus, pour lequel Plutarque décide. Ce dialogue eſt tout conſacré à l'honneur des femmes. Mais Monteſquieu liſait ſuperficiellement, & jugeait trop vîte.

C'eſt la même négligence qui lui a fait dire *que le Grand Seigneur n'était point obligé par la loi de tenir ſa parole. Que tout le bas commerce était infâme chez les grecs. Qu'il déplore l'aveuglement de* François I, *qui rebuta Chriſtophe Colomb qui lui propoſait les Indes*, *&c.* Vous remarquerez que Colomb avait découvert l'Amérique avant que François Ier fut né.

La vivacité de ſon eſprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, *que le conſeil d'Eſpagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure. Un decret pareil*, dit-il, *ſerait ſemblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la canelle.* Il ne fait pas réflexion que les Eſpagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes & les galons des étrangers; & que les Hollandais ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux mêmes la canelle qui croît dans leurs domaines.

Preſque tous les exemples qu'il apporte ſont tirés des peuples inconnus du fond de l'Aſie, ſur la foi de quelques voyageurs mal inſtruits ou menteurs..

Il affirme *qu'il n'y a de fleuve navigable en Perſe que le Cirus.* Il oublie le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus, l'Araxe & le Phaze, le Cirus, l'Indus même qui a coulé longtems ſous les loix des rois de Perſe. Chardin nous aſſure dans ſon troiſième tome, que le fleuve Zenderoud qui traverſe Iſpahan eſt auſſi large que la Seine à Paris, & qu'il ſubmerge ſouvent des maiſons ſur les quais de la ville.

Malheureuſement le ſyſtème de l'eſprit des loix a pour fondement une antithèſe qui ſe trouve fauſſe. Il dit *que les monarchies ſont établies ſur l'honneur & les républiques ſur la vertu.* Et pour ſoutenir ce prétendu bon mot; *la nature de l'honneur* (dit-il, livre III, chapitre VII) *eſt de demander des préférences, des diſtinctions. L'honneur eſt donc, par la choſe même, placé dans le gouvernement monarchique.* Il devrait ſonger que *par la choſe même* on briguait dans la république Romaine la prêture, le conſulat, le triomphe, des couronnes & des ſtatues.

J'ai

J'ai pris la liberté de relever pluſieurs mépriſes pareilles dans ce livre d'ailleurs très-eſtimable. Je ne ſerai pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraiſſe plus rempli d'épigrammes, que de raiſonnemens ſolides ; & cependant il y a tant d'eſprit & de génie qu'on le préférera toujours à Grotius & à Puffendorf ; leur malheur eſt d'être ennuyeux ; ils ſont plus peſants que graves.

Grotius, contre lequel vous vous élevez avec tant de juſtice, a extorqué de ſon tems une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la Religion chrétienne* n'eſt pas eſtimé des vrais ſavans. C'eſt-là qu'il dit au chapitre XXII de ſon premier Livre : *que l'embrazement de l'univers eſt annoncé dans Hiſtape & dans les Sybilles.* Il ajoute à ces témoignages ceux d'Ovide & de Lucain. Il cite Lycophron pour prouver l'hiſtoire de Jonas.

Si vous voulez juger du caractère de l'eſprit de Grotius, liſez ſa harangue à la Reine *Anne d'Autriche* ſur ſa groſſeſſe. Il la compare à *la Juive Anne* qui eut des enfans étant vieille. Il dit que les dauphins en faiſant des gambades ſur l'eau annoncent la fin

des tempêtes ; & que par la même raiſon le petit dauphin, qui remue dans ſon ventre, annonce la fin des troubles du royaume.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de collège dans ce Grotius qu'on a tant admiré. Il faut du tems pour apprécier les livres & pour fixer les réputations.

Ne craignez pas que le bas peuple liſe jamais Grotius & Puffendorf, il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de l'Eſprit des loix qui ſont à portée de tous les eſprits, parce qu'ils ſont très-naturels & très-agréables. Mais diſtinguons dans ce que vous appellez peuple, les profeſſions qui exigent une éducation honnête & celles qui ne demandent que le travail des bras & une fatigue de tous les jours. Cette dernière claſſe eſt la plus nombreuſe. Celle-là pour tout délaſſement & pour tout plaiſir, n'ira jamais qu'à la grand'meſſe & au cabaret, parce qu'on y chante & qu'elle y chante elle-même. Mais pour les artiſans plus relevés, qui ſont forcés par leurs profeſſions mêmes, à réfléchir beaucoup à perfectionner leur goût, à étendre leurs lumières ; ceux-là commencent à lire dans toute

l'Europe. Vous ne connaiſſez guères à Paris les Suiſſes, que par ceux qui ſont aux portes des grands ſeigneurs, ou par ceux à qui Molière fait parler un patois inintelligible dans quelques farces; mais les Pariſiens ſeraient étonnés s'ils voyaient dans pluſieurs villes de Suiſſe & ſurtout dans Genève, preſque tous ceux qui ſont employés aux manufactures paſſer à lire le tems qui ne peut être conſacré au travail. Non, Monſieur, tout n'eſt point perdu, *quand on met le peuple en état de s'appercevoir qu'il a un eſprit.* Tout eſt perdu au contraire quand on le traite comme une troupe de taureaux. Car tôt ou tard ils vous frapent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu & raiſonné dans les guerres civiles de la roſe rouge & de la roſe blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr Charles I ſur un échaffaut, dans les horreurs des Armagnacs & des Bourguignons, dans celles mêmes de la ligue? Le peuple ignorant & féroce était mené par quelques docteurs fanatiques qui criaient tuez tout au nom de Dieu. Je défierais aujourd'hui Cromwel de bouleverſer l'Angleterre par ſon galimatias d'énergumène, Jean de Leide de ſe faire roi de

Munſter & le cardinal de Rets de faire des barricades à Paris. Enfin, Monſieur, ce n'eſt pas à vous d'empêcher les hommes de lire. Vous y perdriez trop, &c.

REPONSE
A LA LETTRE DE M. L. C.
du 23 Décembre 1768.

SI vous voulez, Monſieur, vous appliquer ſérieuſement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun ſyſtème. Il faut ſe conduire comme les Boyle, les Galilée, les Newton, examiner, peſer, calculer & meſurer, mais jamais déviner.

Newton n'a jamais fait de ſyſtème; il a vu, il a fait voir; mais il n'a point mis ſes imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux & les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai; dans tout le reſte il n'y a qu'à dire, *j'ignore*.

Il eſt inconteſtable que les marées ſuivent exactement le cours du ſoleil & de la lune:

il eſt mathématiquement démontré que ces deux aſtres pèſent ſur notre globe, & en quelle proportion ils pèſent. De-là Newton a non-ſeulement calculé l'action du ſoleil & de la lune ſur les marées de l'océan; mais encor l'action de la terre & du ſoleil ſur les eaux de la lune, (ſuppoſé qu'il y ait des eaux). Il eſt étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes; mais cet homme s'eſt ſervi du flambeau des mathématiques, le ſeul flambeau qui éclaire.

Gardez-vous donc bien, Monſieur, de vous laiſſer ſéduire par l'imagination: il faut la renvoyer à la poëſie & la bannir de la phyſique. Imaginer un feu central pour expliquer le flux de la mer, c'eſt comme ſi on réſolvait un problème par un madrigal.

Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'eſt une vérité dont il n'eſt pas permis de douter: il y en a dans la glace même; & l'expérience le démontre. Mais qu'il y ait une fournaiſe préciſément dans le centre de la terre, c'eſt une choſe que perſonne ne peut ſavoir, qui n'eſt nullement probable

& que par conſéquent on ne peut admettre en phyſique.

Quand même ce feu exiſterait, il ne rendrait raiſon ni des grandes marées des équinoxes & des ſolſtices, ni de celles des pleines lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'océan n'ont aucune marée, ni pourquoi les marées retardent avec la lune, &c. Donc il n'y aurait pas la moindre raiſon d'admettre ce prétendu foyer pour cauſe du gonflement des eaux.

Vous demandez, Monſieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer. Ignorez-vous qu'on a calculé combien l'action du ſoleil, à un degré de chaleur donné, en un tems donné, enlève d'eau, pour la réſoudre enſuite en pluye par le ſecours des vents.

Vous dites, Mr., que vous trouvez très-mal imaginé ce que pluſieurs auteurs avancent que les neiges, & les pluyes ſuffiſent à la formation des rivières. Comptez que cela n'eſt ni bien, ni mal imaginé; mais que c'eſt une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez conſulter ſur cela Mariotte & les Tranſactions d'Angleterre.

En un mot, Mr., s'il m'eſt permis de répondre à l'honneur de votre lettre par des conſeils, liſez-les bons auteurs qui n'ont que l'expérience & le calcul pour guides; & ne regardez tout le reſte que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'inſtruire. Je ſuis &c.

(*Le* 31 *Décembre* 1768.)

AU MÊME

SUR LES QUALITÉS OCCULTES.

OUi, Monſieur, je l'ai dit, je le redis, & je le redirai, malgré la certitude d'ennuier, que la doctrine des qualités occultes eſt ce que l'antiquité a produit de plus ſage & de plus vrai. La formation des éléments, l'émiſſion de la lûmière, animaux, végétaux, mineraux, notre naiſſance, notre vie, notre mort, la veille, le ſommeil, les ſenſations, la penſée, tout eſt qualité occulte.

Deſcartes ſe crut fort au deſſus d'Ariſtote, lorſqu'il répéta en français ce que ce ſage avait dit en grec. *Il faut commencer par*

douter. Il ne devait pas, après avoir douté, créer un monde avec des dez, faire de ces dez une matiere globuleuſe, une rameuſe & une ſubtile; compoſer des aſtres avec de tels ingrédiens, & imaginer dans la nature une mécanique contraire à toutes les loix du mouvement.

Cet extravagant roman réuſſit quelque tems, parce que les romans étaient alors à la mode. Cirus & Clélie valaient beaucoup mieux, car il n'induiſaient perſonne en erreur. Apprenez-moi l'hiſtoire du monde, ſi vous la ſavez, mais gardez-vous de l'inventer.

Voyez, tâtez, meſurez, peſez, nombrez, aſſemblez, ſéparez, & ſoyez ſûr que vous ne ferez jamais rien de plus.

Newton a calculé la gravitation, mais il n'en a pas découvert la cauſe. Pourquoi cette cauſe eſt-elle occulte? C'eſt qu'elle eſt premier principe.

Nous ſavons les loix du mouvement; mais la cauſe du mouvement étant premier principe, ſera éternellement cachée. Vous êtes en vie, mais comment? Vous n'en ſaurez jamais rien. Vous avez des ſenſations, des idées, mais devinerez-vous ce qui vous les

donne ? Cela n'eſt-il pas la choſe du monde la plus occulte ?

On a donné des noms a un certain nombre de facultés qui ſe développent en nous, à meſure que nos organes prennent un peu de force au ſortir des téguments où nous avons été renfermés neuf mois, (ſans qu'on ſache même ce que c'eſt que cette force.) Si nous nous ſouvenons de quelque choſe, on dit, c'eſt de la mémoire ; ſi nous mettons quelques idées en ordre, c'eſt du jugement ; ſi nous formons un tableau ſuivi de quelques autres idées éparſes, dont le ſouvenir s'eſt préſenté à nous, cela s'appelle de l'imagination. Et le réſultat ou le principe de ces qualités eſt appellé *ame*, choſe mille fois plus occulte encore.

Or, s'il vous plaît, puiſqu'il eſt très-vrai qu'il n'eſt point dans vous un être à part qui s'appelle ſenſibilité, un autre qui ſoit mémoire, un troiſième qui s'appelle jugement, un quatrième qui s'appelle imagination, concevrez-vous aiſément que vous en ayez un cinquiéme, compoſé des quatre autres qui n'exiſtent point ?

Qu'entendait-on autrefois quand on prononçait en grec le mot de *Pſiché*, ou celui

de *Nous* ? Entendait-on une propriété de l'homme ? ou un être particulier caché dans l'homme ? N'était-ce pas l'expreſſion occulte d'une choſe très-occulte ?

Toutes les ontologies, toutes les pſicologies ne ſont-elles pas des rèves ? On s'ignore dans le ventre de ſa mère ; c'eſt-là pourtant que les idées devraient être les plus pures, car on eſt moins diſtrait. On s'ignore en naiſſant, en croiſſant, en vivant, en mourant.

Le premier raiſonneur qui s'écarta de cette ancienne philoſophie des qualités occultes, corrompit l'eſprit du genre humain. Il nous plongea dans un labyrinte dont il nous eſt aujourd'hui impoſſible de nous tirer.

Combien plus ſage avait été le premier ignorant qui avait dit à l'Etre auteur de tout, „ Tu m'as fait ſans que j'en euſſe connaiſ„ ſance, & tu me conſerves ſans que je „ puiſſe deviner comment je ſubſiſte. J'ai „ accompli une des loix les plus abſtruſes „ de la phyſique en ſuçant le teton de ma „ nourrice : & j'en accomplis une beaucoup „ plus ignorée en mangeant, & en digérant „ les alimens dont tu me nourris. Je ſais „ encor moins comment des idées entrent

„ dans ma tête pour en ſortir le moment „ d'après ſans jamais reparaître ; & com- „ ment d'autres y reſtent toute ma vie quel- „ qu'effort que je faſſe pour les en chaſſer. „ Je ſuis un effet de ton pouvoir occulte „ & ſuprême, à qui les aſtres obéiſſent com- „ me moi. Un grain de pouſſière que le vent „ agite ne dit point c'eſt moi qui commande „ aux vents. *In te vivimus movemur & ſu-* „ *mus ; Tu es le ſeul Etre ; tout le reſte eſt* „ *mode* “.

C'eſt là cette philoſophie des qualités occultes que le père Malebranche entrevit dans le dernier ſiècle. S'il avait pu s'arrêter ſur le bord de l'abîme, il eut été le plus grand, ou plutôt le ſeul métaphyſicien ; mais il voulut parler au verbe ; il ſauta dans l'abîme, & il diſparut.

Il avait dans ſes deux premiers livres frappé aux portes de la vérité. L'auteur de l'Action de Dieu ſur les créatures tourna tout autour, mais comme un aveugle tourne la meule. Un peu avant ce tems il y avait un philoſophe qui était leur maître ſans qu'ils le ſuſſent. Dieu me garde de le nommer.

Depuis ce tems, nous n'avons eu que des

gens d'eſprit ; deſquels il faut excepter le grand Loke qui avait plus que de l'eſprit, &c.

A Mr. P.

Avocat au Parlement de Dijon,

SUR QUELQUES LOIX OU COUTUMES.

A Ferney le 28 Décembre 1771.

JE vous remercie, Monſieur, de nous avoir fait connaître nos uſages barbares. J'ai lu ce qui regarde l'eſclavage de la main-morte avec d'autant plus d'attention & d'intérêt, que je travaille depuis une année en faveur de ceux qu'on appelle francs, & qui ſont eſclaves, & même eſclaves de moines. St. Pacôme & St. Hilarion, ne s'attendaient pas qu'un jour leurs ſucceſſeurs auraient plus de ſerfs de main-morte que n'en eut Attila ou Genſeric. Nos moines diſent qu'ils ont ſuccédé aux droits des conquérans, & que leurs vaſſaux ont ſuccédé aux peuples conquis. Le procès eſt actuellement au conſeil. Nous le perdrons ſans doute, tant

les vieilles coutumes ont de force, & tant les ſaints ont de vertu.

On rit du péché originel; on a tort. Tout le monde a ſon péché originel. Le péché de ces pauvres ſerfs, au nombre de plus de cent mille dans le royaume, eſt que leurs pères laboureurs Gaulois ne tuèrent pas le petit nombre de barbares Viſigoths, ou Bourguignons, ou Francs, qui vinrent les tuer & les voler. S'ils s'étaient défendus comme les Romains contre les Cimbres, il n'y aurait pas aujourd'hui de procès pour la main-morte. Ceux qui jouiſſent de ce beau droit aſſurent qu'il eſt droit divin: je le crois comme eux; car aſſurément il n'eſt pas humain. Je vous avoue, Monſieur, que j'y renonce de tout mon cœur; je ne veux ni main-morte, ni échutte dans le petit coin de terre que j'habite, & je m'en trouve bien. J'aime fort l'édit de Henri II, adopté par le Parlement de Paris. Pourquoi n'eſt-il pas reçu dans tous les autres Parlemens? Preſque toute notre ancienne juriſprudence eſt ridicule, barbare, contradictoire. Ce qui eſt vrai en-deçà de mon ruiſſeau eſt faux au-delà. Toutes nos coutumes ne ſont bonnes qu'à

jetter au feu. Il n'y a qu'une loi & une meſure en Angleterre.

Vous citez l'Eſprit des loix. Hélas ! il n'a remédié & ne remédiera jamais à rien. Ce n'eſt pas parce qu'il cite faux trop ſouvent ; ce n'eſt pas parce qu'il ſonge preſque toujours à montrer de l'eſprit. C'eſt parce qu'il n'y a qu'un Roi qui puiſſe faire un bon livre ſur les loix en les changeant toutes. Agréez, Monſieur, mes remerciements, &c.

A MONSIEUR
LE BARON DE FAUGERES,

Officier de marine, ſur un monument qu'il propoſa d'ériger aux Grands-hommes du ſiècle de Louis XIV, dans la place de Montpellier.

VOus propoſez, Monſieur, qu'autour de la ſtatue élevée à Montpellier *à Louis XIV après ſa mort*, on dreſſe des monuments aux grands-hommes qui ont illuſtré ſon ſiècle en tout genre. Ce projet eſt d'autant plus beau que depuis quelques années

il ſemble qu'on ait formé parmi nous une cabale pour rabaiſſer tout ce qui a fait la gloire de ces tems mémorables. On s'eſt laſſé des chef-d'œuvres du ſiècle paſſé. On s'efforce de rendre Louis XIV petit, & on lui reproche ſurtout d'avoir voulu être grand. La nation en général donne la préférence à Henri IV, & l'excluſion à tous les autres rois. Je n'examine pas ſi c'eſt juſtice ou inconſtance, ſi notre raiſon perfectionnée connait mieux le vrai mérite aujourd'hui qu'autrefois, je remarque ſeulement que du tems de Henri IV, elle ne connaiſſait point du tout le mérite; elle ne le ſentait point. On on ne me connait pas, diſait ce bon prince au duc de Sulli, on me regrettera. En effet, Monſieur, ne diſſimulons rien; il était haï & peu reſpecté. Le fanatiſme qui le perſécuta dès ſon berceau, conſpira cent fois contre ſa vie, & la lui arracha enfin au milieu de ſes grands officiers, par la main d'un ancien moine feuillant devenu fou, enragé de la rage de la ligue. Nous lui feſons aujourd'hui amande honorable; nous le préférons à tous les rois, quoique nous conſervions encore & pour longtems

un grande partie des préjugés qui ont concouru à l'assassinat du meilleur des rois.

Mais si Henri IV fut grand, son siècle ne le fut en aucun genre. Je ne parlerai pas ici de cette foule de crimes & d'infamies dont la superstition & la discorde souillèrent la france. Je m'arrête aux arts dont vous voulez éterniser la gloire. Ils étaient ou ignorez, ou très-mal exercés, à commencer par celui de la guerre. On la faisait depuis quarante ans, & il n'y eut pas un seul homme qui laissa la réputation d'un général habile, pas un que la postérité ait mis à côté d'un prince de Parme, d'un prince d'Orange. Pour la marine, Monsieur, vous qui vous y êtes distingué, vous savez qu'elle n'existait pas alors. Les arts de la paix qui font le charme de la société, qui embellissent les villes, qui éclairent l'esprit, qui adoucissent les mœurs, tout cela nous fut étranger; tout cela n'est né que dans l'âge qui vit naître & mourir Louis XIV.

J'ai peine à concevoir l'acharnement avec lequel on poursuit aujourd'hui la mémoire du grand Colbert qui contribua tant à faire fleurir

fleurir tous ces arts & ſur tout la marine qui eſt un des principaux objets de votre grand deſſein. Vous ſavez, Monſieur, qu'il créa cette marine ſi longtems formidable. La france deux ans avant ſa mort avait cent-quatre-vingt vaiſſeaux de guerre & trente galères. Les manufactures, le commerce, les compagnies de négoce dans l'orient & dans l'occident; tout fut ſon ouvrage. On peut lui être ſupérieur, & c'eſt aſſurément une grande louange; mais on ne poura jamais l'éclipſer.

Il en ſera de même dans les arts de l'eſprit, comme en éloquence, en poëſie, en philoſophie & dans les arts ou l'eſprit conduit la main, comme en architecture, en peinture, en ſculpture, en mécanique. Les hommes qui embellirent le ſiècle de Louis XIV, par tous ces talens ne ſeront jamais oubliés, quel que ce ſoit le mérite de leurs ſucceſſeurs. Les premiers qui marchent dans une carrière, reſtent toujours à la tête des autres dans la poſtérité. Il n'y a de gloire que pour les inventeurs, a dit Newton dans ſa querelle avec Leibnitz, & il avait raiſon. Il faut regarder comme inventeur, un Paſcal qui forma en

effet un genre d'éloquence nouveau ; un Pelliſſon qui défendit Fouquet du même ſtile dont Cicéron avait défendu le roi Dejotarus devant Céſar ; un Corneille qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant le cid eſpagnol ; un Molière qui inventa réellement & perfectionna la comédie ; & ſi Deſcartes ne s'était pas écarté dans ſes inventions de ſon guide la géométrie, ſi Malebranche avait ſu s'arrêter dans ſon vol, quels hommes ils auraient été !

Tout le monde convient que ce grand ſiècle paſſé fut celui du génie. Mais après les hommes qu'on regarde comme inventeurs, viennent ſouvent, je ne dis pas des diſciples formés dans l'école de leurs maîtres, ce qui ſerait louable, mais des ſinges qui s'efforcent de gâter l'ouvrage de ces maîtres inimitables. Ainſi après que Newton a découvert la nature de la lumière arrive un Caſtel qui veut enchérir, & qui propoſe un claveſſin occulaire.

A peine a-t-on découvert avec le microſcope un nouveau monde en petit, que voila un Néedham qui imagine avoir fait une république d'anguilles, leſquelles accou-

chent ſur le champ d'autres anguilles, le tout dans une goute de bouillon ou dans une goute d'eau qui a bouilli avec du bled ergotté. Les animaux, les végétaux ſont produits ſans germe, & pour comble de ridicule cela eſt appellé le ſublime de l'hiſtoire naturelle.

Si tôt que de vrais philoſophes eurent calculé l'action du ſoleil & de la lune ſur le flux & le reflux des mers, des romanciers au deſſous de Cirano de Bergerac écrivent l'hiſtoire des tems ou ces mers couvraient les Alpes & le Caucaſe, & ou l'univers n'était habité que par des poiſſons. Ils nous découvrent enſuite, la grande époque dans laquelle les marſouins nos ayeux devinrent hommes, & comment leur queue fourchûe ſe changea en cuiſſes & en jambes. C'eſt-là le grand ſervice que Teliamed a rendu depuis peu au genre humain.

Ainſi, Monſieur, dans tous les arts, dans toutes les profeſſions, les charlatans ſuccèdent aux bons maîtres. Et faſſe le ciel que nous n'ayons jamais de charlatans plus funeſtes.

Puiſſe votre projet être exécuté, puiſſent

tous les génies qui ont décoré le ſiècle de Louis XIV, reparaître dans la place de Montpellier, autour de la ſtatue de ce roi, & inſpirer aux ſiècles avenir une émulation éternelle, &c.

LETTRE

A UN ECCLESIASTIQUE,

Auteur d'un Poëme épique ſur la conquête de la Terre promiſe, en douze chants, imprimés à Paris, chez Delalain libraire rue St. Jacques en 1766, avec privilège du Roi.

NOn-ſeulement, Monſieur, celui que vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de la Terre-promiſe ne m'a point envoyé votre bel ouvrage; mais il ne m'en a point parlé; il ne m'a pas cru capable de lire un poëme auſſi curieux. Je ſens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'eſt plus poëtique ſans doute que les conquêtes de Joſué, & tout ce qui les a précédées & ſuivies. Aucune fiction grecque n'en approche; chaque événement eſt pro-

dige ; & les miracles y font un effet d'autant plus admirable qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité comme les poëtes grecs, qui faiſaient deſcendre un Dieu ſur la ſcène, quand ils ne ſavaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de Dieu par tout dans le ſujet de votre ouvrage, ſans que l'intervention divine ſoit une reſſource néceſſaire. Joſué pouvait aiſément paſſer à gué le Jourdain qui n'a pas quarante-cinq pieds de large, & qui eſt guéable en cent endroits ; mais Dieu fait remonter le fleuve vers ſa ſource pour manifeſter ſa gloire.

Il n'était pas néceſſaire que Jérico tombât au ſon des cornemuſes ; puiſque Joſué avait des intelligences dans la ville, par le moyen de Raab la proſtituée ; mais Dieu fait tomber les murs avec ſept proceſſions, pour faire voir qu'il eſt le maître de tous les murs. Les Amorrhéens étaient déja écraſés par une pluie de pierres tombées du ciel ; il n'était pas néceſſaire que Dieu arrêtât le ſoleil & la lune à midi, pour que Joſué triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en-haut. Si Dieu arrête le

ſoleil & la lune, c'eſt pour faire voir aux juifs que le ſoleil & la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encor de plus favorable à la poëſie, c'eſt que le ſujet eſt petit, & les moyens grands. Joſué ne conquit à la vérité que trois ou quatre lieues de pays, qu'on perdit bientôt après; mais la nature entière eſt en convulſion pour la petite tribu d'Ephraïm. C'eſt ainſi qu'Enée, dans Virgile, s'établit dans un village d'italie avec le ſecours des Dieux. Le grand avantage que vous avez ſur Virgile, c'eſt que vous chantez la vérité, & qu'il n'a chanté que le menſonge. Vous avez l'un & l'autre des héros pieux, ce qui eſt encor un avantage. Il eſt vrai qu'on pourait reprocher quelques cruautés à Joſué, mais elles ſont ſacrées, ce qui eſt bien un autre avantage. Il n'y a même que trente Rois de condamnés à être pendus dans ce petit pays de quatre lieues, pour avoir oſé réſiſter à un étranger envoyé par le Seigneur. Et vous prouverez, quand il vous plaira qu'on ne ſaurait pendre pour la bonne cauſe trop de princes hérétiques.

Jugez, Monſieur, quel eſt mon regret de n'avoir pu lire, dans ma terre non promiſe,

votre poëme épique ſur la Terre-promiſe, qui me fait concevoir de ſi hautes eſpérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je vous dois &c.

A MONSIEUR
HORACE WALPOLE.

A Ferney le 15 Juillet 1768.

MONSIEUR,

IL y a quarante ans que je n'oſe plus parler anglais ; & vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous écrites comme vous penſez. D'ailleurs mon âge & mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remerciemens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Hiſtoire de Richard III.* Elle me paraît trop courte : quand on a ſi viſiblement raiſon, & qu'on joint à ſes connaiſſances une philoſophie ſi ferme & un ſtyle ſi mâle, je voudrais qu'on me parlât plus longtems. Votre père était un grand miniſtre & un bon orateur ; mais je

doute qu'il eût pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire *quia pater major me eſt.*

J'ai toujours penſé comme vous, Monſieur, qu'il faut ſe défier de toutes les hiſtoires anciennes. Fontenelle, le ſeul homme du ſiècle de Louis XIV, qui fut à la fois poëte, philoſophe & ſavant, diſait qu'elles étaient *des fables convenues.* Et il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères & de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre Hiſtoire, j'ai lu celle de votre Roman. Vous vous y moquez un peu de moi : les français entendent raillerie ; mais je vais vous répondre ſérieuſement.

Vous avez preſque fait accroire à votre nation que je mépriſe Shakeſpear. Je ſuis le premier qui ai fait connaître Shakeſpear aux français ; j'en traduiſis des paſſages il y a quarante ans, ainſi que de Milton, de Waller, de Rocheſter, de Driden & de Pope. Je peux vous aſſurer qu'avant moi perſonne en france ne connaiſſait la poëſie anglaiſe. A peine avait-on entendu parler de Loke. J'ai été perſécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que

Loke eſt l'Hercule de la métaphyſique, qui a poſé les bornes de l'eſprit humain.

Ma deſtinée a encor voulu que je fuſſe le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les *découvertes* du grand Newton, que quelques perſonnes parmi nous appellent encor des *ſyſtêmes*. J'ai été votre apôtre & votre martyr : en vérité il n'eſt pas juſte que les anglais ſe plaignent de moi.

J'avais dit il y a très-longtems que ſi Shakeſpear était venu dans le ſiècle d'Adiſſon, il aurait joint à ſon génie l'élégance & la pureté qui rendent Adiſſon recommandable. J'avais dit *que ſon génie était à lui, & que ſes fautes étaient à ſon ſiècle.* Il eſt préciſément à mon avis comme le Lopez de Véga des eſpagnols & comme le Calderon. C'eſt une belle nature, mais bien ſauvage; nulle régularité, nulle bienſéance, nul art; de la baſſeſſe avec de la grandeur; de la bouffonnerie avec du terrible : c'eſt le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les italiens, qui reſtaurèrent la tragédie un ſiècle avant les anglais & les eſpagnols ne ſont point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les grecs. Il n'y a point de bouf-

fons dans l'*Oedipe* & dans l'*Electre* de Sophocle. Je ſoupçonne fort que cette groſſiéreté eut ſon origine dans nos *Fous de Cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous ſommes en deça des Alpes. Chaque prince avait ſon *Fou* en titre d'office. Des rois ignorants élevés par des ignorants ne pouvaient connaître les plaiſirs nobles de l'eſprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des ſottiſes. De là vint notre *Mère ſotte*; & avant Molière il y avait toujours un fou de Cour dans preſque toutes les comédies. Cette mode eſt abominable.

J'ai dit, il eſt vrai, Monſieur, ainſi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies ſérieuſes, telles que le *Miſantrope*, leſquelles ſont des chefs-d'œuvres, qu'il y en a de très-plaiſantes, comme George Dandin; que la plaiſanterie, le ſérieux, l'attendriſſement peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres ſont bons hors le genre ennuieux. Oui, Monſieur; mais la groſſiéreté n'eſt point un genre. *Il y a beaucoup de logements dans la maiſon de mon père*; mais je n'ai jamais prétendu qu'il

fut honnête de loger dans la même chambre. Charles-quint & Don Japhet dArménie, Auguſte & un matelot ivre, Marc-Aurèle & un bouffon des rues. Il me ſemble qu'Horace penſait ainſi dans le plus beau des ſiècles : conſultés ſon art poëtique. Toute l'Europe éclairée penſe de même aujourd'hui ; & les eſpagnols commencent à ſe défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquiſition : car le bon eſprit proſcrit également l'un & l'autre.

Vous ſentez ſi bien, Monſieur, à quel point le trivial & le bas défigurent la tragédie, que vous reprochez à Racine de faire dire à Antiochus dans *Bérenice.*

> De ſon appartement cette porte eſt prochaine ;
> Et cette autre conduit dans celui de la Reine.

Ce ne ſont pas là certainemenr des vers héroïques ; mais ayez la bonté d'obſerver qu'ils ſont dans une ſcène d'*expoſition* laquelle doit être ſimple. Ce n'eſt pas là une beauté de poëſie, mais c'eſt une beauté d'exactitude, qui fixe le lieu de la ſcène ; qui met tout d'un coup le ſpectateur au fait & qui l'avertit que tous les perſonnages paraîtront dans ce cabinet lequel eſt commun aux autres appar-

tements ; ſans quoi il ne ſerait point vraiſemblable que Titus, Bérénice & Antiochus parlaſſent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la ſcène y ſoit fixe & marqué.

dit le ſage Deſpreaux, l'oracle du bon goût dans ſon *Art poëtique*, égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excellent Racine n'a preſque jamais manqué à cette règle : & c'eſt une choſe digne d'admiration qu'*Athalie* paraiſſe dans le temple des juifs, & dans la même place où l'on a vu le Grand prêtre, ſans choquer en rien à la vraiſemblance.

Vous pardonnerez encor plus, Monſieur, à l'illuſtre Racine, quand vous vous ſouviendrez que la pièce de Bérénice était en quelque façon l'hiſtoire de *Louis XIV* & de votre princeſſe anglaiſe ſœur de *Charles ſecond*. Ils logeaient tous deux de plein-pied à St. Germain & un ſallon ſéparait leurs appartemens.

Je remarquerai en paſſant que Racine fit jouer ſur le théatre les amours de Louis XIV avec ſa belle-ſœur, & que ce Monarque lui en ſut très-bon gré. Un ſot tiran aurait pu le punir. Je remarquerai encor que cette Bérénice ſi tendre, ſi délicate, ſi déſintéreſſée, à qui Racine prétend que Titus devait

toutes ſes vertus, & qui fut ſur le point d'être impératrice, n'était qu'une juive inſolente & débauchée, qui couchait publiquement avec ſon frère Agrippa ſecond. Juvenal l'appelle barbare inceſtueuſe. J'obſerve en troiſième lieu qu'elle avait quarante-quatre ans quand Titus la renvoya. Ma quatrième remarque, c'eſt qu'il eſt parlé de cette maîtreſſe juive de Titus dans les actes des Apôtres. Elle était encor jeune lorſqu'elle vint ſelon l'auteur des actes, voir le gouverneur de Judée Feſtus, & lorſque Paul étant accuſé d'avoir ſouillé le temple, ſe défendait en ſoutenant qu'il était toujours bon phariſien. Mais laiſſons là le phariſianiſme de Paul, & les galanteries de Bérénice. Revenons aux règles du théatre qui ſont plus intéreſſantes pour les gens de Lettres.

Vous n'obſervez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de tems*, ni *unité d'action*. En vérité vous n'en faites pas mieux; la vraiſemblance doit être comptée pour quelque choſe. L'art en devient plus difficile; & les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaiſir & de la gloire.

Permettez-moi, tout anglais que vous êtes,

de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis ſi ſouvent ſes vérités qu'il eſt bien juſte que je la careſſe, quand je crois qu'elle a raiſon. Oui, Monſieur, j'ai cru, je crois & je croirai que Paris eſt très-ſupérieur à Athènes en fait de tragédies & de comédies. Molière & même Régnard me paraiſſent l'emporter ſur Ariſtophane, autant que Démoſthène l'emporte ſur nos Avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraiſſent des ouvrages d'écoliers en comparaiſon des *ſublimes ſcènes* de Corneille, & des *parfaites tragédies* de Racine. C'était ainſi que penſait Boileau lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire au bas du portrait de Racine que ce grand homme avait ſurpaſſé Euripide & balancé Corneille.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille ames à Paris qui ſe plaiſent aux beaux arts, & Athènes n'en avait pas dix mille; le bas peuple d'Athènes entrait au ſpectacle, & il n'y entre pas chez nous; excepté quand on lui donne un ſpectacle gratis dans des occa-

ſions ſolennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos ſentimens beaucoup plus de délicateſſe, plus de bienſéance dans nos mœurs & plus de fineſſe dans notre goût. Laiſſez-nous notre théâtre, laiſſez aux italiens leurs *Favole boſcarecie*; vous êtes aſſez riches d'ailleurs.

De très mauvaiſes pièces, il eſt vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque tems à Paris des ſuccès prodigieux ſoutenus par la cabale, l'eſprit de parti, la mode, la protection paſſagère de quelques perſonnes accréditées. C'eſt l'ivreſſe du moment, mais en très-peu d'années l'illuſion ſe diſſipe. Don Japhet d'Arménie & Turcaret ſont renvoyés à la populace & le ſiége de Calais n'eſt plus eſtimé qu'à Calais.

Il faut que je vous diſe encor un mot ſur la rime que vous nous reprochez. Preſque toutes les pièces de Driden ſont rimées. C'eſt une difficulté de plus; les vers qu'on retient de lui, & que tout le monde cite, ſont rimés: & je ſoutiens encore que *Cinna*, *Athalie*, *Phèdre*, *Iphigénie* étant rimées, quiconque voudrait ſecouer ce joug, en france,

ſerait regardé comme un Artiſte faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à Pope pourquoi Milton n'avait pas rimé ſon poëme dans le tems que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens ; il me répondit : *becauſe he could not.*

Je vous ai dit, Monſieur, tout ce que j'avais ſur le cœur. J'avoue que j'ai fait une groſſe faute en ne faiſant pas attention que le comte Leiceſter s'était d'abord appellé Dudley ; mais ſi vous avez la fantaiſie d'entrer dans la chambre des Pairs & de changer de nom, je me ſouviendrai toujours du nom de Walpol avec l'eſtime la plus reſpectueuſe.

Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le tems, Monſieur, de lire votre *Richard III.* Vous ſeriez un excellent *Attornei general.* Vous peſez toutes les probabilités, mais il paraît que vous avez une inclination ſecrette pour ce boſſu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon & même galant homme. Le bénédictin Calmet a fait une diſſertation pour prouver que Jéſus-Chriſt avait un fort beau viſage. Je veux croire avec vous que *Richard III.* n'était

n'était ni ſi laid, ni ſi méchant qu'on le dit; mais je n'aurais pas voulu avoir à faire à lui. Votre *Roſe blanche* & votre *Roſe rouge* avaient de terribles épines pour la nation.

Thoſe gratious Kings are all a pack of rogues.

En vérité en liſant l'hiſtoire des York, des Lancaſtre & de bien d'autres, on croit lire l'hiſtoire des voleurs de grands chemin. Pour votre *Henri VII*, il n'était qu'un coupeur de bourſe. &c.

Je ſuis avec reſpect &c.

A UN M..... D'ET...

En Juillet 1767.

VOus ſavez Mgr. qu'au ſortir du grand conſeil tenu pour le teſtament du Roi d'Eſpagne, Louis XIV rencontra trois de ſes filles qui jouaient & leur dit; eh bien quel parti prendriez-vous à ma place? Ces jeunes princeſſes dirent leur avis au hazard, & le roi leur repliqua, de quelque avis que je ſois, j'aurai des cenſeurs.

Vous daignez en uſer avec un vieillard ignorant comme fit Louis XIV avec ſes enfans. Cette plaiſanterie vous amuſe. Mr. le curé aime quelquefois que gros Jean lui remontre.

Je remontre donc d'abord que tous les hommes ont été, ſont & ſeront menés par les événemens. Je reſpecte fort le cardinal de Richelieu, mais il ne s'engagea avec Guſtave Adolphe, que quand Guſtave eut débarqué en Poméranie ſans le conſulter; il profita de la circonſtance. Le cardinal Mazarin profita de la mort du duc de Veimar, il obtint l'alſace pour la france, & le duché de Rhetel

pour lui. Louis XIV, quoi qu'on en dise, ne s'attendait point du tout, en fesant la paix de Risvik, que son petit fils aurait trois ans après la succession de Charlequint. Il s'attendait encor moins qu'un jour la première guerre de son petit fils serait contre son oncle. Rien de ce que vous avez vu n'a été prévu. Vous savez que le hazard fit la paix avec l'angleterre, signée par ce beau lord Bolinbroke sur les belles fesses de Mad^e. P..... Vous fesez donc comme tous les grands hommes de votre espèce qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés.

Le grand point est dit-on d'avoir un peu d'argent. Henri IV se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe en fesant faire des balances d'or par le duc de Sulli. Les anglais ne réussissent qu'avec des guinées & un crédit qui les décuple. Le roi de Prusse a fait trembler quelque tems l'allemagne, parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au tems des Fabricius ; c'est le plus riche qui l'emporte, comme parmi nous c'est le plus riche qui achette une charge de maître des requêtes, & qui ensuite peut gouverner l'é-

tat. Celà n'eſt pas noble, mais celà eſt vrai.

Je vois que ſur tous les trônes du monde on vit au jour la journée, comme le ſavetier de la Fontaine. Quoi, point de ſyſtême? Non, ceux de Pytagore, de Démocrite, de Platon, de Deſcartes, de Leibnitz ſont tombés. Peut-être faut-il dans votre noble métier comme en phyſique s'en tenir à faire des expériences.

A MONSIEUR TIRIOT,

A Ferney 15 Septembre 1768.

MA foi, mon ami, tout le monde eſt charlatan; les écoles, les académies, les compagnies les plus graves, reſſemblent à l'apoticaire Arnoud dont les ſachets guériſſent toute apoplexie dès qu'on les porte au cou, & à Mr. le Lievre qui vend ſon baume de vie à force gens qui en meurent.

Les Jéſuites eurent il y a quelques années, un procès avec les droguiſtes de Paris, pour je ne ſçais quel Elixir qu'ils vendaient fort chérement, après avoir vendu de la grace ſuffi-

ſante qui ne ſuffiſait point, tandis que les janſéniſtes vendaient de la grace efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde eſt une grande foire où chaque polichinelle cherche à s'attirer la foule ; chacun enchérit ſur ſon voiſin. Il y a un ſage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces & des moucherons ſont immortelles, & que tous les animaux ne ſont nés que pour reſſuſciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes eſpérances. J'en connais même qui ont peine à croire que les Polypes d'eau ſoient des animaux. Ils ne voient dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes, rien autre choſe que des herbes qui repouſſent comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient point que ces herbes mangent de petits animaux ; mais ils voient ces petits animaux entrer dans la ſubſtance de l'herbe & la manger.

Les mêmes incrédules ne penſent pas que le corail ſoit un compoſé de petits pucerons marins. Feu Mr. de la Faye diſait qu'il ne ſe ſouciait nullement de ſavoir à fond l'hiſtoire de tous ces gens-là, & qu'il ne fallait

pas s'embarraſſer des perſonnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus ſublimes; ils vous créent un monde auſſi aiſément que l'abbé de la Teignant fait une chanſon. Ils ſe ſervent pour celà de machines qu'on n'a jamais vues. D'autres viennent enſuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un ſonge creux de mon voiſinage, a imprimé ſérieuſement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des ſyſtèmes, & que dès qu'ils ſeraient épuiſés ce monde finirait. En ce cas nous en avons encor pour longtems.

Vous avez très-grande raiſon d'être étonné que dans l'homme aux quarante écus on ait imputé au grand calculateur Harvey le ſyſtème des œufs; il eſt vrai qu'il y croyait; & même il y croyait ſi bien, qu'il avait pris pour ſa déviſe ces mots, tout vient d'un œuf. Cependant en aſſurant que les œufs étaient le principe de toute la nature, il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un Tiſſeran qui ourdit ſa toile. D'autres virent enſuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermiſſeaux

très-ſemillants. Quelque-tems après on ne les vit plus; ils ſont entiérement paſſés de mode. Tous les ſyſtêmes ſur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres. Il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez à propos de tous ces romans, ſi dans le recueil du Lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon, on a imprimé ces Lettres ſi étonnantes où l'on propoſait de percer un trou juſqu'au centre de la terre, d'y bâtir une ville latine, de diſſéquer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame, & d'enduire les corps humains de poix réſine pour conſerver la ſanté; vous verrez que ces belles choſes ſont très-adoucies & très-déguiſées dans la nouvelle édition. Ainſi il ſe trouve qu'à la fin du compte c'eſt moi qui ai corrigé l'ouvrage.---- *Ridiculum acri fortius ac melius magnos plerumque ſecat res.*

Ce qu'on imprime ſous mon nom me fait un peu plus de peine. Mais que voulez vous! je ne ſuis pas le maître. Monſieur l'apoticaire Arnoud peut-il empêcher qu'on ne contrefaſſe ſes ſachets? Adieu. *Qui bene latuit bene vixit.*

A MILORD CHESTERFIELD.

A Ferney 24 Septembre 1771.

. . . . . .

DEs cinq ſens que nous avons en partage, Mylord Huntingdon dit que vous n'en avez perdu qu'un ſeul, & que vous avez un bon eſtomac; ce qui vaut bien une paire d'oreilles.

Ce ſerait peut-être à moi, de décider lequel eſt le plus triſte d'être ſourd ou aveugle ou de ne point digérer. Je puis juger de ces trois états en connaiſſance de cauſe; mais il y a longtems que je n'oſe décider ſur les bagatelles; à plus forte raiſon ſur des choſes ſi importantes. Je me borne à croire que ſi vous avez du ſoleil dans la belle maiſon que vous avez bâtie, vous aurez des moments tolérables. C'eſt tout ce qu'on peut eſpérer à l'âge où nous ſommes, & même à tout âge. Cicéron écrivit un beau traité ſur la vieilleſſe; mais il ne prouva point ſon livre par les faits; ſes dernières années furent très malheureuſes. Vous avez vécu plus long-

tems & plus heureuſement que lui. Vous n'avez eu à faire ni à des Dictateurs perpétuels ni à des Triumvirs. Votre lot a été & eſt encor un des plus déſirables dans cette grande lotterie, où les bons billets ſont ſi rares, & ou le gros lot d'un bonheur continu n'a été encor gagné par perſonne.

Votre philoſophie n'a jamais été dérangée par des chimères, qui ont brouillé quelquefois des cervelles d'ailleurs aſſez bonnes. Vous n'avez jamais été dans aucun genre ni charlatan, ni dupe des charlatans : & c'eſt ce que je compte pour un mérite très-peu commun qui contribue à l'ombre de félicité qu'on peut goûter dans cette courte vie, &c.

A Ferney

A Ferney le 4 May 1772.

IL faut, Monſieur, que chacun faſſe ſon teſtament ; mais vous vous doutez bien que celui qu'on m'impute n'eſt point mon ouvrage. L'ancien & le nouveau teſtament ont fait dire aſſez de ſottiſes, ſans que j'y ajoute les miennes. Mes prétendues dernières volontés ſont la production d'un avocat de Paris nommé Marchand, qui fait rire quelquefois par ſes plaiſanteries. J'eſpère que mon vrai teſtament ſera plus honnête & plus ſage. Le malheur eſt qu'après avoir été eſclave toute ſa vie, il faut l'être encor après ſa mort. Perſonne ne peut être enterré comme il voudrait l'être. Ceux qui ſeraient bien aiſes d'être dans une urne ſur la cheminée d'un ami, ſont obligés d'aller pourrir dans un cimétiere, ou dans quelque choſe d'équivalent. Ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de Marc-Aurèle, d'Epictète & de Cicéron, ſont obligés de mourir dans celle de Luther, s'ils meurent à Upſal, ou d'aller dans l'autre monde avec l'huile d'un

patriarche grec ſi la fievre les prend dans la Morée. J'avoue que depuis quelques années on meurt plus commodément qu'autrefois vers le petit pays que j'habite ; la liberté de penſer s'y établit inſenſiblement comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accuſent de ce changement. Je voudrais avoir mérité ce reproche depuis Conſtantinople juſqu'à la Dalécarlie. Il eſt ridicule & horrible de troubler les vivants & les morts. Chacun, ce me ſemble, doit diſpoſer de ſon corps & de ſon ame à ſa fantaiſie. Le grand point eſt de ne jamais moleſter ni le corps, ni l'ame de ſon prochain. Notre conſolation après notre mort eſt que nous ne ſaurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptiſés ſans en rien ſavoir ; nous ſerons inhumés de même. Le mieux ſerait peut-être de n'avoir point reçu cette vie dont on ſe plaint ſi ſouvent & qu'on aime toujours. Mais rien n'a dépendu de nous. Nous ſommes attachés, comme dit Horace, avec les gros clous de la néceſſité, &c.

A Mr. LE PRINCE G.

AMBASSADEUR A LA HAYE,

A Ferney le 19 Juin 1773.

MONSIEUR LE PRINCE,

VOus rendez un grand ſervice à la raiſon, en feſant réimprimer le Livre de feu Mr. H..... Ce Livre trouvera des contradicteurs, & même parmi les philoſophes. Perſonne ne conviendra que tous les eſprits ſoient également propres aux ſciences, & ne différent que par l'éducation. Rien n'eſt plus faux, rien n'eſt plus démontré faux par l'expérience. Les ames ſenſibles ſeront toujours fachées de ce qu'il dit de l'amitié, & lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, où l'aurait beaucoup adouci, ſi l'eſprit ſyſtêmatique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On ſouhaitera peut-être dans cet ouvrage plus de méthode & moins de petites hiſtoriettes, la plûpart fauſſes. Mais il me ſemble que tout ce qu'il dit ſur la ſuperſtition, ſur les abominations de l'intolérance, ſur la liberté,

ſur la tirannie, ſur le malheur des hommes, ſera bien reçu de tout ce qui n'eſt pas un ſot ou un fanatique. Quelque philoſophe aurait pu corriger ſon premier livre; mais perſécuter l'auteur, comme on a fait, celà eſt auſſi barbare qu'abſurde, & digne du quatorziéme ſiècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématiſé dans cet homme ſi eſtimable, ſe trouvait au fond dans le petit livre du duc de la Rochefoucault, & même dans les premiers chapitres de Loke. On peut écrire contre un philoſophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes; mais on ſe deshonore, on ſe rend exécrable à la poſtérité en le perſécutant. Il s'en fallut peu que des Mélitus & des Anitus ne préſentaſſent un gobelet de cigue à votre ami.

Je dois encor des remerciements à V. Exc. pour cette hiſtoire de la guerre de la ſublime Catherine contre la ſublime Porte du peu ſublime Mouſtapha. Vous ſavez que je m'intéreſſe à cette guerre preſque autant qu'à la tolérance univerſelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois ſe battre contre ſes voiſins, mais il ne faut pas bruler ſes compatriotes pour des arguments. On

dit que le Pape eſt auſſi tolérant qu'un Pape peut l'être ; je le ſouhaite pour l'amour du genre humain. J'en ſouhaite autant au Mupht, au Shérif de la Meque, au grand Lama & au Daïri.

Je ſuis poſſeſſeur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron ſur ce miſérable globe ; il y a chez moi des papiſtes, des calviniſtes, des pietiſtes, quelques ſociniens & même un jéſuite ; tout cela vit enſemble dans la plus grande concorde, du moins juſqu'à préſent. Il en eſt ainſi dans votre vaſte Empire ſous les auſpices de Catherine. On goûte depuis longtems de ce bonheur en Angleterre, en Hollande, en Brandebourg, en Pruſſe & dans pluſieurs villes d'Allemagne ; pourquoi donc pas dans toute la terre ? Pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime ? *Que celui qui n'eſt pas de notre avis, ſoit comme un commis des fermes & comme un payen.* Pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis ſon bel habit pour ſouper avec nous ? Pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille & ſa femme, qui ayant donné preſque tout leur bien aux jacobins,

garderaient quelques florins pour dîner? Pourquoi?... Pourquoi?... Pourquoi...? Si on me demande pourquoi je vous ſuis ſi attaché, je réponds, c'eſt que vous êtes tolérant, juſte & bienfeſant.

Que dites-vous du barbare énergumène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami, & qui m'a écrit une philippique? Agréez Monſieur le prince, ma très-ſenſible & très reſpectueuſe reconnaiſſance.

A MONSIEUR
LE CHEVALIER HAMILTON
AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney le 17 *Juin* 1773.

MONSIEUR,

LE public vous a l'obligation de connaître le Veſuve & l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du tems des Cyclopes, & enſuite de celui de Pline. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney ſont dans un goût tout oppoſé.

Vôtre Veſuve & vôtre Etna ſont pleins de caprices; ils reſſemblent aux petits hommes trop vifs, qui ſe mettent ſouvent en colère ſans raiſon; mais nos montagnes des glacières qui ſont dix fois plus hautes, & quarante fois plus étendues, ont toujours le même viſage, & ſont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés de ſix milles de longueur, ſont établis dans la moyenne région de l'air entre des rochers blancs, au deſſus des nuages & du tonnerre, ſans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de ſiècles.

Il n'y a pas bien loin de la fournaiſe où vous êtes, à la glacière de la Suiſſe; & cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernements, entre Calvin & ſan Gennaro!

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire rajuſter un thermomètre en Sicile. Que dirait Archimède s'il revenait à Siracuſe! mais que diraient les Trajans & les Antonins, s'ils revenaient à Rome?

Je trouve tout ſimple que les éruptions des volcans produiſent des monticules. Ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins ſont

ſont bien plus étonnants. Ces petites montagnes formées en huit jours par des inſectes ont deux ou trois cent fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, ſeules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes maſſes paraiſſent avoir plus de conſiſtance que Monte-Nuovo, & que la prétendue nouvelle île de Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout ſens, m'a toujours paru auſſi ancienne que le monde; ce ſont les os de ce grand animal; il mourrait de ſoif s'il n'y avait pas de fleuves; & il n'y aurait aucun fleuve ſans ces montagnes qui en ſont les réſervoirs perpétuels. On ſe moquera bien un jour de nous, quand on ſaura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pirenées & les Cordelières.

Tout Paris en dernier lieu était en allarmes; il s'était perſuadé qu'une comète viendrait diſſoudre notre globe le 20 ou le 21

Mai. Dans cette attente de la fin du monde on manda que les dames de la cour, & les dames de la halle allaient à confeſſe, ce qui eſt, comme vous ſavez, un ſecret infaillible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens qui n'étaient pas aſtronomes prédirent autrefois la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Eſt-ce par pitié ou par colère que cette cataſtrophe a été différée ? *To be, or not to be, that is the queſtion. &c.*

A MON-

A

M.R. DU M.....

Membres de pluſieurs Académies. Sur d'anciennes anecdotes.

PUiſque vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de profeſſeur d'arabe, demandez-en une *d'antiche coyonerie.* Il y en a pluſieurs d'établies, ſinon ſous ce titre, au moins dans ce goût. Il ſerait fort amuſant de nous faire voir s'il eſt vrai que nous avons pris des anciens tout ce que nous croyons avoir inventé, comme Réaumur a inventé l'art de faire éclore des poulets ſans poules, cinq ou ſix mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le ſyſtême de Copernic chez les anciens Caldéens. Mais ce qui ſerait bien plus plaiſant. Ce ſerait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité Orientale.

La Matrone d'Ephèſe, par exemple, a été miſe en vers par la Fontaine en France, & auparavant, en Italie. On la retrouve dans

Pétrone: & Pétrone l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise ? Des contes arabes. Et de qui les conteurs Arabes la tenaient-ils ? De la Chine. Vous la verrez dans des contes Chinois traduits par le père Dentrecoles & recueillis par le père Du-Halde. Et ce qui mérite bien vos réflexions, c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté dans un de mes inutiles ouvrages la fable dont Molière a composé son Amphitrion, imité de Plaute, qui l'avait imité des Grecs: l'original est indien. Le voici, à-peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel *Dow*, très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel Dow s'exprima donc à-peu-près ainsi: (*Annales II. p. 273.*) Un indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme; il en fut jaloux, la battit & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un Brama ou un Vishnou ou un Sib, mais un dieu du bas étage & cependant fort

puiſſant, fait paſſer ſon ame dans un corps entiérement ſemblable à celui du mari fugitif, & ſe préſente ſous cette figure à la dame délaiſſée. La doctrine de la métempſycoſe rendait cette ſupercherie vraiſemblable. Le dieu amoureux demande pardon à ſa prétendue femme de ſes emportemens, obtient ſa grace, couche avec elle, lui fait un enfant & reſte le maître de la maiſon. Le mari repentant, & toujours amoureux de ſa femme, revient ſe jetter à ſes pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il eſt traité par cet autre d'impoſteur & de ſorcier. Cela forme un procès tout ſemblable à celui de notre *Martinguerre*. L'affaire ſe plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier préſident était un bracmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maiſon était une dupe, & que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, madame, dit-il, eſt le plus robuſte de l'Inde. Couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en préſence de notre parlement indien. Celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuſes marques de

valeur ſera ſans doute votre mari. Le mari en donna douze. Le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai poſſeſſeur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier préſident. L'homme aux douze eſt un héros, mais il n'a pas paſſé les forces de la nature humaine : l'homme aux cinquante ne peut-être qu'un dieu qui s'eſt moqué de nous. Le dieu avoua tout, & s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitrion Indou eſt encor plus comique & plus ingénieux que l'Amphitrion Grec, quoiqu'il ne puiſſe pas être décemment joué ſur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encor plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuſe querelle d'Aaron avec Datan, Coré, & Abiron, écrite par un Juif qui était apparemment le Louſtic de ſa tribu. C'eſt peut-être le ſeul Juif qui ait ſu railler. Son livre n'eſt pas de l'antiquité des premiers bracmanes. Mais enfin il eſt ancien, & peut-être plus ancien qu'Homère. Les Juifs d'Italie le firent imprimer dans Veniſe au quinziéme ſiècle, & le célèbre Gaumin conſeil-

ler d'Etat l'enrichit de notes en latin. Fabricius les a inſérées dans ſa traduction latine de la vie & de la mort de Moïſe, autre ancien ouvrage plus que rabinique, écrit à ce qu'on a prétendu, vers le tems d'Eſdras. Je vais faire copier le paſſage qui ſe trouve au livre II. page 165. nombre 297, édition de Hambourg.

„ Ce fut une pauvre veuve qui fut la cauſe
„ de la querelle. Cette femme n'avait pour
„ tout bien qu'une brebis. Elle la tondit.
„ Aaron vint ; & lui dit : il eſt écrit que les
„ prémices apartiendront au Seigneur. Et il
„ prit la laine. La veuve en pleurs alla ſe
„ plaindre à Coré, qui fit des remontrances
„ au prêtre Aaron. Elles furent inutiles.
„ Coré donna quatre pièces d'argent à la
„ pauvre femme, & ſe retira très-irrité.
„ Peu de temps après la brebis mit bas ſon
„ premier agneau. Aaron revient ; ma bonne
„ il eſt écrit que les premiers nés ſont au
„ Seigneur. Il emporte l'agneau & le mange.
„ Nouvelles remontrances de Coré auſſi mal
„ reçues que les premières. La veuve déſeſ-
„ pérée tue ſa brebis. Voilà auſſi-tôt Aaron
„ chez elle. Il prend la machoire, l'épaule

„ & le ventre de la brebis. Coré ſe fâche
„ contre lui. Aaron répond que cela eſt écrit
„ & qu'il veut manger cette épaule & le ven-
„ tre. La veuve outrée jura & dit ; Au dia-
„ ble ma brebis. Aaron qui l'entendit revint
„ encor, diſant, il eſt écrit que tout anathè-
„ me eſt au Seigneur, & ſouppa des reſtes
„ de la pauvre bête. Telle eſt la cauſe de la
„ diſpute entre Aaron d'une part, & Coré,
„ Datan & Abiron de l'autre ".

Cette mauvaiſe plaiſanterie a été imitée chez plus d'une nation. Il n'y a pas une ſeule bonne fable de la Fontaine qui ne vienne du fond de l'Aſie. Vous en retrouvez même parmi les Tartares. Je me ſouviens d'avoir lu autrefois dans le Recueil des voyages de Plancarpin, de Rubruquis & de Marc Paolo qu'un chef des Tartares étant prêt de mourir, récita à ſes enfans la fable du vieillard qui donne à ſes fils un faiſceau de flèches à rompre. (*)

Avons-nous dans notre Occident quelque conte plus philoſophique que celui qui

(*) Voyages de Plancarpin, Rubruquis, Marc Paul & Haiton, chapit. 17 d'Haiton, pag. 31.

eſt rapporté dans Oléarius au ſujet d'Alexandre ? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La ſcène eſt au fond de la Bactriane dans un tems où tous les princes de l'Aſie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis chez nos romanciers la plûpart des chevaliers errans cherchèrent la Fontaine de Jouvence. Alexandre rencontre un ange dans la caverne où des mages l'aſſuraient qu'on puiſait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte m'en un autre, lui dit-il, qui ſoit de même forme & de même poids, & alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. Alexandre chercha, & fit chercher partout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choiſir un caillou à-peu-près ſemblable, & d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids & les formes. L'ange Gabriël s'apperçut de la ſupercherie, & lui dit, *Mon ami, ſouviens-toi que tu es terre. Détrompe-toi de ton breuvage de l'immortalité, & ne prétends plus en impoſer à Gabriel.* (*)

(*) Oléarius, page 169.

Cet apologue nous apprend encor qu'on ne trouve point dans la nature deux choſes abſolument ſemblables, & que les idées de Leibnitz ſur les indiſcernables étaient connues longtems avant Leibnitz au milieu de la Tartarie. (*)

Pour la plûpart des contes dont on a farci nos ana, & toutes ces réponſes plaiſantes qu'on attribue à Charles-Quint, à Henri IV, à cent princes modernes, vous les retrouvez dans Athénée & dans nos vieux auteurs. C'eſt en ce ſens ſeulement qu'on peut dire *nihil ſub ſole novum*, &c.

(*) On a fait uſage de cette hiſtoire dans un petit livre intitulé, *Lettres Chinoiſes, Indiennes & Tartares.*

A MON-

A MONSIEUR DE CHABAN...

SUR PINDARE ET HORACE.

A Ferney le 9 Mars 1772.

VOus me faites un très-beau préſent, mon cher ami. Vous rendez un grand ſervice aux Lettres en faiſant connaître Pindare. Votre traduction eſt noble & élégante, vos notes très-inſtructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce Pindare couper ſi ſouvent ſes mots en deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, & l'autre moitié au commencement du vers ſuivant.

Je ſais bien que vous me direz que c'eſt en faveur de la muſique ; mais je ne ſuis pas moins étonné de voir dès la première ſtrophe,

Chryzea formigx Apollonos. Kai ïoplokamon.

Voudriez-vous mettre dans un opéra ?

Lyre d'or d'Apol-

lon, & des cheveux violets ?

Que dites-vous de

Amphi te La-
toi.la.

Le fils de La-
tone.

On aurait pu, ce me ſemble, faire de la muſique grecque ſans cette étrange bigarrure. Les odes d'Anacréon étaient chantées, & Anacréon ne s'aviſa jamais de couper ainſi les paroles en deux.

On prétend que les Rapſodes chantaient les vers d'Homère ; mais il n'y a pas un ſeul vers d'Homère taillé comme ceux de Pindare.

Ce qui me paraît bien étrange, c'eſt de voir dans Horace

Jove non probante u-
xorius amnis.

Jupiter condamnait le cou-
roux du fleuve amant de ſa femme.

Il ſe donne ſouvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprouver une méthode qu'Horace adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que les Français ſe moqueraient de nous ſi nous prenions la liberté que Pindare

& Horace ont priſe. Paſſe pour Chapelle qui écrit au courant de la plume,

A cet agréable repas
Petit Val ne ſe trouva pas.
Et ſais-tu bien pourquoi c'eſt parce
Qu'il eſt toujours avec ſa garce.

Au reſte, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'Horace. Croyez-vous que les dames Romaines & les hommes du bon ton, euſſent goûté un grand plaiſir à chanter à table cette chanſon *Perſicos odi* que Dacier a traduite ainſi?

„ Laquais, je ne ſuis point pour la ma-
„ gnificence des Perſes. Je ne puis même
„ ſouffrir les couronnes qui ſont pliées avec
„ de petites bandelettes de tilleul. Ceſſe donc
„ de t'informer où tu pourras trouver des
„ roſes tardives. Je ne demande que des cou-
„ ronnes de ſimple mirte, ſans que tu y
„ faſſes d'autre façon. Le mirte ſied bien à
„ un laquais comme toi; & il ne me ſied
„ pas mal, lorſque je bois ſous l'épaiſſeur
„ d'une treille ".

Je doute encor que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'Horace reproche à la ſorcière Cani-

die & à quelques autres vieilles.

Pluſieurs ſavans prétendent que les trois quarts des odes d'Horace n'étaient point faites pour la muſique. Mais enfin, ode ſignifie chanſon; & qu'eſt-ce qu'une chanſon qu'on ne peut chanter? On nous dit que c'eſt ainſi qu'on en uſe dans toute l'Europe; on y fait des ſtances rimées qui ne ſe chantent jamais. Auſſi les amateurs de la muſique répondent que c'eſt un reſte de barbarie.

L'abbé Terraſſon demandait ſur quel air Moïſe avait mis ſon fameux cantique au ſortir de la mer rouge, *chantons un hymne au Seigneur qui s'eſt manifeſté glorieuſement?*

Il faut que je vous faſſe une petite querelle ſur votre Diſcours préliminaire, qui me paraît excellent. Vous appellez Cowlei le Pindare Anglais. Vous lui faites bien de l'honneur. C'était un poëte ſans harmonie, qui cherchait à mettre de l'eſprit partout. Le vrai Pindare eſt Dryden auteur de cette belle ode intitulé *La Fête d'Alexandre*, ou *Alexandre & Timothée.* Cette ode miſe en muſique par Purcel (ſi je ne me trompe), paſſe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de

la poëſie la plus ſublime & la plus variée. Et je vous avoue que comme je ſais mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout Pindare.

C'eſt aſſez blaſphêmer contre le premier violon du roi de Sicile Hieron. Je voudrais bien ſavoir ſeulement ſi on chantait ſes odes en parties. Il eſt très-probable que les Grecs connaiſſent cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence. Platon le dit expreſſément, & en termes formels.

Pardon de faire avec vous le ſavant.

D'un certain magiſter le rat tenait ces choſes
Et les diſait à travers champs, &c.

A UNE

A UNE CÉLÉBRE ACTRICE.

IL eſt vrai, Mademoiſelle, que la belle Ofilds la première comédienne d'Angleterre, jouit d'un beau mauſolée dans l'égliſe de Weſtminſter, ainſi que les rois & les héros du pays, & même le grand Newton. Il eſt vrai auſſi que Mademoiſelle le Couvreur la première actrice de France en ſon tems fut portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne, non encor pavée; qu'elle y fut enterrée par un crocheteur, & qu'elle n'a point de mauſolée. Il y a dans ce monde des exemples de tout. Les Anglais ont établi une fête annuelle en l'honneur du fameux comédien poëte Shakeſpear. Nous n'avons pas encor parmi nous la fête de Molière. Louis XIV au comble de la grandeur danſa avec les danſeurs de l'opéra devant tout Paris en revenant de la fameuſe campagne de 1672. Si l'archévêque de Paris en avait voulu faire autant, il n'aurait pas été ſi bien accueilli, quand

quand même il eut été le premier homme de l'Europe pour le menuet.

L'Italie au commencement de notre ſeizième ſiècle vit renaître la tragédie & la comédie, grace au goût du pape Léon X, & au génie des prélats Bibiena, la Caſa, Triſſino. Le cardinal de Richelieu fit bâtir la ſalle du palais royal pour y jouer ſes pièces, & celles de ſes cinq garçons poëtes. Deux évêques faiſaient par ſes ordres les honneurs de la ſalle, & préſentaient des rafraîchiſſemens aux dames dans les entre-actes.

Nous devons l'opéra au cardinal Mazarin. Mais voyez comme tout change. Les cardinaux Dubois & Fleuri tous deux premiers miniſtres, ne nous ont pas valu ſeulement une farce de la foire. Nous ſommes devenus plus réguliers; nos mœurs ſont ſans doute plus ſévères. On a ſoupçonné les janſéniſtes d'avoir armé les bras de l'égliſe contre les ſpectacles, pour ſe donner le plaiſir de tomber ſur les jéſuites qui faiſaient jouer des tragédies & des comédies par leurs écoliers, & qui mettaient ces exercices parmi les premiers devoirs d'une bonne éducation. On prétend même que les jéſuites intimidés ceſ-

ſèrent leurs ſpectacles quelque tems avant que leur ſociété fut abolie en France.

Vous avez ſans doute entendu dire, Mademoiſelle, aux grands ſavans qui viennent chez vous ; que le contraire était arrivé chez les Grecs & chez les Romains nos maîtres. L'argent deſtiné pour les frais du théâtre d'Athènes était un argent ſacré. Il n'était pas même permis d'y toucher dans les plus preſſantes néceſſités, & dans les plus grands dangers de la guerre.

On fit encor mieux dans l'ancienne Rome. Elle était déſolée par la peſte vers l'an 390 de ſa fondation : il fallait apaiſer les dieux par les cérémonies les plus ſaintes. Que fit le ſénat ? Il ordonna qu'on jouât la comédie, & la peſte ceſſa. Tout bon médecin n'en doit pas être ſurpris ; il ſait qu'un plaiſir honnête eſt fort bon pour la ſanté.

Malheureuſement nous ne reſſemblons ni aux Grecs, ni aux anciens Romains. Il eſt vrai qu'en France il y a beaucoup d'aimables Français, mais il y a auſſi des Welches ; & ceux-ci ne regarderaient pas la comédie comme un ſpécifique s'ils étaient attaqués de la peſte. Pour moi, Mademoiſelle, je vou-

drais paſſer ma vie à vous entendre, ou la peſte m'étouffe. J'avoue que les contradictions, qui diviſent les eſprits au ſujet de votres art ſont ſans nombre; mais vous ſavez que la ſociété ſubſiſte de contradictions; il n'y en a point parmi ceux qui vivent avec vous; ils ſe réuniſſent tous dans les ſentimens d'eſtime & d'amitié qu'ils vous doivent.

RÉPONSE

A MONSIEUR L'ABBÉ BERTINELLI DE VERONE.

(*Cette Lettre eſt ancienne.*)

SI j'étais moins vieux, & ſi j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Veniſe & votre Vérone; mais la liberté ſuiſſe & anglaiſe, qui a toujours fait ma paſſion, ne me permet guères d'aller dans votre pays voir les frères inquiſiteurs, à moins que je n'y ſoit le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je ſois jamais

ni général d'armée, ni ambaſſadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un pays où l'on ſaiſit aux portes des villes les livres qu'un pauvre voyageur a dans ſa valiſe. Je ne ſuis point du tout curieux de demander à un dominicain permiſſion de parler, de penſer & de lire; & je vous dirai ingénuement que cet eſclavage d'Italie me fait horreur. Je crois St. Pierre de Rome fort beau; mais j'aime mieux un bon livre englais écrit librement que cent mille colonnes de marbre. Je ne ſais pas de quelle liberté vous me parlez auprès du *Monte Baldo*; mais j'aime beaucoup celle dont parle Horace, *fari quæ ſentiat*. C'eſt celle où je ſuis parvenu après l'avoir cherchée toute ma vie. La félicité que je me ſuis faite redouble par votre commerce; je recevrai avec la plus tendre reconnaiſſance les inſtructions que vous voulez bien me promettre ſur l'ancienne littérature italienne.

Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez oſé dire que *Dante* était un fou, & ſon ouvrage un monſtre. J'aime encor mieux pourtant dans ce monſtre une cinquantaine de vers ſupérieurs à ſon ſiècle

que tous les vermiſſeaux appellés *ſonetti* qui naiſſent & qui meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan juſqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné le triumvirat, comme Lépidus : je crois que dans le fond il penſe comme vous ſur le *Dante*. Il eſt plaiſant que, même ſur ces bagatelles, un homme qui penſe n'oſe dire ſon ſentiment qu'à l'oreille de ſon ami. Ce monde-ci eſt une pauvre maſcarade. Je conçois à toute force comment on peut diſſimuler ſes opinions pour devenir cardinal ou pape; mais je ne conçois guères qu'on ſe déguiſe ſur le reſte. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'eſt qu'il n'y a d'hipocrites en aucun genre. J'ai tranſporté l'Angleterre chez moi, eſtimant d'ailleurs infiniment les Italiens & ſurtout vous, Monſieur, dont le génie & le caractère ſont faits pour plaire à toutes les nations, & qui mériteriez d'être auſſi libre que moi.

Pour le poliſſon nommé *Marrini* qui vient de faire imprimer le Dante à Paris dans la Collection des poëtes Italiens, c'eſt un marchand qui vient établir ſa boutique & qui vente ſa marchandiſe, il dit des injures à

Bayle & à moi ; & nous reproche comme un crime de préférer Virgile à ſon Dante. Ce pauvre homme a beau dire : le Dante pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne ſera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'Arioſte : on ne ma jamais volé un Dante.

Je vous prie de donner au Diable il ſignor Marrini, & tout ſon enfer avec la Panthère que le Dante rencontre d'abord dans ſon chemin, ſa lionne & ſa louve. Demandez bien pardon à Virgile qu'un poëte de ſon pays l'ait mis en ſi mauvaiſe compagnie. Ceux qui ont quelqu'étincelle de bon ſens doivent rougir de cet étrange aſſemblage en enfer, du Dante, de Virgile, de St. Pierre, & de Madonna Beatrice. On trouve chez nous dans le dix-huitiéme ſiècle des gens qui s'efforcent d'admirer des imaginations auſſi ſtupidement extravagantes, & auſſi barbares ; on a la brutalité de les oppoſer aux chef-d'œuvres de génie, de ſageſſe & d'éloquence que nous avons dans notre langue, &c. *O tempora ! ô judicium !*

REPONSE
A DES QUESTIONS METAPHYSIQUES.

LE ſolitaire à qui vous avez écrit, Monſieur, reçoit ſouvent des lettres de littérateurs, ou d'amateurs qu'il n'a pas l'honneur de connaître. Rarement ces lettres valent la peine qu'on y réponde. La vôtre n'eſt pas aſſurément de ce genre; votre écrit reſpire la plus ſaine métaphyſique; & ſi vous n'avez rien puiſé dans les livres, cela prouve que vous êtes capable d'en faire un très-bon, ce qui eſt extrêmement rare, ſurtout dans cette matière.

La liberté telle que pluſieurs ſcolaſtiques l'entendent, eſt en effet une chimère abſurde. Pour peu qu'on écoute la raiſon, & qu'on ne veuille point ſe payer de mots, il eſt clair que tout ce qui exiſte & tout ce qui ſe fait, eſt néceſſaire; car s'il n'était pas néceſſaire il ſerait inutile. La reſpectable ſecte des ſtoïciens penſait ainſi; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette vérité ſe trouve

en cent endroits dans l'Homère qui ſoumet Jupiter au deſtin.

Il exiſte quelque choſe ; donc il eſt un Etre éternel ; cela eſt démontré ; ſans quoi il y aurait un effet ſans cauſe. Auſſi tous les anciens ſans en excepter un ſeul, on cru la matière éternelle.

Il n'en eſt pas de même de l'immenſité, ni de la toute-puiſſance. Je ne vois pas pourquoi il eſt néceſſaire que tout l'eſpace ſoit rempli ; & je n'entends nullement ce raiſonnement de Clarke, *ce qui exiſte néceſſairement en un lieu, doit exiſter néceſſairement en tout lieu.* On lui a fait ſur celà, ce me ſemble, de très-bonnes objections, auxquelles il n'a fait que de très-faibles réponſes. Pourquoi ſerait-il impoſſible qu'il y eût ſeulement une certaine quantité d'êtres ? Je conçois bien mieux la nature bornée que je ne conçois la nature infinie.

Je ne puis ſur cet article avoir que des probabilités, & je ne puis que me rendre aux probabilités, les plus fortes. Tout ſe correſpondant dans ce que je connais de la nature, j'y apperçois un deſſein ; ce deſſein me fait connaître un moteur ; ce moteur eſt ſans

doute très-puiſſant; mais la ſimple philoſophie ne m'apprend point que ce grand artiſan ſoit infiniment puiſſant. Une maiſon de quarante pieds de haut me prouve un architecte; mais ma ſeule raiſon ne peut m'enſeigner que cet architecte ait pu bâtir une maiſon de dix mille lieues de hauteur. Il était peut-être dans ſa nature de n'en bâtir une que de quarante pieds. Ma ſeule raiſon ne me dit point encor qu'il n'y ait que cet architecte dans l'eſpace. Et ſi un homme me ſoutenait qu'il y a un grand nombre d'architectes ſemblables, je ne vois pas comment je pourais le convaincre du contraire.

La métaphyſique eſt le champ des doutes, & le roman de l'ame. Nous ſavons bien que plus d'un docteur nous a dit des ſottiſes. mais nous n'avons guères de vérités à ſubſtituer à leurs innombrables erreurs. Nous nageons dans l'incertitude; nous avons très-peu d'idées claires; & cela doit être, puiſque nous ne ſommes que des animaux hauts d'environ cinq pieds & demi, avec un cerveau d'environ quatre pouces cubes. Mon cerveau, Monſieur, eſt le très-humble ſerviteur du vôtre.

SUR LES LETTRES PRÉTENDUES DU PAPE GANGANELLI CLEMENT XIV.

2 *May* 1776.

J'Ai été ſi excédé, mon cher ami, de mes lettres ingénieuſes & galantes que je n'ai jamais écrites, & de tant d'autres fadaiſes à moi imputées, qu'il faut me pardonner ſi je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape à qui on joue de pareils tours.

Il y a longtems que je fus indigné de ce teſtament politique ſi frauduleuſement produit ſous le nom du cardinal de Richelieu. Pouvait-on ſuppoſer des conſeils politiques d'un premier miniſtre qui ne parlait à ſon Roi, ni de la Reine qui était dans une ſituation ſi équivoque, ni de ſon frère qui avait ſi ſouvent conſpiré contre lui, ni du Dauphin ſon fils dont l'éducation était ſi importante, ni de ſes ennemis contre leſquels il y avait tant de meſures à prendre, ni des proteſtans du royaume auxquels ce même Roi

avait tant fait la guerre, ni de ſes armées, ni de ſes négociations, ni d'aucun de ſes généraux, ni d'aucun de ſes ambaſſadeurs ? Il y avait de la démence & de l'imbécilité à croire cette rapſodie écrite par un miniſtre d'Etat.

Chaque page décélait la fraude la plus mal ourdie ; cependant le nom du cardinal de Richelieu en impoſa pendant quelques tems ; & quelques beaux eſprits mêmes prônèrent comme des oracles les énormes bévues dont le livre fourmille. C'eſt ainſi que toute erreur ſe perpétuerait d'un bout du monde à l'autre, s'il ne ſe trouvait quelque bonne ame qui eût aſſez de hardieſſe pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les Teſtaments du duc de Lorraine, de Colbert, de Louvois, d'Albéroni, du maréchal de Belliſle, de Mandrin. Parmi tant de héros je n'oſe me placer ; mais vous ſavez que l'avocat Marchand a fait mon teſtament, dans lequel il a eu la diſcrétion de ne pas même inférer un legs pour lui.

Vous avez vu les Lettres de la Reine Chriſtine, de Ninon, de Madame de Pompadour,

de Mademoiſelle Tron à ſon amant le révérend père de la Chaize confeſſeur de Louis XIV. Voici donc aujourd'hui les Lettres du pape Ganganelli. Elles ſont en français quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que Ganganelli ait eu incognito le don des langues dans le cours de ſa vie. Ces Lettres ſont entiérement dans le goût français. Les expreſſions, les tours, les penſées, les mots à la mode, tout eſt français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur eſt un Français né auprès de Tours, qui a pris un nom en J, & qui a déja publié des ouvrages français ſous des noms ſuppoſés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables Lettres du pape Clément XIV en français, il aurait dépoſé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On eſt en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé Nodot, „ Montrez-nous votre manuſcrit de „ Pétrone trouvé à Bellegrade, ou conſentez „ à n'être cru de perſonne. Il eſt auſſi faux „ que vous ayez entre les mains la véritable „ ſatyre de Pétrone qu'il eſt faux que cette „ ancienne ſatyre fut l'ouvrage d'un conſul, „ & le tableau de la conduite de Néron.

» Ceſſez de vouloir tromper les ſavans. On » ne trompe que le peuple ".

Quand on donna la comédie de l'Ecoſſaiſe ſous le nom de Guillaume Vadé, & de Jérôme Carré, le public ſentit tout d'un coup la plaiſanterie, & n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre eſt encor chaude, il faut ſe mettre au-deſſus de tout ſoupçon; il faut montrer à tout le ſacré collège les Lettres ſignées Ganganelli; il faut les dépoſer dans la bibliothèque du Vatican, avec les atteſtations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture. Sans quoi, on eſt reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a oſé prendre le nom d'un pape afin de vendre un livre. *Reus eſt quia filium dei ſe fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes Lettres munies d'atteſtations, je ne les croirais pas plus de Ganganelli que je ne crois les lettres de Pilate à Tibère écrites en effet par Pilate.

Et pourquoi ſuis-je ſi incrédule ſur ces Lettres? C'eſt que je les ai lues; c'eſt que j'ai reconnu la ſuppoſition à chaque page. J'ai été aſſez intimement lié avec le Vénitien

Algarotti pour ſavoir, qu'il n'eut jamais la moindre correſpondance, ni avec le cordelier Ganganelli, ni avec le conſulteur Ganganelli, ni avec le cardinal Ganganelli, ni avec le pape Ganganelli. Les petits conſeils donnés amicalement à cet Algarotti & à moi n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il eſt impoſſible que Ganganelli ait écrit à Mr. Stuard Ecoſſais, *mon cher Monſieur, je ſuis ſincérement attaché à la nation Anglaiſe. J'ai une paſſion décidée pour vos grands poëtes.*

Que dites-vous d'un Italien qui avoue à un homme d'Ecoſſe, *qu'il a une paſſion décidée pour les vers anglais*, & qui ne ſait pas un mot d'anglais ?

L'éditeur va plus loin, il fait dire à ſon ſavant Ganganelli, *Je fais quelquefois des viſites nocturnes à Newton, dans ce tems où toute la nature eſt endormie, je veille pour le lire & pour l'admirer. Perſonne ne réunit comme lui la ſcience & la ſimplicité; c'eſt le caractère du génie qui ne connait ni la bouffiſſure, ni l'oſtentation.*

Vous voyez comment l'éditeur ſe met à

la place de ſon pape, & quelle étrange louange il donne à Newton. Il feint de l'avoir lu, & il en parle comme d'un ſavant bénédictin profond dans l'hiſtoire & qui cependant eſt modeſte. Voilà un plaiſant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, & de celui qui a diſſéqué la lumière.

Dans cette même Lettre il prend Berkeley évêque de Cloine pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne; il le met dans le rang de Spinoſa & de Bayle. Il ne ſait pas que Berkeley a été un des plus profonds écrivains qui ayent défendu le chriſtianiſme. Il ne ſait pas que Spinoſa n'en a jamais parlé, & que Bayle n'a fait aucun ouvrage nommément ſur un ſujet ſi reſpectable.

L'éditeur dans une lettre à un abbé Lami, fait dire à ſon prête-nom Ganganelli, *que l'ame eſt la plus grande merveille de l'univers, ſelon les paroles du Dante.* Un pape ou un cordelier pourait à toute force citer le Dante, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte le Dante, qui diſe ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame Véni-

tienne, Ganganelli s'amuſe à réfuter Loke; c'eſt-à-dire, que monſieur l'éditeur très-ſupérieur à Loke, ſe donne le plaiſir de le cenſurer ſous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal Quirini, monſieur l'éditeur s'exprime ainſi, *Votre éminence qui aime beaucoup les Français leur aura ſurement pardonné leurs gentilleſſes, quoique ce ſoit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les ſiècles pris collectivement il y ait des étincelles, des flammes, des lys, des bluets, des pluies, des roſées, des fleuves, des ruiſſeaux. Cela peint parfaitement la nature. Et pour bien juger de l'univers & des tems, il faut réunir les différens points de vue & n'en faire qu'un ſeul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français ?

N'eſt-il pas plaiſant que dans la lettre centonzième Ganganelli, devenu récemment cardinal, diſe, *Nous ne ſommes pas cardinaux pour en impoſer par notre faſte, mais pour être colonnes du St. Siège. Tout juſqu'à notre habit rouge nous rappelle que juſqu'à l'effuſion de notre ſang nous devons tout employer pour venir*

venir au ſecours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrêmités du monde pour y faire prêcher la vérité ſans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, & je ſuis prêt à tout entreprendre.

Ne ſemble-t-il pas par ce paſſage qu'un cardinal de Tournon quitta les délices de Rome en 1706 pour aller prêcher l'empereur de la Chine, & pour être martyriſé ? Le fait eſt qu'un prêtre ſavoyard nommé *Maillard*, élevé à Rome dans le collège de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape Clément XI, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la diſpute des jacobins & des jéſuites ſur deux mots de la langue chinoiſe. Maillard prit le nom de Tournon. Il eut bientôt des lettres de vicaire apoſtolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire apôtre il crut ſavoir mieux le chinois que l'empereur Camhy. Il manda au pape Clément XI, que l'empereur & les jéſuites étaient des hérétiques. L'empereur ſe contenta de le faire conduire en priſon à Macao. On a écrit que les jéſuites l'empoiſonnèrent. Mais avant que le poiſon eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barette du

pape. Les Chinois ne ſavent guères ce que c'eſt qu'une barette. Maillard mourut dès que ſa barette fut arrivée. Voilà l'hiſtoire fidèle de cette facétie. L'éditeur ſuppoſe que Ganganelli était aſſez ignorant pour n'en rien ſavoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape Ganganelli, pouſſe ſon zèle juſqu'à dire dans ſa lettre cinquante-huitiéme à un Bailli de la république de St. Marin, „ Je ne vous en„ verrai point le livre que vous vouliez „ avoir. C'eſt une production tout-à-fait „ informe, mal traduite du français, & qui „ pullule d'erreurs contre la morale & con„ tre le dogme. On n'y parle que d'huma„ nité, car c'eſt aujourd'hui le beau mot „ qu'on a finement ſubſtitué à celui de cha„ rité, parce que l'humanité n'eſt qu'une „ vertu payenne. La philoſophie moderne „ ne veut plus de ce qui tient à la religion „ chrétienne ".

Vous remarquerez ſoigneuſement que ſi notre pape craint le mot d'humanité, le Roi très-chrétien s'en ſert hardiment dans ſon édit du 12 Avril 1776, par lequel il fait diſtribuer gratis des remèdes à tous les ma-

lades de ſon royaume, l'édit commence ainſi, *Sa Majeſté voulant déſormais pour le beſoin de l'humanité, &c.*

Mr. l'éditeur peut être inhumain ſur le papier tant qu'il voudra. Mais il permettra que nos Rois & nos miniſtres ſoient humains. Il eſt clair qu'il s'eſt étrangement mépris ; & c'eſt ce qui arrive à tous ces meſſieurs qui donnent ainſi leurs productions ſous des noms reſpectables. C'eſt l'écueil où ont échoué tout les feſeurs de teſtamens. C'eſt ſurtout à quoi l'on reconnut Boiſguilbert qui oſa imprimer ſa dixme royale ſous le nom du maréchal de Vauban. Tels furent les auteurs des mémoires de Vordac, de Montbrun, de Pontis, & de tant d'autres.

Je crois le faux Ganganelli démaſqué. Il s'eſt fait pape; je l'ai dépoſé. S'il veut m'excommunier, il eſt bien le maître.

AU MEME,

SUR LES ANEDOCTES.

C'Eſt un petit mal il eſt vrai, Monſieur, qu'on ait attribué au pape Ganganelli & à la reine Chriſtine des Lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a longtems que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé depuis que le grave hiſtorien Flavien Joſeph nous a certifié qu'on voyait encor de ſon tems un bel écrit du fils de Seth, c'eſt-à-dire d'un propre petit-fils d'Adam ſur l'aſtrologie, qu'une partie de ce livre était gravée ſur une colonne de pierre pour réſiſter à l'eau, quand le genre humain périrait par le déluge, & l'autre partie ſur une colonne de brique pour réſiſter au feu quand l'incendie univerſel détruirait le monde. On ne peut datter de plus haut les menſonges par écrit. Je crois que c'eſt l'abbé de Tilladet qui diſait, *dès qu'une choſe, eſt imprimée pariez ſans l'avoir lue qu'elle n'eſt pas vraie, je ſerai toujours de moitié avec vous, & ma fortune*

eſt faite. Que voulez-vous en effet qu'on penſe de tous ces libelles ſans nombre, de ces ana, de ces ſatyres de la cour qui amuſent & fatiguent la France depuis le tems de la ligue juſqu'à la fronde, & depuis la fronde juſqu'à nos jours.

C'eſt encor pis chez nos voiſins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un Mathuſalem qui paſſerait toute ſa vie à lire n'aurait pas le tems de parcourir la centiéme partie de ces ſottiſes. Elles tombent toutes dans le mépris; mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui raſſemblent ces vieux fatras & qui croient avoir des monuments de l'hiſtoire, comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons & des chenilles, & qui ſe croient des Plines.

De quels faits peut-on être un peu inſtruit dans l'hiſtoire de ce monde? des grands événements publics que perſonne n'a jamais conteſtés. Céſar a été vainqueur à Pharſale & aſſaſſiné dans le ſénat. Mahomet II a pris Conſtantinople; une partie des citoyens de Paris a maſſacré l'autre dans la nuit de la

St. Barthelémi. On ne peut en douter. Mais qui peut pénétrer les détails ? On apperçoit de loin la couleur dominante ; les nuances échappent néceſſairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit Tacite, parce que ſon ſtile vous plaît & vous ſubjugue ? Mais de ce qu'on ſait plaire il ne s'enſuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin ; & vous aimez un auteur plus malin que vous. Tacite a beau nous dire au commencement de ſon hiſtoire qu'il faut éviter l'adulation & la ſatyre, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle, je lui répondrais, vous les haïſſez, parce que vous êtes né Romain, & qu'ils ont été ſouverains ; vous vouliez les faire haïr du genre humain dans leurs actions les plus indifférentes.

Je ne veux juſtifier Domitien envers vous ni envers perſonne. Mais pourquoi ſemblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquents couriers s'informer de la ſanté d'Agricola votre beau-père dans ſa dernière maladie ? Pourquoi cette marque d'amitié ou du moins d'attention, ne vous ſemble-t-elle qu'un déſir ſecret de ſe réjouir

plutôt de la mort d'Agricola ? Je pourais oppoſer au portrait affreux que vous faites de Tibère, & aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le Juif Philon, plus ennemi encor que vous des empereurs Romains. Je pourais même en abhorant Néron autant que vous le déteſtés, vous embarraſſer ſur le projet longtems ſuivi de tuer ſa mère Agripine, & ſurtout la trirême inventée pour la noyer. Je vous expoſerais mes doutes ſur l'inceſte dans lequel cette Agripine voulait engager ſon fils avec elle, dans le tems même que Néron ſe préparait à l'aſſaſſiner. Mais je ne ſuis pas aſſez hardi pour ôter un crime à Néron & pour diſputer contre Tacite.

Il me ſuffit, Monſieur, de vous dire que ſi on peut former tant de doutes ſur l'hiſtoire des premiers empereurs Romains ſi bien écrite par tant de contemporains illuſtres, on doit à plus forte raiſon ſe défier de tout ce que des barbares ſans lettres ont écrit pour des peuples encor plus barbares & plus ignorants qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias aſiatique ſur l'aſtrologie, l'alchymie, la médecine du

corps & de l'ame, a fait le tour du monde & l'a gouverné.

AU MEME;

SUR LE FAMEUX COCHER GILBERT.

IL vous ſouvient, Monſieur, de ce fameux procès de Mr. le comte de Morangiés maréchal de camp lequel vous donna tant d'occupation, & de cette cabale abjecte & terrible qui ſe déchainait contre lui. Il vous ſouvient d'un fiacre nommé *Gilbert* qui était à la tête de la troupe, avec un ancien clerc de procureur nommé *Aubriot*, lequel était alors dans les grands remèdes. Ils ameutaient le peuple, ils ſéduiſaient tous les eſprits. Le cocher Gilbert avait vu maître Liegard Dujonquay ſon intime ami, ne ſachant ni lire, ni écrire, reçu docteur ès-loix, demeurant dans un grenier ſans meubles, & prêt à acheter une charge de conſeiller au parlement. Il l'avait vu, dis-je, comptant cent mille écus en or dans ſon grenier, il avait aidé le doc-

teur ès-loix à ranger cette ſomme, & à la mettre dans des ſacs. Il avait vu ce jeune magiſtrat porter à pied ces cent mille écus en treize voyages à Mr. de Morangiés, & courir chargé d'or l'eſpace de ſix lieues en trois heures.

Le clerc de procureur tout couvert de mercure, d'ulcères & d'onguents depuis les pieds juſqu'à la tête s'était échappé de ſon chirurgien, au riſque de ſa vie, pour voir avec Gilbert cette courſe digne des jeux olimpiques.

Toute la halle, toute la bazoche jointes à des reſtes de convulſionnaires, atteſtaient Dieu en faveur de Dujonquay. Ils atteſtaient, après Dieu, le cocher & le clerc de procureur vérolé. Ces deux témoins, comme on dit, ne pouvaient être ni trompés, ni trompeurs. Ils avaient vu, & ils dépoſaient en conſcience. La cauſe du magiſtrat Dujonquay était ſi juſte, ſon droit ſi évident, qu'un uſurier nommé *Aucour* acheta le procès & le pourſuivit en ſon nom, comme un fripier achète un habit de gala pour le revendre.

Envain Mr. de Sartines alors Lieutenant-général de la police, ſecondé du Lieutenant-

criminel, avoit commencé par réprimer fagement l'inſolence & l'intrigue auſſi abſurde que coupable de Dujonquay & de ſes complices. Le peuple cria que les Pilates oprimaient les juſtes. Les convulſionnaires écrivirent que les commandements de Dieu étaient impoſſibles aux maréchaux de camp, que tout homme de qualité était néceſſairement un fripon, & qu'il n'y avait de vertu que dans les greniers, chez les fiacres & chez les clercs de procureur attaqués de la maladie que Don Calmet attribue au ſaint homme Job. La voix du peuple eſt la voix de Dieu. Cette voix fut ſi éclatante & ſi forte que le procès ayant été d'abord renvoyé par le parlement au bailliage du palais, pour être jugé en première inſtance, cette petite juriſdiction fit mettre le comte de Morangiés en priſon, le condamna à rendre cent mille écus qu'il n'avait jamais pu recevoir, & adjugea trois mille ſix cent livres au généreux cocher pour récompenſer ſa vertu.

Le parlement eut bien de la peine à réparer l'horreur & le ridicule de cette ſentence. La cabale accuſa le parlement d'être cabale lui-même. Des avocats continuèrent à écrire

que le maréchal de camp avait corrompu le parlement, le châtelet & la police. Un des défenſeurs du cocher Gilbert dit dans ſon mémoire, que la préſence de ce vertueux cocher fit trembler le juge qui l'interrogeait. C'était Caton que les ſatellites d'un tyran trainaient en priſon.

Enfin, Monſieur, on me mande de Paris que ce Gilbert, ce Caton des fiacres, après avoir ſouvent eſquivé la corde, vient d'être ſurpris en flagrant délit, & convaincu d'être voleur & fauſſaire. Je ne ſais pas ſi la cabale le ſauvera d'un châtiment capital; mais je ſais que dès qu'un gueux eſt parvenu à ſe faire un parti dans la populace, ce parti n'eſt pas toujours anéanti à la mort du chef. Un ſeul enthouſiaſte ſuffit pour en ranimer la cendre. Si la juſtice faiſait pendre le cocher Gilbert, le fanatiſme ferait ſon panégirique au pied de la potence. On invoquerai Gilbert comme le martyr du peuple immolé à la cour; & qui ſait où cette paſſion pourait aller?

On conte qu'un prêtre Irlandais, *qui vivait à Paris d'arguments & de meſſes*, mit un jour par mégarde dans ſa poche un calice d'or appartenant à une chapelle royale. Com-

me on allait l'exécuter un de ſes camarades cria au peuple, voyez comme on traite ici les bons *cæthliques*. Ce ſeul mot excita une ſédition. Je ne garantis pas cette hiſtoire ; car de mille je puis à peine en croire une.

Si vous me demandez comment dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, une grande partie du public a été aſſez maligne & aſſez ſotte pour ſoutenir la miſérable cauſe des gredins qui ont accuſé le comte de Morangiés ? Je vous répondrai que du moins on ne voit plus dans nos jours de ces procès criminels qui reſſemblent à des champs de carnage, tels que celui des Templiers condamnés à mourir dans les flammes comme des apoſtats, après avoir combattu ſoixante ans pour la foi ; tels que celui d'un prince d'Armagnac dont le ſang fut verſé goutte à goutte ſur la tête de ſes enfans par les bourreaux de Louis XI, ou celui d'un comte de Montecuculli écartélé ſous François premier parce que le dauphin avait bu imprudemment à la glace ; ou d'un conſeiller Du Bourg pendu pour avoir recommandé la vertu de la tolérance ; ou d'un Ramus, dont le cadavre ſanglant fut traîné aux portes de tous les collèges

pour faire amande honorable aux quiddités, & aux ecceités d'Ariſtote; ou d'un maréchal de Marillac mené à la Grève dans un tombereau, parce que ſon frère déplaiſait à un miniſtre, &c. &c. Nous avons eu à la vérité il y a quelques années, des exemples atroces, abſurdes, exécrables, mais plus rarement qu'autrefois. La France & l'Europe en ont témoigné leur horreur. Nos pères regardèrent pendant douze ſiècles avec des yeux indifférens, une ſuite non interrompue d'abominations publiques. Aujourd'hui la voix des ſages ſemble en arrêter un peu le cours. &c. Mais qui ſait ſi la voix (des ſages & des juſtes, c'eſt la même choſe), l'emportera toujours ſur le rugiſſement des pervers fanatiques.

A MON-

A MONSIEUR L'ABBÉ SPALANZANI.

A Ferney le 6 Juin 1776.

VOtre lettre du 31 Mai ranime mes anciens goûts & mes anciennes eſpérances. J'avais renoncé à l'honneur de rendre des têtes à des colimaçons. J'avais la modeſtie de croire que je n'étais point du tout propre à faire des miracles. Je me ſouvenais pourtant très-bien d'avoir vu revenir des têtes aux limaſſes incoques que j'avais décapitées. Mais de bons naturaliſtes avaient bien rabatu ma vanité en me perſuadant que je n'étais qu'un mal adroit, & que je n'avais coupé que des viſages dont la peau revient aiſément. Mais puiſque vous m'aſſurez que vous avez coupé des vraies têtes, & qu'elles ſont revenues, *io ripiglio la mia confidenza*, & je recommence à croire la nature capable de tout.

Ce que vous m'apprenez d'animaux morts depuis longtems reſſuſcités par vous, eſt aſſurément un plus grand miracle. Vous paſſez pour le meilleur obſervateur de l'Europe.

Toutes vos expériences ont été faites avec la plus grande ſagacité. Quand un homme tel que vous nous annonce qu'il a reſſuſcité des morts, il faut l'en croire.

Je ne ſais ce que c'eſt que le *Cotifero* & le *Tardi grado*, ni comment nos naturaliſtes nomment ces petits animaux aquatique, vous les faites réellement mourir en les mettant à ſec, & vous les faites revivre longtems après en les replongeant dans leur élément.

Après avoir fait, Monſieur, des expériences ſi prodigieuſes, vous deſcendez juſqu'à me demander mon ſentiment ſur les ames du Cotifero & du Tardi grado; que devient leur ame, eſt-elle immatérielle? renait-elle? en reprennent-ils une autre?

Je ſuis en peine, Monſieur, de toute ame, & de la mienne. Mais il y a longtems que je ſuis perſuadé de la puiſſance immenſe & inconnue de l'auteur de la nature. J'ai toujours cru qu'il pouvait donner la faculté d'avoir du ſentiment, des idées, de la mémoire, à tel être qu'il daignera choiſir; qu'il peut ôter ces facultés & les faire renaître, & que nous avons ſouvent pris pour une ſubſtance ce qui eſt en effet une faculté de

cette ſubſtance. L'attraction, la gravitation eſt une qualité, une faculté. Il y a dans le genre animal & dans le végétal, mille reſſorts pareils, dont l'énergie eſt ſenſible, & dont la cauſe ſera ignorée à jamais.

Si le Cotifero & le Tardi grado morts & pouris reviennent en vie, reprennent leur mouvement, leurs ſenſations, engendrent, mangent, & digèrent, on ne ſaura pas plus comment la nature leur a rendu tout cela, qu'on ne ſaura comment la nature le leur avait donné; & l'un n'eſt pas plus incompréhenſible que l'autre. J'avoue que je ſerais curieux de ſavoir pourquoi le grand Etre, l'auteur de tout, qui nous fait vivre & mourir, n'accorde la faculté de reſſuſciter qu'au Cotifero & au Tardi grado. Les baleines doivent être bien jalouſes de ces petits poiſſons d'eau-douce.

Si quelqu'un a droit, Monſieur, d'expliquer ce miſtère, c'eſt vous. Il eſt bon auſſi de ſavoir ſi ces petits animaux qui reſſuſcitent pluſieurs fois, ne meurent pas enfin tout de bon, & ſur combien de réſurrections ils peuvent compter.

C'eſt apparamment d'eux que les Grecs apprirent.

apprirent autrefois la réſurrection d'Atalide, de Pelops, d'Hippolite, d'Alceſte, de Pirritoüs. C'eſt dommage que le ſecret en ſoit perdu. Je crois que c'eſt Mr. Bonnet, grand obſervateur, qui a prétendu que nous reſſuſciterions avec notre devant, mais ſans derrière. C'eſt là le fin du fin, &c.

A Mr. B.....

De l'Académie des Sciences; auteur d'un livre plein de ſcience & de génie, ſur l'aſtronomie ancienne.

VOus faites, Monſieur, comme les miſſionnaires qui vont convertir les gens dans les pays dont nous parlons. Dès qu'un pauvre Indien eſt convenu de la création *ex nihilo*, ils le mènent à toutes les autres vérités ſublimes dont il eſt ſtupéfait. Vous n'êtes pas content de m'avoir appris des vérités longtems cachées, vous voulez encor que je croye à votre ancien peuples perdu, qui devina l'aſtronomie, & qui l'enſeigna aux nations avant de diſparaître de la terre.

Vous m'avez ébranlé & preſque converti.

D'abord je ſuis frappé de votre conjecture très-ingénieuſe, & même plauſible, que l'aſtronomie avait du naître dans le climat où le plus long jour eſt de ſeize heures, & le plus court de huit. Mais ma faibleſſe pour les anciens bracmanes, pour les maîtres de Pythagore, m'a un peu retenu.

J'avais lu Bernier il y a longtems. Il n'a ni votre ſcience, ni votre ſagacité, ni votre ſtyle. Il me parut qu'il parlait de la philoſophie antique de l'Inde comme un indien parlerait de la nôtre, s'il n'avait entretenu que nos bacheliers, au lieu de s'inſtruire avec des hommes comme vous. Bernier fit un petit voyage à Bénarès. D'accord; mais avait-il converſé avec le petit nombre de Brames qui entendent la langue du Shaſta? Deux directeurs du comptoir anglais de Calcuta peu éloigné de Bénarès, m'aſſurèrent il y a quelques années, que les véritables ſavans Brames ne ſe communiquaient preſque jamais aux étrangers. Et Mr. le Gentil qui en ſait plus qu'eux, avoue que les petits ſavans de province qui demeurent dans le voiſinage de Pondicheri, ont pour nous le même mé-

pris dont leurs ancêtres honorèrent les Portugais.

Si un Bernier indou était venu à Paris ou à Rome entendre un professeur de la Propagande, ou du collège des Cholets, & s'il jugeait de nous par ces deux animaux, ne nous prendrait-il pas tous pour des fous & des imbéciles ?

Cependant, Monsieur, il me paraît très-surprenant qu'un peuple qui certainement avait étudié les mathématiques depuis cinq mille ans, fût tombé dans l'abrutissement que Bernier & d'autres voyageurs lui attribuent. Comment dans la même ville a-t-on pu inventer la géométrie, l'astronomie, & croire que la lune est cinquante mille lieues au-delà du soleil ? Ce contraste me faisait de la peine. Mais l'avanture de Galilée & de ses juges m'en faisait davantage ; & je me disais comme arlequin, *Tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

Ensuite je me figurais qu'une nation pouvait avoir été autrefois très-instruite, très-industrieuse, très-respectable ; & être aujourd'hui très-ignorante à beaucoup d'égards, & peut-être assez méprisable ; quoiqu'elle

eût beaucoup plus d'écoles qu'autrefois. Si vous alliez aujourd'hui, Monſieur, propoſer au ſacré collège de vous faire une Quinquirême, je doute que vous fuſſiez auſſi bien ſervi que du tems d'Auguſte. Le gouvernement Tartare a bien pu produire d'auſſi grands changemens dans l'Inde, que les deux clefs de St. Pierre en ont opéré à Rome.

Il faut vous faire ma confeſſion entière. Je remarquais qu'autrefois nos nations de la zone tempérée n'imaginaient pas que la terre fut habitée au-delà du cinquantiéme degré de latitude boréale; & je feſais encor honneur à mes Bracmanes d'avoir deviné que le plus long jour d'été était double du plus long jour d'hiver, je pardonnais aux Grecs d'avoir placé les ténèbres cimmériennes préciſément vers le cinquantiéme degré.

Enfin, Monſieur, pardonnez-moi ſurtout, ſi la faibleſſe de mes organes ne m'avais pas permis de croire que l'aſtronomie eut pu naître chez les Usbecs & chez les Calchas. J'habite depuis près de vingt-quatre ans un climat couvert de neiges & de frimats comme le leur pendant ſix mois de l'année au moins. Nos étés nous donnent

rarement de beaux jours, & jamais de belles nuits. J'ai eu longtems chez moi un Tartare fort aimable, envoyé par l'Impératrice de Ruſſie. Il m'a dit que le mont Caucaſe n'eſt pas plus agréable que le mont jura. Et je me ſuis imaginé qu'on n'était guères tenté d'obſerver aſſiduement les étoiles ſous un ciel ſi triſte, ſurtout lorſqu'on manquait de tous les ſecours néceſſaires.

Il eſt vrai que l'abbé Chappe a obſervé le paſſage de Vénus ſur le ſoleil à Tobolsk vers le cinquante-huitiéme degré, ſur le terrain le plus froid, & ſous le ciel le plus nébuleux. Mais il était muni de toute la ſcience de l'Europe, des meilleurs inſtrumens, de la ſanté la plus robuſte. Encor mourut-il bientôt après de telles fatigues.

J'étais donc toujours perſuadé que le pays des belles nuits était le ſeul où l'aſtronomie avait pu naître. L'idée que notre pauvre globe avait été autrefois plus chaud qu'il n'eſt, & qu'il s'était refroidi par degré, me feſait peu d'impreſſion. Je n'ai jamais lu le feu central de Mr. de Mairan, & depuis qu'on ne croit plus au tartare & au phlége-

ton, il me ſemblait que le feu central n'avait pas grand crédit.

La fable du Phénix ne me paraiſſait pas inventée par les habitans du Caucaſe. Mais enfin, Monſieur, votre ſyſtème me paraît ſoutenu d'une ſi vaſte érudition, & appuyé de ſi grandes probabilité, que je ſacrifierais ſans peine mes doutes à votre torrent de lumières.

Je ne ſuis pas digne d'entrer dans l'un des cieux antiques dont vous parlez ſi bien; mais je vous ſupplierais de m'accorder une place dans le quarante-neuviéme degré.

Nous

Nous avons cru devoir imprimer ici l'allégorie de SÉSOSTRIS, *que toute la France attribue à Mr.* de Voltaire.

SÉSOSTRIS.

VOus le ſavez, chaque homme a ſon génie,
Pour l'éclairer, & pour guider ſes pas
Dans les ſentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne ſe montre pas;
Mais en ſecret il nous tient compagnie.
On ſait auſſi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous ſommes;
Ils converſaient, vivaient avec les hommes
En bon amis, ſurtout avec les rois.

Près de Memphis ſur la rive féconde
Qu'en tous les tems ſous des palmiers fleuris
Le Dieu du Nil embellit de ſon onde,
Un ſoir au frais le jeune Séſoſtris
Se promenait loin de ſes favoris,
Avec ſon ange; & lui diſait, mon maître,
Me voilà Roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai déſir de mériter de l'être.
Comment m'y prendre? Alors ſon directeur,

Dit, avançons vers ce grand labirinte
Dont Oſiris fonda la belle enceinte.
Vous l'apprendrez. — Docile à cet avis
Le Prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux Déïtés d'eſpèce différente
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux ſourire, aux regards enchanteurs,
Languiſſamment couchée entre des fleurs
D'amours badins, de graces entourée
Et de plaiſir encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois aſſiſtans,
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le Roi demande a ſon guide fidèle
Quelle eſt la nimphe & ſi tendre, & ſi belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit, mon Prince,
Ignorez-vous quelle eſt cette beauté ?
A votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, & c'eſt la volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent ſouvent après leur ſouveraine,
C'eſt le dégoût, l'ennui, le repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du plaiſir.

L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triſte vérité.

Ami, dit-il, daignez auſſi m'apprendre
Quelle eſt plus loin cette autre Déïté,
Qui me paraît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la ſérénité
Me plaît aſſez. Je vois à ſon côté
Un ſceptre d'or, une ſphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans ſa main
Des manuſcrits dont elle eſt occupée.
Tout l'ornement qui pare ſon beau ſein
Eſt une Egide. Un temple magnifique
S'ouvre à ſa voix tout brillant de clarté;
Sur le fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots, *à l'immortalité.*
Y puis-je entrer? — L'entrepriſe eſt pénible,
Repartit l'ange, on a ſouvent tenté
D'y parvenir, mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté qui vous ſemble infléxible,
Peut quelquefois ſe laiſſer enflammer.
La volupté plus douce & plus ſenſible,
A plus d'attraits; l'autre fait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un eſprit juſte, un cœur pur & fidèle.
C'eſt la ſageſſe. Et ce brillant ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, c'eſt celui de la gloire,
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire:

Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux Déeſſes ;
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.

Le jeune Roi lui dit, j'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourait me rendre heureux :
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première avec un air galant
Il appliqua deux baiſers en paſſant ;
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

FIN.

2

LETTRE

SUR

QUELQUES OUVRAGES

DE M. DE VOLTAIRE.

Nolite legere admirantes, sed judicantes.

QUINTILIEN.

A AMSTERDAM,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

1769.

LETTRE

SUR

QUELQUES OUVRAGES DE M. DE VOLTAIRE*.

MONSIEUR,

J'Ai reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous me marquez que vous avez un fils qui eſt ſur le point d'entrer dans le monde après avoir fini ſes études. Qu'il a du goût pour les ouvrages d'eſprit, & ſur-tout pour la Poéſie, & que vous ſouhaiteriez, qu'on lui fît connoître ceux de nos Auteurs François, dont la lecture doit ſuivre celle

* Les citations que j'ai faites dans cet ouvrage, ſont priſes ſur l'édition de la Henriade de l'année 1746.

de Virgile ; d'Horace & des autres Auteurs du ſiecle d'Auguſte. Quelles ſont leurs beautés & leurs défauts pour le mettre en état de perfectionner ſon éducation, afin de pouvoir tenir avec agrément ſa place dans les converſations des honnêtes gens.

Vous me demandez, Monſieur, un ouvrage trop difficile, mes connoiſſances ne ſont pas aſſez étendues pour ſatisfaire le deſir que j'aurois de vous obliger. Je ne puis cependant rien refuſer à votre amitié ; & comme vous avez principalement inſiſté pour ſçavoir ce que l'on peut penſer du Poëme de la Henriade, & de quelques autres ouvrages de M. de Voltaire, je vous en dirai mon ſentiment ſans prévention.

Oſer ſe flatter de porter un jugement qui ſatisfaſſe tout le monde ſur des ouvrages qui ſont l'admiration d'un grand nombre de perſonnes, eſt une témerité qui doit paroître répréhenſible. Il faut avoir beaucoup de connoiſſances & de mérite, pour apprécier les beautés répandues dans un ouvrage qu'on veut juger, & en même temps, il faut avoir aſſez de ſagacité pour faire connoître les défauts qui peuvent s'y être gliſſés.

En fait d'ouvrages d'eſprit & de goût, utiles & agréables, les hommes ne jugent ordinairement que par comparaiſon, ſur-tout ceux qu'on nomme amateurs, qui n'étant ni Orateurs, ni Poëtes, ni Peintres, ont cependant du goût pour les belles productions de ces artiſtes, & lorſqu'il s'agira de porter leur jugement ſur un ouvrage, ils le compareront à ceux qui dans le même genre ont acquis le droit de leur plaire, & ils en jugeront par la conformité du plaiſir & de la ſenſation que les uns & les autres auront fait ſur eux; c'eſt auſſi ce que je ferai en comparant quelques endroits de l'Eneïde avec la Henriade.

On ne refuſera jamais à M. de Voltaire l'heureux génie dont la nature l'a doué pour la Poéſie, il y a dans ſes ouvrages une ſi grande quantité de beautés dignes d'exciter notre admiration, que je crois qu'on doit le mettre au rang de nos meilleurs Poëtes François; mais je ne ſçais, ſi ne s'étant pas trop livré à la vivacité de ſon imagination, elle lui a laiſſé la liberté de donner à ſes ouvrages une perfection digne de tous nos applaudiſſemens. L'inégalité qui ſe trouve dans la plupart de ſes productions, nous fait regretter qu'il n'ait pas em-

ployé plus de temps à les polir, au lieu de nous en donner une ſi grande quantité. Si la raiſon demande que nous rendions aux beaux endroits la juſtice qu'ils méritent, ſes ſectateurs ne doivent pas exiger tyranniquement de nous, que nous adorions juſqu'à ſes défauts. J'entrerai donc en matiere ſans autre préambule, & je joindrai aux réflexions que je pourrai faire, quelques notes hiſtoriques qui m'ont paru néceſſaires.

La premiere choſe qui me paroît repréhenſible dans la Henriade, eſt que M. de Voltaire dans l'édition de ce Poëme qu'il a faite en l'année 1746, ait ſupprimé le nom de M. de Sulli, plus capable de l'embellir que celui de M. du Pleſſis Mornai, qu'il lui a ſubſtitué, ſur-tout après avoir fait dans l'édition de 1723, un éloge de M. de Sulli, d'autant plus beau qu'il eſt dans la plus exacte vérité.

Mornai fut un gentilhomme ſage & courageux, la vertu brille avec éclat dans toutes ſes actions, mais il n'avoit pas ces grandes qualités, qui rendent un ſujet néceſſaire à ſon Prince, & que Sulli poſſédoit dans un éminent degré. Outre ce courage ſi naturel aux François, dont Sulli a donné des marques éclatantes,

il avoit une étendue de génie capable de remplir, comme il a fait, toutes les fonctions d'un grand Miniſtre ; enfin il adminiſtra les Finances avec la plus parfaite intelligence & le plus grand déſintéreſſement.

Nous ne voyons pas dans la vie de Mornai ces talens propres à faire un homme auſſi utile à ſon Prince que Sulli ; envoyé par Henri, Ambaſſadeur auprès de la Reine Elizabeth, il fallut le rappeller parce qu'il ne ſçut pas mériter auprès de cette Princeſſe la conſidération due à ſon caractere, & pour n'avoir pas impoſé ſilence à un François indiſcret qui avoit en ſa préſence parlé de cette Reine avec mépris.

Nous ignorons les raiſons qui ont porté M. de Voltaire à faire ce changement ; nous pourrions peut-être les deviner, mais cela n'eſt pas néceſſaire.

L'introduction du Poëme de la Henriade dans le premier chant eſt belle, & commence majeſtueuſement. L'invocation à la Vérité eſt digne de cette vertu. Les portraits de Valois & de ſa Cour, ſont exactement reſſemblans, mais ce magnifique exorde tombe dans le bas par ce vers proſaïque ;

Tout periſſoit enfin lorſque Bourbon parut.

On ne ſçait d'où vient ce Prince, pour quelles raiſons, quels étoient ſes deſſeins ; il ſemble tomber de nues. Enſuite on dit ſimplement....

Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancerent.

Ils ne paroiſſent avoir ni troupes ni ſoldats, ni aucun attirail de guerre. On ne ſçait ce qu'ils y viennent faire, l'action du Poëme n'eſt ni annoncée ni préparée. M. de Voltaire n'auroit-il pas dû faire ici uſage de ce précepte de Boileau :

Que des les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du ſujet applaniſſe l'entrée.

Je crois que c'eſt en cet endroit que M. de Voltaire auroit dû parler de la réconciliation de Bourbon avec Henri III, qu'il a portée à la fin du troiſieme Chant, dans le récit que Bourbon fait à Elizabeth des malheurs de la France ; elle y auroit été mieux placée. Il nous auroit encore appris que Bourbon ayant joint ſes troupes à celles du Roi, elles avoient eu pluſieurs avantages conſidérables ſur celles de la Ligue ; qu'elles avoient remporté une victoire ſignalée auprès de Senlis, qui avoit obligé

les Ligueurs à ſe renfermer dans Paris ; que Sancy avoit amené aux deux Rois dix mille Suiſſes, & que l'armée royale étoit compoſée de plus de trente mille hommes effectifs, lorſqu'elle vint faire le ſiege de Paris, ſans qu'il parût aucunes troupes ennemies pour le ſecourir. Il n'auroit pas dit ſi ſéchement, *tout périſſoit enfin lorſque Bourbon parut*, puiſque cela eſt contraire à la vérité de l'hiſtoire. Car ſi l'on permet aux Poëtes de prendre des licences, elles ne doivent jamais altérer la vérité des faits notoirement connus ; & en les ſuivant, M. de Voltaire auroit mis dans ſon ouvrage un ordre qui lui manque & qu'il a trop négligé. Pourquoi n'a-t-il pas mis dans cet endroit les portraits des deux Rois ? Quelles beautés, la différence de leurs caracteres bien traitée, n'auroit-elle pas jetté dans ſon Poëme ?

Puiſque M. de Voltaire, dans ſon Eſſai ſur la Poéſie Epique, a demandé la permiſſion de dire ce qui le bleſſoit davantage dans les ſix derniers livres de Virgile, qu'il a dit ſon ſentiment ſur les défauts qu'il y a remarqués, & qu'il donne à Virgile un plan *dont la diſpoſition*, dit-il, *eût été une ſource de beautés nouvelles*, il nous ſera peut-être auſſi permis de lui donner

quelques avis. Auſſi n'approuvons-nous pas que laiſſant les deux Rois dans l'inaction, il faſſe paroître la Diſcorde aſſez hors de propos.

On voyoit dans Paris la Diſcorde inhumaine,
Exciter aux combats & la Ligue & Mayenne ;
Et le peuple & l'Egliſe, & du haut des ſes Tours,
De la ſuperbe Eſpagne appellant les ſecours.

La Diſcorde paroît ici de ſon chef ſans être invoquée par quelque Prince ennemi de Valois, ou conduite par quelque génie ſupérieur oppoſé à la France. De quels moyens ſe ſert-elle pour exciter aux combats *& la Ligue & Mayenne, & le peuple & l'Egliſe ?* elle ſe contente d'appeller les ſecours de l'Eſpagne. Sa voix étoit ſans doute bien forte pour ſe faire entendre de ſi loin. Quelle différence entre cette Diſcorde & l'Alecto de Virgile, dans le ſeptieme livre : c'eſt Junon qui la va chercher aux Enfers pour l'engager à ſuſciter une guerre entre les Troyens & les Latins. L'Alecto de Virgile eſt bien plus agiſſante que celle de M. de Voltaire, elle eſt ſeule cauſe de la guerre par les incidens qu'elle fait naître.

Pendant que les ſoldats des deux Rois ſe battent ſous les murs de Paris, ſans aucun mo-

tif qui faſſe connoître que Valois a beſoin d'être ſecouru, & ſans avoir reçu aucun échec, il fait un diſcours rempli de doléances ſur ſa ſituation, pour engager Henri à ſe rendre en Angleterre.

Allez en Albion, *lui dit-il*, que votre renommée
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une Armée.

Cette expreſſion, *parler en la défenſe* de quelqu'un n'eſt pas Françoiſe, on dit parler pour la défenſe. D'ailleurs l'emploi de la renommée n'eſt pas ordinairement de donner les Armées à ceux qui en ont beſoin; ſi l'on s'attendoit à elle, on ſeroit ſouvent bien trompé dans ſes eſperances. C'étoit la Reine Elizabeth qu'il falloit ſolliciter pour l'engager à ſecourir la France. Ces deux vers ſont trop proſaïques.

Auſſi-tôt Henri, comme un Courier du Cabinet, part, il arrive à Dieppe, il s'embarque: *On découvroit déja les bords de l'Angleterre*, lorſqu'une tempête qui n'eſt ici que l'effet du haſard, eſt ſur le point de faire périr notre Héros, *qu'aſſiégeoit une Mer en furie.* Un Héros aſſiégé par la Mer au milieu des flots, a quelque choſe de ſingulier. Mais:

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſouleve les Mers,

Voler ſur les vents, expreſſion giganteſque & fauſſe.

Sur le Héros François daigna baiſſer les yeux.

On ne baiſſe les yeux que par reſpect ou par crainte, c'eſt trop rabaiſſer la divinité que de ſe ſervir de pareils termes.

Il le guidoit lui-même, il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau ſur ces prochains rivages.

On n'a jamais imaginé que des orages puſſent porter un vaiſſeau à ſa deſtination. Ce ſont les flots qui le portent, les orages ſont trop turbulens pour le faire arriver heureuſement ; il étoit à craindre au contraire, qu'ils ne l'euſſent briſé contre les rochers. Mais puiſque le Dieu de l'Univers, *guidoit lui-même le Héros*, comment ſe pouvoit-il faire que les vents euſſent l'audace d'exciter une tempête ſans ſon aveu ? M. de Voltaire n'auroit-il pas mieux fait de faire calmer les flots, & enſuite avec un vent favorable conduire le vaiſſeau dans le port. C'eſt auſſi ce que Neptune fait

dans l'Eneïde, il parle aux vents avec une nobleſſe digne du Dieu des Mers, & garantit lui-même les vaiſſeaux d'Enée du naufrage.

Henri arrive à Gerſai, il y trouve un vénérable vieillard retiré des embarras du monde, qui lui annonce une partie de ſes deſtinées. Ce morceau, quoiqu'iſolé, eſt bien fait. La deſcription que M. de Voltaire fait, page 14, de la naiſſance, des progrés du Calviniſme, & des déſordres qu'il a cauſés dans la France, eſt de la plus grande beauté. Je ne crois pas qu'on puiſſe exprimer avec plus de vérité & de nobleſſe, la puiſſance & les attributs de la Divinité. La véritable ſageſſe brille dans les conſeils que le ſolitaire donne à Henri : mais on ne conçoit pas (ſi M. de Voltaire eſt pénétré de ces beaux ſentimens) comment il a pu s'oublier au point de mal parler de la religion dans cet ouvrage & dans les autres qu'il nous a donnés.

Après la converſation du ſolitaire ;

Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon,
Le Héros part & vole aux plaines d'Albion.

Pendant le temps que Henri emploie à faire ſon voyage, le Poëte fait la deſcription des

mœurs & du gouvernement des Anglois, dont il exalte la puiſſance, les richeſſes & la politique..

Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Francois
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix.

Je ne crois pas que jamais les François deſirent l'accompliſſement de ce ſouhait, que M. de Voltaire fait faire à Henri, de réunir cette gloire & cette paix, dont il prétend que jouiſſent les Anglois, au prix qu'ils les ont acheté; ni de jouir de cette liberté effrénée qu'ils ont acquiſe par les torrens qu'ils ont verſé du plus beau de leur ſang, par le mépris qu'ils témoignent pour leurs Rois & par l'aviliſſement de leur Majeſté, qu'ils livrent aux caprices d'une populace indomptée. Non, les François ont trop d'amour & de vénération pour leurs Rois, pour jamais imiter les défauts du gouvernement Anglois.

Mais enfin, Henri arrive à Londres, il ſe préſente à la Reine, & après un diſcours fort ſuccint :

Elizabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France:

Cette demande eſt bien bruſque; ce récit

ne devoit-il pas être amené par quelque heureuſe tranſition, qui nous fît connoître l'intérêt que cette Reine prenoit à nos malheurs? Pourquoi interrompre les diſcours politiques que Henri devoit tenir à Elizabeth pour l'engager à donner des ſecours à la France, afin de décrire l'hiſtoire des regnes de François II, Charles IX & Henri III. Quoique ce morceau ſoit bien fait, je crois qu'il eſt mal placé.

Voila, Monſieur, quel eſt en abrégé l'ordre du premier Chant de la Henriade. Les événemens y ſont entaſſés les uns ſur les autres, ſans aucune liaiſon ni préparation. On n'y voit point une main délicate qui les arrange & les faſſe naître naturellement les uns des autres; ils ſont ſans ſuite & ſans ordre.

Ce n'étoit pas ainſi que Virgile ſe conduiſoit lorſqu'il compoſoit ſon admirable Eneïde.

C'eſt Enée, qui forcé d'abandonner ſa patrie, vogue tranquillement ſur les flots, & ſe voit ſur le point d'aborder les heureux rivages de l'Italie, & d'y trouver une retraite paiſible après les travaux d'une longue & périlleuſe navigation; lorſque Junon guidée par ſa haine implacable contre les Troyens, auxquels les Deſtins ont promis l'empire de l'univers, &

prédit la ruine d'une nation qu'elle protege ; implore le ſecours du Dieu des vents, & l'engage d'exciter une tempête qui faſſe périr les reſtes infortunés d'une nation qu'elle déteſte. La flotte d'Enée eſt ſur le point d'être engloutie ſous les flots, lorſque Neptune qui connoît la haine de ſa ſœur contre les Troyens *, irrité de ce que ſans ſon ordre, Eole oſe troubler la tranquillité de la Mer, diſſipe les nuages qui obſcurciſſent l'air, lui rend ſa premiere ſérénité, calme les flots, & procure aux Troyens la facilité de ſe mettre à l'abri dans les ports de l'Affrique, où Didon les reçoit avec cette ſenſibilité que lui inſpire pour des infortunés le ſouvenir des travaux qu'elle avoit ſoufferts, lorſqu'elle fuyoit la cruauté de ſon frere Pigmalion **. Il y avoit ici une belle comparaiſon à faire de Didon avec Elizabeth, dont la jeuneſſe avoit auſſi été expoſée aux plus grands dangers.

Tous ces événemens ſont amenés naturellement, ils s'arrangent pour ainſi dire d'eux-mêmes, & forment un magnifique tableau.

---

* *Nec latuere doli fratrem Junonis & iræ*, V. l. 1, v. 132.

** *Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco.* Ibid.

Dans la Henriade, aucune divinité ne paroît s'intéreſſer à empêcher le paſſage de Henri. Cependant la Diſcorde avoit un intérêt ſenſible de s'oppoſer à un Héros qui devoit détruire la Ligue que ce Monſtre avoit formée ; la tempête de M. de Voltaire eſt poſtiche, & paroît placée dans cet endroit uniquement pour en faire une deſcription, & d'imiter, mais de bien loin, celle de Virgile.

Les deuxieme, troiſieme, quatrieme & cinquieme Chants, qui font la deſcription de nos Guerres civiles juſqu'à la mort de Henri III, contiennent de grandes beautés. Je crois cependant que M. de Voltaire, au lieu de s'appeſantir ſur les troubles funeſtes qui ont ſi long-temps agité ce royaume, & ſur cette cruelle journée de St. Barthelemi, auroit pu en bon patriote les laiſſer dans l'oubli, ſurtout ayant tant de belles choſes à dire en faveur de la nation ; car s'il ſe commit alors de grands crimes, il ſe fit auſſi beaucoup de belles actions qui font honneur à la France. Il y avoit de grands hommes dont les portraits auroient orné le Poëme de M. de Voltaire, bien plus noblement & plus agréablement. De quel œil Auguſte auroit-il regardé l'Eneïde, ſi le Poëte

y avoit fait indiſcrétement le récit des horribles proſcriptions qui s'étoient paſſées pendant la jeuneſſe de cet Empereur.

Je ne puis paſſer à M. de Voltaire les louanges outrées qu'il donne à l'Amiral de Coligni. Après avoir raconté ſa mort, il dit,

Du plus grand des François tel fut le triſte ſort.

M. de Voltaire y a-t-il bien penſé lorſqu'il a fait ces vers * ? Quelles grandes actions a donc fait Coligni, pour ſon Roi & pour ſa patrie dignes de lui mériter ce nom ? un homme qu'on a toujours vu les armes à la main contre ſon Prince, introduiſant les étrangers dans le royaume, & le ravageant avec eux.

Ce fut pour ſatisfaire ſon ambition & ſa jalouſie contre les Guiſes, qu'il prit les armes contre ſon Roi. Il fut une des principales cauſes de nos guerres civiles. Ce fut lui qui profitant du peu d'expérience, & de la jeuneſſe de Henri & du Prince de Condé, les fit combattre contre les Valois. Il fut violamment ſoupçonné, & même avec aſſez de raiſon, de l'aſſaſſinat du premier Duc de Guiſe, dont il ne

* Pag. 35, Chant 11.

ſe lava jamais bien ; il en fut puni d'une maniere, à la verité, qui fait honte à ceux qui ordonnerent ſon ſupplice, mais il n'avoit que trop mérité la mort ; d'ailleurs M. de Voltaire dit, page 26 de ſon quatrieme volume du ſiecle de Louis XIV, que *Coligni, devenu Calviniſte, parce que les Guiſes étoient Catholiques, bouleverſerent l'état à l'envi.* Il n'étoit donc pas *le plus grand des François.*

M. de Voltaire auroit dû avoir plus d'égards pour le premier Duc de Guiſe, qui ne méritoit pas d'être confondu avec ſon fils dans ces vers :

Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule ;
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leur intérêt de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piege un peuple furieux.

C'eſt ainſi qu'on en impoſe à ceux qui ne ſont pas inſtruits de l'hiſtoire, & qui s'en rapportent à M. de Voltaire. Il auroit dû ſçavoir que la Ligue ne fut formée que par le ſecond Duc de Guiſe, & qu'il n'en étoit pas encore queſtion lors de la mort de ſon pere. On ne doit pas confondre ainſi des faits hiſtoriques ſi notoirement connus.

C'eſt avec juſtice que ce premier Duc de Guiſe fut ſurnommé *le grand*. Les victoires qu'il a remportées ſur les ennemis de l'Etat, la défenſe de Metz & la priſe de Calais, ſont des exploits qui rendront toujours ſa mémoire recommandable. C'étoit le plus grand homme que la France eût alors; s'il n'eût pas été ſi cruellement aſſaſſiné au ſiege d'Orléans, la religion Reformée eût été anéantie, & nos guerres civiles éteintes. Il eſt étonnant que M. de Voltaire ſoit le ſeul de tous les François qui n'ait pas rendu juſtice à ce Prince, & qu'il ait oſé nous en donner une auſſi mauvaiſe idée qui eſt démentie par tous les hiſtoriens.

Je ne parlerai pas davantage des premiers Chants, qui demanderoient un trop long examen; je m'arrêterai quelque temps au cinquieme.

Tandis que de Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduiſoit le perfide, &c.

C'étoit Jacques Clement, ce Moine fanatique & atrabilaire, que les Ligueurs avoient déterminé par les plus éclatantes promeſſes à ſe rendre auprès d'Henri III, pour immoler ce Prince à la fureur de ſes ennemis. On ne ſçait

à quel propos M. de Voltaire nous donne en cet endroit la deſcription de cet affreux ſacrifice, dans lequel *,

Des ſeize le ſacrilège effort,
Sur cet événement interrogeoit le ſort.

Avec les plus horribles imprécations contre les images des deux Rois, en mêlant

A des noms infernaux le nom de l'Eternel,

Pourquoi.....

Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées.

Quel effet devoit-on attendre des blaſphêmes de ce Prêtre Juif, qui préſidoit à cette lugubre cérémonie ? a quoi bon

Ces éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſant un jour affreux qui renaît & qui fuit.

Tout ce puéril & dégoûtant fracas eſt pour nous faire voir,

* Page 100.

Au milieu de ces feux Henri brillant de gloire
Paroiſſant à leurs yeux ſur un char de victoire, &c. *
L'autel couvert de feux tombe & fuit ſous la terre.

Toute cette déſcription inutile, ampoulée, dénuée de vraiſemblance, eſt pour nous apprendre que

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.

Comment cet affreux ſacrifice pouvoit-il annoncer à Valois ſa perte inévitable, puiſqu'il n'y étoit pas préſent, & que le ſacrifice étoit anéanti avant que l'Oracle eût parlé ? M. de Voltaire devoit bien nous épargner l'image de cet abominable ſacrifice, qui n'inſpire que de l'horreur, & en même temps du mépris; il déſhonore la fin de ce cinquieme Chant, qui contient le récit de la mort de Henri III. Elle eſt accompagnée de circonſtances intéreſſantes, qui touchent & attachent les lecteurs par la nobleſſe & la vérité des penſées. Que de beautés dans la fin de ce Chant ! mais elles n'avoient

* On ne dit point un char de victoire, on dit le char d'un victorieux.

pas beſoin pour nous plaire d'ornemens ridicules, étrangers & inutiles. Je donnerai encore des éloges au tableau qui repréſente le fanatiſme, M. de Voltaire y a fait un bel uſage des fictions vraiſemblables qui peuvent orner un Poëme. J'aurois cependant ſouhaité que ce récit eût été plus court, & que M. de Voltaire n'eût pas mis au rang des actes du fanatiſme, l'hiſtoire de Jepté * ; qu'il n'eût pas employé l'exemple de Judith pour déterminer Jacques Clement à commettre le plus grand de tous les crimes, & qu'il ſe fût abſtenu de cette odieuſe comparaiſon qu'il fait, page 99, de ce cortege de ſcélérats qu'il donne à Clement lorſqu'il ſort de Paris pour aller aſſaſſiner ſon Roi, avec ces premiers Chrétiens qui couroient au martyre accompagnés de leurs freres. Que d'impiétés raſſemblées !

On doit encore relever la comparaiſon que le Poëte fait de ce ſacrifice avec l'apparition de l'ombre du Prophete Samuel,

Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice,
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel
Le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel.

* Page 85.

M. de Voltaire pouſſe trop loin ſon mépris pour la religion, lorſqu'il fait entrer l'hiſtoire de Samuel en comparaiſon avec ce ſacrifice. Il tourne en ridicule un miracle que Dieu fit pour punir la curioſité de ce Prince; l'Ecriture ne dit point que la Pythoniſſe offrit aucun ſacrifice. Elle ne fait point paroître *le ſimulacre affreux du Prêtre Samuel* : elle s'exprime bien plus noblement. *J'ai vu*, dit la Pythoniſſe effrayée, *des Dieux s'élever du ſein de la terre*, & *paroître un vénérable vieillard couvert d'un manteau* *.

Que peut-on penſer de M. de Voltaire lorſqu'il ſe jette dans de pareils écarts. Lorſqu'il dit que le ſacrifice de la Pythoniſſe ſe paſſa dans Gelboa, il ſe trompe. Gelboa, ou plutôt Gelboé, comme dit l'Ecriture, étoit une montagne ſur laquelle l'Armée de Saül fut défaite, & où il perdit la vie; mais lorſqu'il conſulta la Pythoniſſe, ce fut dans la Ville d'Endor, diſtante d'environ une journée de Gelboé.

Le Héros du Poëme de la Henriade, eſt aſſurement un des plus grands hommes qui ait mérité que ſes belles actions fuſſent célébrées

---

* *Vidi Deos aſcendentes ac terra, vir ſenex aſcendit, & ipſe amictus eſt palliо.* Reg. 1, ch. 28, v. 13.

par l'entouſiaſme de la Poéſie; mais c'étoit au Poëte à les mettre dans un jour plus brillant pour les faire paroître avec éclat. Il devoit oppoſer à Henri un rival digne de lui. Si Mayenne l'étoit, à quelles marques pouvons-nous le reconnoître? Homere ne s'amuſe pas à nous dire qu'Hector étoit un grand homme. Il le fait connoître par les actions courageuſes qu'il récite de lui, & par les victoires qu'il lui fait remporter ſur les Grecs, il en fait un Héros digne de relever la gloire d'Achilles. Virgile en fait de même à l'égard de Turnus.

Quelles actions M. de Voltaire fait-il faire à Mayenne, pendant tout le cours de la guerre. Il eſt à la tête de ſes troupes à la bataille d'Yvri, mais il n'y paroît que pour voir mettre ſes ſoldats en déroute, & prendre lui-même honteuſement la fuite. Le Poëte ne nous donne pas une grande idée de Mayenne, lorſqu'il dit;

Sa politique habile au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite,
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer,
En cachant ſa diſgrace il croit la réparer.

Cette conduite n'eſt pas celle d'un habile Général, ni d'un bon politique; ce n'eſt pas

en cachant ſa défaite qu'il peut la réparer. Il ſemble que M. de Voltaire ait cherché à rendre Mayenne mépriſable pour relever la gloire de Bourbon ; mais il l'a diminuée en rabaiſſant celle de ſon ennemi. D'ailleurs Mayenne étoit un grand homme de guerre, il n'étoit pas aſſez imbécille pour croire *qu'en cachant ſa diſgrace il pût la réparer.*

Depuis la bataille d'Yvri on n'entend plus parler de Mayenne. Cependant il avoit encore donné depuis, beaucoup d'affaires à Henri ; mais M. de Voltaire après avoir farci ſon Poëme d'une infinité de choſes inutiles, & avoir négligé les plus eſſentielles, eſt preſſé de finir, & il nous dit que,

La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit,
A reconnoître un Roi, Mayenne fut réduit *.

La chûte eſt lourde, & le dénouement n'eſt pas heureux. Je crois que M. de Voltaire pouvoit nous dire quelque choſe de plus noble & de plus grand. S'il nous avoit repréſenté Mayenne vaincu dans un combat, demandant la vie à ſon vainqueur, & Henri la lui accorder après

* Fin du dixieme Chant.

s'être laiſſé fléchir ; c'eſt en cette occaſion qu'on auroit approuvé la licence qu'il auroit priſe en s'écartant un peu de l'hiſtoire. Il n'auroit pas manqué à la vraiſemblance, puiſque toute la France vit à la fin de la guerre Mayenne aux genoux de Henri, implorer ſa clémence, & Henri lui pardonner avec ces graces & cette bonté, qui lui ramenerent après ſes victoires les cœurs de tous ceux qui s'étoient écartés de lui ; au lieu de nous dire proſaïquement, *à reconnoître un Roi, Mayenne fut réduit.*

Un des plus grands défauts du Poëme de M. de Voltaire, eſt de n'avoir pas ſçu par des épiſodes agréables & bien ménagées, égayer la triſteſſe dont il accable ſes lecteurs. C'eſt la peinture effrayante des crimes, que l'ambition, la haine, l'intérêt, la jalouſie font commettre aux Ligueurs ; c'eſt celle de la Saint Barthélemi, du ſiege de Paris, & tant d'autres tableaux qui font horreur. Ce ne ſont que des divinités mal faiſantes, la Diſcorde, la Superſtition, le Fanatiſme, qui luttent continuellement contre le pere des Bourbons. Le Poëte ne nous conduit que par des rochers eſcarpés & des précipices, ſans nous procurer quelque retraite agréable où nous puiſſions nous repoſer & re-

mettre notre eſprit des frayeurs qu'il nous a cauſées.

C'eſt Vénus dans l'Eneïde, qui ſous la figure d'une Nymphe, raconte à Enée l'agréable hiſtoire de Didon ; c'eſt l'épiſode de l'infortuné Polidore, fils de Priam, qui nous attendrit ſur ſon malheureux ſort ; c'eſt l'aventure d'Ulyſſe avec le Cyclope Poliphême. Si Virgile fait arriver Enée chez Evandre, c'eſt dans un jour de ſolemnité conſacré à Hercule, pour avoir l'occaſion de raconter le combat de ce Dieu contre le voleur Cacus. L'hiſtoire de Niſus & d'Eurialus nous intéreſſe en faveur de ces deux amis. La mort de Pallas & ſa pompe funebre excitent notre compaſſion, & la valeureuſe Camille enlevée à la fleur de ſon âge, nous fait verſer des larmes.

Tels ſont les traits, qui lorſqu'ils ſont bien choiſis & bien circonſtanciés, attachent un lecteur par l'art avec lequel ils ſont racontés, ſans détourner ſon attention de l'objet principal auquel ils ſont liés par d'heureuſes tranſitions. Ce ſont cependant ces épiſodes qui ornent les ſix derniers livres de Virgile, que M. de Voltaire a blâmé.

Je voudrois demander à M. de Voltaire à

quel propos il fait entrer dans le ſeptieme Chant le ſyſtême du Philoſophe Newton, dont il nous donne un lambeau page 131, dans ces vers ampoulés, où il dit en parlant du ſoleil:

De lui partent ſans fin des torrens de lumiere *,
Qui donne en ſe montrant la vie à la matiere,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe, & s'évitent ſans ceſſe....
. . . . . Et loin dans cet eſpace
Où la matiere nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre & des mondes ſans fin.

De qui M. de Voltaire a-t il appris que le ſoleil donne la vie à la matiere? A-t-on jamais ouï parler de mondes flottans dans les airs, & de matiere qui nage? Où a-t-il pris ces ſoleils ſans nombre, & ces mondes ſans fin? Quel pompeux galimatias; je ne crois pas qu'on ait jamais fait une plus extravagante deſcription des Cieux.

Par qui M. de Voltaire a-t-il été inſtruit de ce qui ſe paſſe à ce jugement univerſel, auquel

* A-t-on jamais pu dire des torrens de lumiere?

il fait paroître les fondateurs de toutes les religions du monde ? avec quelle audace oſe-t-il dire, en parlant de Dieu :

Pourroit-il les juger, tel qu'un injuſte maître,
Sur la loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu connoître;
...Que s'ils ont été juſtes, ils ont été Chrétiens.

Cette conſéquence eſt de la plus grande fauſſeté. Eſt-ce donc à lui à décider de la conduite que doit tenir l'Etre ſuprême dans la ſageſſe impénétrable de ſes jugemens ? Il convient bien à ce Poëte de donner des conſeils à la Divinité, & de faire dire à Henri, à l'aſpect des punitions que Dieu inflige à ceux qui les ont méritées par leurs crimes :

Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur mere,
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévere,
A l'homme, hélas ! trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir.

Que d'impiétés dans ces vers ! N'eſt-ce pas blâmer ouvertement la ſageſſe de Dieu, & le rendre auteur d'un mal qu'il pouvoit empê-

* Page 133.

cher ſuivant l'opinion de M. de Voltaire ? Il a bientôt oublié cette belle réponſe, qu'il fait faire à Henri, chant 1, page 14, par le ſolitaire. *De Dieu*, dit le vieillard, *adorons les deſſeins, & ne l'accuſons pas des fautes des humains.*

Autant que M. de Voltaire eſt libéral de ſatires, autant eſt-il avare de louanges envers ceux qui les méritent, ſur-tout pour les grands hommes que la France a produits; il avoit cependant en main de belles couleurs pour orner leurs portraits. Il n'emploie que quatre vers pour parler de

La Tremouille, Cliſſon, Montmorenci, de Foix,
Gueſclin le deſtructeur & le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone,
La honte des Anglois, & le ſoutien du Trône.

Pendant qu'il en emploie vingt-un pour tracer ceux de Richelieu & de Mazarin, & cela pour avoir le plaiſir de lancer des traits ſatiriques contr'eux.

Je vois cependant avec plaiſir ceux de Louis XII, & de ſon Miniſtre d'Amboiſe, qui ſont d'une grande vérité & d'une grande beauté *;

* Page 140.

mais M. de Voltaire ne devoit pas ſouiller celui de Louis XII par le mal qu'il a dit de ce Prince dans ſon Hiſtoire Univerſelle, & que je releverai ci-après.

Le portrait de Colbert eſt très-bien fait ; mais il eſt gâté par la comparaiſon fauſſe & outrée que M. de Voltaire a fait de ce Miniſtre avec Moïſe ; cependant il l'a trouvée ſi juſte, qu'il l'a encore employée pour Henri IV, à la fin de ce Chant.

Malgré le reſpect que nous inſpirent les vertus & les grandes actions de Henri IV, je crois la comparaiſon, que le Poëte a fait de ce Prince avec Moïſe, non-ſeulement déplacée, mais contraire à la vérité & à la vraiſemblance.

Dieu rempliſſoit ſon front de la Majeſté Sainte ;
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël,
Eut ſur le Mont-Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſiere,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumiere.

Lorſque le Poëte a fait cette comparaiſon, il ſavoit bien que Henri étoit encore Calviniſte, comme il le lui fait reprocher quelques vers auparavant, par Saint Louis, en lui faiſant voir ſes ancêtres dans les Cieux.

Leur culte étoit le mien, pourquoi l'a-tu quitté?

Il n'avoit donc pas pu mériter une ſi grande faveur ; & quand il l'auroit reçue, M. de Voltaire ne devoit pas conduire preſqu'auſſi-tôt ſon Héros dans le temple de l'Amour, pour le faire ſuccomber ſous les charmes de la volupté ; la contradiction qu'il y a dans ce récit eſt de la plus grande inconſéquence, mais le Poëte n'y regarde pas de ſi près. Lorſqu'il a placé dans un endroit quelque beau morceau, il faut qu'il le détruiſe par quelque choſe de contraire.

La mort du jeune d'Ailly, dans le * huitieme Chant, eſt abſolument dépourvue de ces circonſtances intéreſſantes, capables d'exciter notre compaſſion. C'eſt ſon épouſe,

En accuſant le Ciel & détcſtant la Ligue,

Qui ne fait autre choſe que,

D'armer ſon tendre amant, & d'une main tremblante;
Attacher triſtement ſa cuiraſſe peſante.

Cuiraſſe peſante, épithete froide. Elle de-

* Huitieme Chant.

voit bien être peſante, puiſque dans ce temps-là les cuiraſſes étoient de fer. Ce n'étoit pas l'office d'une femme d'attacher de pareilles armures; c'étoit celui d'un Ecuyer. Que de froideur dans ces vers; l'Auteur avoit cependant un beau champ pour nous exprimer les regrets de cette amante qui voit partir ſon époux pour un combat qui peut lui être funeſte. Leur ſéparation ſe fait ſéchement, ou plutôt ne ſe fait point, puiſque l'épouſe ne fait que lui attacher ſa cuiraſſe en accuſant le Ciel. Et de quoi pouvoit-elle l'accuſer, puiſqu'il étoit incertain ſi ſon époux ne reviendroit pas victorieux? Un Gentilhomme attaché à ſon Prince, n'accuſe point le Ciel, lorſqu'il va combattre pour ſa gloire. Cette ſéparation devoit être accompagnée de ces tendres adieux, ſi naturels entre deux perſonnes qui s'aiment. Ces adieux devoient être mêlés de crainte, d'eſpérance & de confiance dans le courage du guerrier. Que ceux d'Hector & d'Andromaque dans Homere, ſont différens. Si M. de Voltaire les avoit imités, il auroit mis dans ſon récit des agrémens qui l'auroient rendu plus touchant. De plus, il eſt contre la vraiſemblance de voir tout d'un coup cette épouſe au milieu du champ de bataille,

taille, ſans ſçavoir comment elle y eſt arrivée.

Elle cherche.....
Elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue....
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue....
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant;
Le regarde, ſoupire & meurt en l'embraſſant.

Et tout cela arrive dans l'eſpace de douze vers, car M. de Voltaire eſt toujours preſſé de finir les narrations intéreſſantes, pour ſe jetter dans des deſcriptions frivoles, ou des réflexions inutiles.

Le dernier vers que je viens de citer, eſt l'imitation de ce beau vers que Boileau, dans ſon Lutrin, fait dire à la Molleſſe, qui,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

Dans celui de Boileau, c'eſt la belle nature qui s'exprime, & dans l'autre c'eſt la nature la plus forcée. Il falloit que la douleur de cette épouſe fût bien violente pour lui ôter la vie ſi promptement. Cette mort, ſi elle eſt vraie, car je crois le fait fort haſardé, pouvoit être amenée moins bruſquement. Je cite volontiers Boileau, malgré le peu de cas que

M. de Voltaire fait de ce Poëte, & les traits de ſatire qu'il a lancés contre lui.

Jamais à vos lecteurs n'offrez rien d'incroyable,
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Qu'auroit-on dit d'Homere, s'il avoit ainſi fait courir les champs à Andromaque pour venir expirer ſubitement ſur le corps d'Hector? Et pourquoi faut-il que M. de Voltaire ait négligé, ou n'ait pas pu exprimer les regrets de cette tendre épouſe auſſi noblement qu'il a fait ceux du pere de d'Ailli, qui dans le combat avoit immolé à ſon courage ce cher fils, ſans le connoître?

Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſoit redire aux Echos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.

Que ces vers & ceux qui les précedent ſont beaux! Ils ſont cependant l'imitation de ceux que Virgile faiſoit dire à Orphée, lorſqu'il eut perdu ſa chere Euridice, & qui finiſſent par ce vers.

Te veniente die, te decedente canebat.

Je donne volontiers la palme à ceux du Poëte François.

A la ſuite de la victoire remportée par Henri dans les plaines d'Yvri, M. de Voltaire nous préſente un nouveau tableau auſſi bizarre qu'inutile.

Mayenne, cependant par une fuite prompte *
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte;
Des Cieux dans ce moment les voûtes s'entrouvrirent,
Les manes des Bourbons dans les airs deſcendirent,
Louis au milieu d'eux, du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il ſçauroit uſer de la victoire.

Quoique ces expreſſions ſoient hautes & magnifiques, elles ſont de la plus grande froideur, parce qu'elles s'écartent du naturel, & ne ſont pas ſoutenues par la nobleſſe des penſées. Ces grands mots ne font que du bruit, & rempliſſent les oreilles ſans aller au cœur.

M. de Voltaire n'avoit pas beſoin d'entrouvrir les voûtes des Cieux pour faire deſcendre dans les airs les manes des Bourbons, & Louis au milieu d'eux. D'ailleurs il étoit inutile de

* Fuite prompte, épithete platte. Il eſt certain que la peur donne, comme l'on dit, des ailes à un homme qui fuit.

leur faire quitter le Firmament pour contempler ſeulement Henri, & voir comment il uſeroit de la victoire, car les Dieux n'ont pas la vue ſi courte, qu'ils ſoient obligés d'en deſcendre, pour voir ce qui ſe paſſe ſur la terre. Enſuite M. de Voltaire abandonne ſa machine, on ne ſçait ce qu'elle devient, & il ne nous dit point ſi les manes des Bourbons ſont remontés dans les Cieux, ou s'ils ſont reſtés dans les airs. Il eſt vrai que M. de Voltaire fait enſuite un beau récit de la maniere dont ſon Héros uſa de la victoire. Son caractere y eſt dépeint avec les plus brillantes couleurs. Sa valeur & ſa clémence y ſont dans le plus beau jour. Ce morceau mérite d'être admiré, mais j'aurois deſiré qu'il eût ſupprimé la lourde machine dont il eſt précédé, & ces manes qui ne deſcendent du Ciel que pour voir Henri.

Si l'on a donné tant d'éloges au neuvieme Chant, c'eſt qu'on a été ſéduit par un grand nombre de beaux vers, dont il eſt orné, & qui couvrent d'un voile agréable les défauts dont il eſt rempli. Il étoit fait pour nous repréſenter Henri IV, épris des charmes de Gabrielle d'Eſtrées. Que de belles choſes à dire ſur ce ſujet ! mais les principaux objets ſont

preſqu'anéantis par les acceſſoires inutiles dont l'Auteur l'a ſurchargé. Il nous a dit dans ſon eſſai ſur la Poéſie, que Virgile dans ſon quatrieme livre de l'Eneïde, *avoit tout dit au cœur.* Il faut que cela ſoit vrai, puiſque M. Voltaire n'a pu trouver le moyen de lui dire un ſeul mot dans ce Chant de la Henriade.

Il commence ce neuvieme Chant par la deſcription de ces heureux climats, au milieu deſquels eſt ſitué le temple de l'Amour. L'allégorie *du ſanctuaire* de ce temple eſt très-belle, & faite afin de donner du mépris pour les voluptés efféminées, & les monſtres qui l'habitent. Le diſcours de la Diſcorde à l'Amour eſt beau, cette divinité mal-faiſante eſt bien placée dans cet endroit. Mais la deſcription du voyage de l'Amour eſt trop chargé de détails minutieux & de circonſtances puériles. Il falloit le ſupprimer tout entier,

Il vole aux champs François ſur l'aîle des Zéphirs.

Je croyois que l'Amour voloit avec ſes propres aîles, & qu'il n'avoit pas beſoin d'être porté ſur celles des Zephirs, mais c'étoit apparemment pour aller plus vîte : cependant s'il

étoit ſi preſſé, pourquoi s'arrête-t-il à conſidérer

Le foible Ximois, & les champs où fut Troye.
La cendre des Palais pas ſes mains conſumés.

Le ſpectacle en eſt effectivement fort agréable, & que vient faire ici Véniſe,

Veniſe dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.

Ces vers ſont deux bonnes chevilles.

Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile.

A quel propos va-t-il ſe promener à Vaucluſe, où

Petrarque ſoupira * ſes vers & ſes amours?

Toutes ces deſcriptions ſont poſtiches, les perſonnes judicieuſes ne les regardent que comme des rempliſſages inutiles, qui ne devoient pas être mêlés avec les beautés que ce Chant renferme.

La deſcription de l'orage que l'Amour excite pour conduire Henri dans Anet, eſt trop ampoulée, & n'a rien de naturel.

Il parle, on voit ſoudain les Elémens armés.

* On peut dire ſoupirer des vers, mais ſoupirer des amours, cela n'eſt pas François.

Expreſſion fauſſe : quelles armes portoient ils ?

D'un bout du monde à l'autre appellant les orages.

Je voudrois bien entendre la voix des Elémens, & ſçavoir comment ils appellent les orages.

Quelle différence entre ces orages & celui que Virgile décrit. Que celui-ci eſt beau, ſimple & naturel ! Il n'a pas beſoin

De verſer des torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.

Toutes ces expreſſions forcées & outrées, ſont contraires à la pureté de la langue Françoiſe. Pourquoi M. de Voltaire s'eſt-il ſi fort écarté de ce précepte de Boileau ;

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée ;
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée ;
Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme ;
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme.

Cependant continue M. de Voltaire,

La plus affreuſe nuit ſuccede au plus beau jour,
La Nature en gémit & reconnoît l'Amour.

A quelles marques la Nature gémiſſante peut-elle reconnoître l'Amour dans un orage qui eſt

un effet purement naturel. Cette expreſſion eſt trop forcée.

Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide.

Comme la route n'eſt ni ſûre ni agréable,

L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Il fait le même effet dit le Poëte, que les feux follets que l'on voit briller dans les campagnes. Cela n'eſt pas fort intéreſſant, mais enfin il conduit le Héros au Château d'Anet, où il arrive, ſans doute bien crotté, après avoir long-temps marché *dans les ſillons fangeux*. Il ne ſe doute pas que l'orage affreux qu'il vient d'eſſuyer eſt le prélude d'une aventure agréable que l'Amour lui prépare; car elle n'eſt amenée par aucune circonſtance qui la faſſe connoître.

Comme M. de Voltaire n'eſt pas heureux en tranſitions, il nous dit tout d'un coup ſans nous faire attendre,

Depuis peu la Fortune en ces triſtes climats,
D'une illuſtre mortelle avoit conduit les pas
Dans le fond d'un Château tranquille & ſolitaire;
Loin du bruit des combats elle attendoit ſon pere.

Dans le fond d'un Château, expreſſion baſſe. On dit le fond d'un puits, ou le fond d'un tonneau, mais on n'a jamais dit le fond d'un Château.

L'Amour qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé près d'elle vient ſe rendre,
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix;
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne,
Il gliſſoit dans ſon cœur en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.

Gliſſer un deſir dans le cœur de quelqu'un, eſt une expreſſion originale. L'entrée de cet Ambaſſadeur eſt bien commune. Son diſcours ne brille pas par l'éloquence & la beauté des expreſſions. Elles ne ſont pas fort perſuaſives, mais pour y ſuppléer, *il gliſſoit dans ſon cœur.* Comment d'Eſtrée devoit-elle recevoir ce jeune Mercure, elle dont.....

Le cœur fait pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.

Cependant.....

Audevant du Monarque il conduiſit ſes pas.

L'Auteur fait en cet endroit une tirade de

douze vers, qui contiennent le détail des beautés de d'Eſtrée, & enſuite l'Amour la laiſſe avec ſon amant, ſans doute pour lui donner le temps de les conſidérer, de les admirer & de faire la belle converſation. Si l'Auteur ne nous en fait aucun détail, c'eſt qu'il eſt occupé à faire faire à l'Amour une incurſion dans les climats voiſins, & nous donner une inutile & peſante deſcription des charmes qu'il y répand.

....Il fait plus, à l'Amour tout miracle eſt poſſible,
Il enchante ces lieux par un charme *invincible.*
. . . . . Les oiſeaux dans les champs,
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes & leurs chants;
Le Moiſſonneur ardent qui court avant l'Aurore,
Couper les blonds épis que l'Eté fait éclore,
S'arrête, s'inquiete, & pouſſe des ſoupirs,
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs,
Et laiſſe en *ſoupirant* ſes moiſſons imparfaites;
Près de lui la Bergere oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux, &c, &c.

Voilà une bien froide deſcription des charmes invincibles de l'Amour. Je ne ſçais ſi l'on a jamais dit les baiſers des oiſeaux.

Cependant ces charmes ſont faits pour enflammer les deux Amans qui ſont renfermés

dans le Château, & qui n'en voient rien. Mais l'Amour y réuſſit.

Contre un ſi grand pouvoir qu'eût pu faire d'Eſtrée ?
Par un charme indomptable elle étoit attirée ;
Elle avoit à combattre en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros & l'Amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle,
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle,
Une inviſible main le retient malgré lui,
Dans ſa vertu premiere il cherche un vain appui ;
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enivrée,
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Eſtrée.

Pour rendre ces deux Amans amoureux & heureux, l'Auteur n'emploie que dix vers. Il en eſt bien chiche dans un des plus beaux endroits de ſon Poëme, pendant que dans d'autres il en a mis une ſi grande quantité d'inutiles.

Enſuite, après avoir député *l'Ange heureux des François*, vers du Pleſſis-Mornai, pour venir retirer Henri d'entre les bras de la molleſſe, il nous dépeint encore les deux Amans dans l'ivreſſe de leurs plaiſirs.

Au fond de ces jardins au bord d'une onde claire,
Sous un mirthe amoureux, aſyle du myſtere,
D'Eſtrée à ſon Amant prodiguoit ſes appas,
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.

La peinture eſt un peu laſcive. Tout cela ſe paſſe très-promptement, ſans que les Amans ſe ſoient dit une ſeule parole; mais il ne faut pas s'en étonner, l'Amour de M. de Voltaire eſt François, il aime à bruſquer les aventures.

Ne doit-on pas être bien ſurpris que le Poëte ait fait ſuccomber en ſi peu de temps le cœur de d'Eſtrée, qui,

D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.

Cela ſe fait ſi précipitamment, que l'Auteur nous donne une idée aſſez équivoque de Gabrielle d'Eſtrée, & du peu de talent, d'ordre & de goût qu'il a pour compoſer un ouvrage, qui par ſa décence & par ſes agrémens puiſſe mériter nos applaudiſſemens. Quoiqu'il nous ait dit, *qu'à l'Amour tout miracle eſt poſſible*, il ne s'empare pas d'un jeune cœur avec tant de facilité. Il ne détruit pas en un moment ces principes de ſageſſe & de pudeur, que l'Auteur de la Nature a imprimés dans le ſein de ce ſexe charmant.

Voyez, Monſieur, avec quelle intelligence le modeſte Virgile a traité cette paſſion. Il fait prendre à l'Amour la reſſemblance du fils d'Enée, qui ſe préſente à Didon avec de fu-

perbes préſens. Il inſinue doucement dans le cœur de cette Reine les plus tendres ſentimens pour Enée. Il n'a pas beſoin de parler en ſa faveur, *ni de gliſſer dans le cœur* de Didon, comme fait l'Amour de M. de Voltaire, *un deſir* de plaire à ce Héros; il ne quitte pas cette Reine pour aller enchanter les lieux voiſins. Il tâche d'effacer le ſouvenir de Sichée, & de faire oublier à Didon ſes premiers ſentimens pour lui. Cependant cette Princeſſe, ne ſe rend pas aux premieres attaques. Elle fait tous ſes efforts pour arracher de ſon cœur le trait qui l'a bleſſée. Les larmes coulent de ſes yeux en abondance. Elle cherche du ſecours dans les conſeils de ſa ſœur. Elle fait des ſacrifices pour demander aux Dieux d'éteindre le feu qui la dévore. Que la terre s'ouvre pour m'engloutir, dit-elle, ou que la foudre de Jupiter me précipite dans les Enfers avant que je viole tes droits, ô pudeur ſacrée! que mon amour ne ſorte jamais du tombeau de celui à qui j'ai donné les prémices de mon cœur. Son honneur, ſa gloire & ſon amour, la jettent alternativement dans les plus accablantes irréſolutions; enfin, il faut toute la puiſſance de Vénus & de Junon pour la forcer à ſe rendre, encore ces

Déeſſes ne la déterminent-elle que par le ſecours de l'Hymen. Que de beautés il y avoit à imiter dans ce quatrieme livre, *mais Virgile avoit tout dit au cœur.*

Le rôle que fait du Pleſſis Mornai, dans la ſéparation des deux Amans, eſt beau & fort décent. Je ne trouverois rien à redire dans la fin de ce Chant, ſinon que la ſéparation de d'Eſtrée & de Henri eſt trop précipitée pour deux cœurs qui étoient dans les premiers accès de l'amour, elle pouvoit être amenée avec moins de ſéchereſſe. Que de différence entre cette ſéparation, & celle de Didon & d'Enée. Mais d'Eſtrée eſt plus facile à conſoler.

L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rapelle.
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage des maux dont lui ſeul eſt l'Auteur, &c.

Il l'abandonne enſuite. Le Héros part bruſquement ſans rien dire à ſa maîtreſſe.

Et l'Amour indigné que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colere & ſa honte.

Je ne ſçais ſi l'on a jamais dit que le devoir ſurmonte quelqu'un, c'eſt au lecteur à juger ſi

l'expreſſion eſt Françoiſe. Cette ſéparation eſt bien froide. Celle de Renaud & d'Armide, n'eſt pas ſi tranquille.

Il ne paroît pas digne du miniſtere *du Génie heureux qui préſide à la France*, d'aller chercher au milieu des drapeaux de Calvin le ſeul ſage, que le Poëte imagine digne de retirer Henri des bras de la volupté; mais dit l'Auteur,

C'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez les peuples Payens,
Marc-Aurele, ou Platon, *la honte des Chrétiens.*

Ce dernier vers eſt une de ces hardieſſes que l'Auteur ſe permet trop ſouvent. A-t-on jamais pu dire que des Payens même raiſonnables aient été la honte des Chrétiens, à moins que M. de Voltaire ne connoiſſe pas les véritables Chrétiens? Croit-il donc que les vertus de Marc-Aurele, qui n'avoit aucune connoiſſance du vrai Dieu, ſoient la honte des Chrétiens? Cette penſée eſt bien impie & bien mépriſante pour la religion. Si j'admets que ce Prince a ſçu gouverner ſagement l'Empire Romain, M. de Voltaire doit convenir que les Chrétiens de ce temps-là pratiquoient les vertus

Evangéliques dans le plus eminent degré ; car on étoit alors dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, puiſque Marc-Aurele vivoit environ 110 ans après Jeſus-Chriſt.

Lorſque M. de Voltaire lançoit cette Epigramme contre les Chrétiens, il ne ſe ſouvenoit pas de ce qu'il avoit dit dans ſon quatrieme Chant, page 75, en faveur de la religion Chrétienne.

Là, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante,
Là ſon premier Apôtre avec la vérité,
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.

Puiſque Dieu même a fondé ſon Egliſe, M. de Voltaire penſe-t-il que cet Etre tout-puiſſant, l'avoit abandonnée dès le temps de Marc-Aurele, au point que les *vertus d'un Payen fuſſent la honte des Chrétiens* ? c'eſt d'après cette fauſſe idée qu'il débite cette horrible ſatire.

Les ſucceſſeurs de Chriſt au fond du ſanctuaire,
Placerent ſans rougir, l'inceſte & l'adultere.

Si M. de Voltaire étoit inſtruit de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, il ne confondroit pas avec les ſucceſſeurs dont il parle, le grand nombre de

de Pontifes Chrétiens, dont les vertus ſublimes, la ſageſſe & les lumieres, ont fait l'admiration même des Payens.

Non, Dieu n'a point abandonné ſon Egliſe, & s'il a permis qu'il s'y introduiſît quelques abus, admirons les décrets de ſa providence, ſans avoir la hardieſſe de vouloir les pénétrer; ſouvenons-nous ſeulement qu'il a promis autentiquement de récompenſer nos vertus, & nous a menacé de punir nos vices.

C'eſt ainſi que M. de Voltaire ſe livrant ſans jugement & ſans réflexions à ſon imagination déréglée, tombe dans des écarts monſtrueux, qui nous découvrent qu'il admet & prêche l'indifférence des religions.

Je parlerai peu du dixieme Chant, dans lequel il y a de très-belles choſes. Le combat de d'Aumale avec Turenne, mérite des applaudiſſemens, mais j'aurois voulu que M. de Voltaire ſe fût abſtenu de cette réflexion trop hardie qu'il fait faire à d'Aumale:

J'attends tout de mon bras *;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats;
Envain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquille au haut du Ciel, il nous laiſſe à nous-mêmes,

* Page 103.

Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur;
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.

Ces vers ne reſpirent que le mépris de la Divinité; M. de Voltaire admet ici le ſyſtême d'Epicure, qui prétendoit que les Dieux ne prenoient aucune part à ce qui ſe paſſoit ſur la terre.

Il eſt étonnant qu'un ouvrage qui brille par l'éclat d'une ſi grande quantité de vers magnifiques, ſoit obſcurci par tant d'autres dépourvus de ſens & de raiſon. En voici un trait par lequel il coupe le combat de Turenne & de d'Aumale, afin d'en rendre un ange ſpectateur, & voir triompher Turenne.

Un ange eſt deſcendu ſur le trône des airs *,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiere,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carriere,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé,
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.

Il n'y a dans cette deſcription, ni nobleſſe, ni dignité, ni vérité. C'étoit une choſe bien rare de voir un trône nager dans la lumiere avec l'ange, parcourir ſa carriere ſur des aîles

* Page 202.

de feu. On ne s'eſt jamais ſervi de pareilles expreſſions ; Chapelain n'a jamais fait des vers auſſi durs & auſſi forcés que ceux-là.

Je pourrois, Monſieur, vous citer encore pluſieurs autres morceaux de la Henriade, qui mériteroient d'être relevés, mais il faudroit un trop gros volume pour les mettre ſous vos yeux. J'ajouterai ſeulement aux réflexions que je viens de faire, ce que je penſe ſur ce Poëme. On y reconnoît le beau génie de l'Auteur pour la véritable Poëſie. Cet ouvrage mérite à beaucoup d'égards notre admiration. Mais nous regrettons en même temps que la vivacité de ſon imagination, l'ait empêché de donner à ce Poëme toute la régularité & la perfection dont il étoit ſuſceptible. M. de Voltaire étoit encore trop jeune, lorſqu'en l'année 1723, il en a donné la premiere édition. Son eſprit n'avoit pas encore acquis ſa maturité par les rayons de la raiſon, par la ſolidité des réflexions & les ſçavantes connoiſſances. Il n'a pas ſçu choiſir des amis éclairés & ſinceres, capables de lui donner de ſalutaires avis, qui auroient élagué les ornemens ambitieux, & les défauts qui éclatent dans cet ouvrage ; auſſi y a-t-il fait

très-peu de correction dans les éditions poſtérieures.

Ses deſcriptions & ſes narrations ſont trop longues, trop d'abondance appauvrit ſa matiere. Ses réflexions trop fréquentes & ſouvent déplacées, ſont trop chargées de traits ſatiriques & mordans, dont la plupart ſont trop mépriſans pour la religion. Ses machines ſont trop lourdes, & péchent trop contre la vraiſemblance. Il eſt toujours dans un enthouſiaſme violent, qui fait fuir les graces. Il n'a jamais emprunté la ceinture de Vénus, qui lui auroit donné cette douce & heureuſe chaleur, & ces aménités capables d'embellir ſes Poéſies. On n'y découvre point ces ſentences ſages & vertueuſes, dont la vérité tournée en proverbes & *faciles à retenir, laiſſent en nous un long ſouvenir du mérite de l'Auteur* *. Il n'y a dans la Henriade aucunes de ces agréables épiſodes capables de nous dérider le front. Il ne connoît pas l'art des tranſitions & de ces heureux paſſages, qui amenent naturellement les événemens & les lient imperceptiblement les uns aux autres. Son poëme eſt compoſé de magni-

* Boileau.

ſques morceaux de poéſie, mais ils ſont trop détachés, & faute d'ordre, ils lui ôtent ſa perfection. Si M. de Voltaire vouloit retrancher les défauts qui l'offuſquent, il en formeroit le plus bel ouvrage qui ait paru & qui paroîtroit peut-être jamais dans notre langue. Il eſt vrai qu'il faudroit le réduire au moins aux deux tiers, mais il paroît juſqu'à préſent qu'il n'a pas voulu faire ce ſacrifice. Je ne ſuis point offenſé, dit Horace *, lorſque je trouve quelques taches dans un ouvrage d'ailleurs rempli de beautés. Il a raiſon : qui ſont ceux qui n'ont pas quelques défauts ? mais il ne faut pas qu'ils ſoient en ſi grand nombre qu'ils dégradent ces mêmes beautés. Je finirai par ces vers de Boileau, qui nous apprennent en quoi conſiſte la véritable perfection d'un ouvrage.

C'eſt peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent ;
Des traits d'eſprit ſemés de temps en temps pétillent ;
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu,
Que le début, la fin répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces aſſorties,
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties.

M. de Voltaire a-t-il mis ce beau précepte

* *Non ego paucis offendar maculis, in quo plura nitent.* De Art. Poëtica.

en uſage? c'eſt aux lecteurs judicieux d'en juger.

Je ne vous entretiendrai pas, Monſieur, de tous les ouvrages de M. de Voltaire, ils ſont en trop grand nombre. Je laiſſerai de côté ceux qui n'étant que des traités frivoles ou inutiles, doivent reſter dans l'oubli; je vous parlerai ſeulement de quelques-uns qui méritent une attention particuliere.

Je crois que ſes pieces de Théatre ſont ſes meilleurs ouvrages. Elles contiennent une très-grande quantité de beaux vers dictés par le vrai talent qu'il a pour la poéſie. Elles brillent encore par le grand nombre de ſentences tirées de l'Ecriture, qu'il y a inſérées, & qu'il s'eſt rendu propres par l'élegance, & la vérité avec leſquelles il les a traduites. Je lui rends ſur cet article toute la juſtice qu'il mérite. Heureux s'il s'en étoit tenu à ces ſortes d'ouvrages, & s'il ne s'étoit pas deshonoré par de mauvaiſes pieces & des traités licentieux, & ſur-tout par ſon Poëme de la Pucelle. Je ne puis imaginer comment M. de Voltaire avec tant d'eſprit a pu nous donner un ouvrage auſſi indécent que celui-là: je le mépriſe trop pour relever les infamies dont il eſt rempli. Je dirai ſeulement que c'eſt le comble de la méchanceté d'avoir

composé ce Poëme contre une Héroïne à qui la France a les plus grandes obligations, l'ayant empêché de tomber sous le joug des Anglois, par la levée qu'elle les força de faire du siege d'Orléans, par les victoires qu'elle a remportées sur eux, & les autres actions glorieuses qu'elle a faites; contre une fille dont la conduite a été la plus modeste & la plus sage au milieu des armées, & à laquelle les langues les plus satiriques & les plus médisantes, n'ont jamais reproché la moindre foiblesse : pour laquelle enfin le Roi Charles VII, & les Héros qui l'ont aidée à chasser les Anglois de son Royaume, & tout le peuple François, témoins de ses belles actions, ont eu la plus grande vénération, & à la mémoire de laquelle ils ont fait élever un monument qui rappelle à leurs descendans celle des vertus héroïques de cette admirable fille. M. de Voltaire lui avoit cependant rendu la justice qu'elle mérite dans ces vers du septieme Chant, page 142,

. . . . . Et vous brave Amazone,
La honte des Anglois, & le soutien du trône,

Pourquoi faut-il que M. de Voltaire ait ou-

blié lorſqu'il compoſoit cet ouvrage, ces deux beaux vers de Boileau ?

Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
Ne nous offrent de vous que de nobles images.

Je ne rappellerai point les autres pieces ſatiriques & mordantes, qu'il a débitées, les unes contre la religion, & les autres contre ceux qu'il regardoit comme ſes ennemis. J'ignore les raiſons qu'il a eu d'écrire ſon Poëme de la guerre de Geneve. Auroit-il conçu de la jalouſie contre M. Jean-Jacques Rouſſeau ? Peut-être que la rivalité du mérite y a eu quelque part. Il eſt vrai que M. Rouſſeau écrit infiniment mieux que M. de Voltaire. Je dirai même que le ſtyle de M. Rouſſeau, a effacé par la beauté de ſa diction, celui de tous les Auteurs qui l'ont précédé.

M. de Voltaire a voulu nous faire auſſi connoître que la vaſte étendue de ſon génie étoit ſuſceptible des plus ſublimes connoiſſances de la Philoſophie. Il s'enferme dans ſon cabinet, il lit attentivement les ouvrages de Newton, il les conçoit avec tant de facilité, qu'il enfante en très-peu de temps un volume qui en contient tout l'elixir, & en ſix mois de temps

il ſe croit auſſi habile Philoſophe que Newton ; qui a paſſé près de ſoixante années de ſa vie dans la plus profonde méditation. Il eſt vrai que les Anglois ont prouvé à M. de Voltaire qu'il ne ſçavoit pas les premiers Elémens de la Philoſophie de Newton ; comme ils s'y connoiſſent mieux que moi, je m'en rapporte à ce qu'ils en ont dit.

M. de Voltaire n'a pas mieux réuſſi dans les ouvrages hiſtoriques. Sa vie de Charles XII eſt cependant aſſez bien faite, & aſſez ſagement écrite ; mais lorſqu'il l'a donnée au public, il n'avoit pas encore pris ce ton déciſif & ſatirique, qu'il s'eſt arrogé depuis. Je crois qu'il n'a jamais bien connu les véritables regles que doivent ſuivre ceux qui s'occupent de l'hiſtoire, car il paroît n'en avoir fait aucun uſage. Il avoit cependant de beaux modeles à imiter, tant chez les anciens que chez les modernes. Ses Annales de l'Empire, & d'autres ouvrages que je ne veux pas citer, parce qu'ils ſont tombés dans l'oubli, ſont d'un ſtyle ſec & faſtidieux, dont il eſt difficile de ſoutenir la lecture.

Cependant s'il eſt vrai que le véritable but de l'hiſtoire doive être d'inſtruire les Princes

& les peuples, & de régler leur cœur & leur eſprit par des réflexions épurées aux rayons du bon ſens, & de les exciter à la vertu par les beaux exemples qu'on doit leur préſenter, M. de Voltaire s'eſt beaucoup écarté de cette route dans ſon Hiſtoire Univerſelle. Au lieu d'embellir la vérité par des traits nobles, inſtructifs & intéreſſans, il l'a corrompue par des Satires & des Epigrammes, & l'a déſhonorée par des faits bas & puérils qu'il a ramaſſés dans les immondices de l'hiſtoire. A quel propos vient-il nous dire, *qu'autrefois à faute de chandelle, on s'eclairoit avec de petits morceaux de bois ſec?* Pouvoit-il ignorer que l'huile a été en uſage de tout temps? Que fait dans un ouvrage auſſi ſérieux, la deſcription qu'il a donnée de la fête de l'Ane? N'avoit-il rien de mieux à nous apprendre que l'invention des Beſicles & de la Fayance, & tant d'autres faits indignes de la majeſté de l'hiſtoire? En parlant du Concile de Baſle, il rapporte de petites anecdotes juſqu'à préſent inconnues. L'enlévement fait par les Emiſſaires du Pape, de la ſerrure de la caſſete où l'on gardoit les ſceaux du Concile, afin de ſceller un acte contraire à ce que les Peres avoient décidé, a quelque choſe de co-

mique pour faire paroître l'Empereur de Conſtantinople, & procurer la réunion de l'Egliſe Latine, avec l'Egliſe Grecque. Il rapporte exactement les injures atroces qu'il prétend que les Peres du Concile, & les Légats du Pape, ſe diſoient réciproquement, & il finit par le diſcours que fit au Concile, ce fameux Capitaine Huſſite, Procope le Raſé, lequel, à la tête de deux cens Gentilshommes, veut prouver que *les Moines étoient une invention du Diable*, & cela pour placer cette Epigramme, *qu'on lui répondit par un éclat de riſée pendant qu'on avoit répondu aux infortunés Jean Hus, & Jerôme de Prague, par un arrêt de mort.* Il dit dans un autre endroit, que *ſi l'on regarde le Concile de Baſle, par les regles de diſcipline qu'il donna, on verra d'un côté des hommes très-ſages, & de l'autre une troupe de factieux.* Il fait encore à ce ſujet des réflexions particulieres & déplacées, qui ne tendent qu'à donner du ridicule à ce Concile. Pourquoi a-t-il négligé ce beau trait ſi intéreſſant pour la nation Françoiſe ? Que ce fut ce Concile qui par ſes Ambaſſadeurs ſollicita fortement le Duc de Bourgogne, Philippe le Bon, de ſe réunir avec la France. Qu'il l'avoit exhorté à ſe reſſouvenir qu'il étoit Chrétien &

Prince du Sang de France. Que par les maux infinis qu'il avoit cauſés dans le Royaume, il n'avoit que trop vengé la mort de ſon pere, qui étoit le crime de quelques Domeſtiques du Duc d'Orléans, dont le Roi Charles VII, & ſes ſujets, étoient innocens. Que le Cardinal de Chypre aſſiſta de la part du Concile comme médiateur aux conférences d'Arras, qui produiſirent la paix entre les deux Princes. Tels ſont les faits intéreſſans qui doivent trouver place dans une hiſtoire ſérieuſe, au lieu de ceux que M. de Voltaire y a répandus ſans ordre & ſans diſcernement. Il eſt bien plus aiſé de jetter ſur le papier des traits brillans dictés par une imagination vive, que de paſſer ſon temps à choiſir à l'aide d'une critique ſenſée, les faits hiſtoriques qu'on veut tranſmettre à la poſterité.

Je ne ſçais ſi dans un ouvrage auſſi court que ſon Hiſtoire Univerſelle, M. de Voltaire devoit nous faire voyager dans l'Aſie & à la Chine, & nous parler de l'hiſtoire des Turcs, mais il vouloit nous apprendre cette anecdote curieuſe & inſtructive *que Mahomet II, avoit donné à un Architecte une rue entiere de Conſtantinople, dont la poſſeſſion eſt demeurée juſqu'à preſent à ſa*

famille, & il vouloit conſerver le beau mot de ce Sultan, *qui menacoit le Doge de Veniſe de l'envoyer au fond de la Mer conſommer ſon mariage avec elle.* Ces traits ſont fort intéreſſans.

Je ne blâme cependant pas les éloges que M. de Voltaire a donnés à Mahomet II, s'ils ſont vrais; mais ſi lorſqu'on écrit l'hiſtoire, on doit en rapportant les belles actions des Princes, parler en même temps de leurs défauts, ne devoit-il pas rapporter le trait d'inhumanité de ce Sultan, qui trancha de ſa propre main la tête à la belle Irene, qu'il avoit regardé comme ſon épouſe pendant près d'un mois?

Mais je ne puis pardonner à M. de Voltaire d'avoir dit tant de mal & de fauſſetés de ſes Rois. Avec quelle audace oſe-t-il avancer, page 205, *que ce qui eſt déplorable, c'eſt que Louis XII, pere de ſon peuple, favoriſoit en Italie les barbaries du Pape Alexandre VI, lui abandonnoit le ſang de ſes victimes & ſecondoit toutes ſes violences.* M. de Voltaire s'imagine nous en impoſer avec ces termes ampoulés & giganteſques, indignes de la ſimplicité avec laquelle l'hiſtoire doit être écrite, & nous faire croire de pareilles infamies d'un Prince dont toute la France

adoroit les vertus, & qu'elle avoit ſurnommé ſon pere. M. de Voltaire eſt le premier à dire, page 29, en cherchant à juſtifier ce Pape Alexandre VI, que les hiſtoriens du temps accuſent d'avoir voulu empoiſonner pluſieurs Cardinaux pour s'emparer de leurs richeſſes, *qu'on ne cite perſonne qui en ait fait l'aveu, & qu'il paroît bien difficile qu'on en fût informé*; & lui quel Auteur cite-t-il au ſujet de Louis XII, pour lui imputer un crime ſi atroce? Ne devoit-il pas ſe ſervir de ce raiſonnement pour juſtifier un de ſes plus grands Rois? Il n'a jamais ſçu ſans doute ce beau mot de Louis XII, qui fait connoître toute la beauté & la bonté de ſon caractere, *que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orléans**. M. de Voltaire qui eſt toujours en contradiction avec lui-même, ne ſe ſouvenoit pas lorſqu'il a ſi mal parlé de Louis XII, du bel éloge qu'il avoit fait de lui dans le ſeptieme livre de ſa Henriade.

Le ſage Louis XII, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un cedre, & leur donne des loix;

* Louis XII, n'étant encore que Duc d'Orléans, avoit été fait priſonnier par la Trimouille, à la Bataille de Saint Aubin, & quelqu'un voulant l'engager à punir la Trimouille, il répondit ce beau mot.

Ce Roi, qu'à nos Aïeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône, avec lui fit aſſeoir la juſtice.

Je ne dirai rien des autres Princes de l'Europe, dont l'hiſtoire eſt rapportée dans le troiſieme volume ; il y a de bonnes choſes, mais M. de Voltaire coupe trop ſouvent le fil de ſa narration, les faits ſont noyés dans un torrent de circonſtances inutiles, & de réflexions malignes qui troublent la netteté qui devroit être dans ſon ouvrage. Il ne ſçait pas que le grand art d'un hiſtorien eſt de procurer à ſes lecteurs le plaiſir & la liberté de faire eux-mêmes leurs réflexions ſans les prévenir.

Le morceau de cet ouvrage qui m'a le plus choqué, & par lequel je finirai, eſt l'hiſtoire de Louis XI, dans laquelle il a encore enchéri ſur les calomnies qu'on a débitées contre ce Prince. Il avoit beaucoup de vices & de défauts ; je ne prétends pas ici juſtifier ſa mémoire, j'oſerai cependant avancer qu'il avoit de très-bonnes qualités. M. de Voltaire eſt forcé d'en convenir, en diſant ſimplement *qu'il avoit du courage, qu'il ſçavoit donner en Roi, qu'il connoiſſoit les hommes & les affaires, & vouloit que la juſtice fût rendue* ; & comme s'il ſe répentoit

de lui avoir donné cette courte louange, il finit par ce trait de ſatire, *qu'il vouloit qu'au moins lui ſeul fût injuſte.* Peut-on s'exprimer avec tant de méchanceté! A qui Louis XI pouvoit-il avoir fait une ſi affreuſe confidence? Ne ſçavons-nous pas que les hommes cachent avec le plus grand ſoin leurs défauts, & leurs mauvaiſes qualités, & qu'ils ſe les cacheroient à eux-mêmes, ſi leur conſcience ne les leur reprochoit pas au fond de leur cœur. De qui M. de Voltaire peut-il avoir appris ce trait? quel Auteur en a parlé? S'il n'en cite aucun, nous ſommes en droit de lui reprocher ſa mauvaiſe foi. Enſuite il tourne ce Prince en ridicule, en diſant *qu'il introduiſit la méthode Italienne, de ſonner la cloche à midi, & qu'il obtint du Pape la permiſſion de porter le ſurplis & l'aumuſſe.* Il faut être bien peu inſtruit de la maniere dont l'hiſtoire doit être écrite pour nous apprendre de pareilles platitudes.

Mais ce n'étoit pas encore aſſez, il falloit rapporter des faits abſolument faux, comme lorſqu'il dit, *que Louis XI n'eut pour Confidens & pour Miniſtres, que des hommes nés dans la fange, & dont le cœur étoit au-deſſous de leur état.* Philippe de Commines, l'Amiral de Brezé, les

Comtes

Comtes du Maine & de Chabannes, le Seigneur du Bouchage, & autres qu'il recommande en mourant, à ſon fils, en diſant *qu'il avoit éprouvé depuis long-temps leur droiture & leur habileté*, étoient-ils donc des gens nés dans la fange ?

Puiſque M. de Voltaire avoit loué Louis XI de connoître les hommes & les affaires, il ne devoit pas lui reprocher d'élever des gens du tiers-état, quand il leur connoiſſoit ce mérite & cet eſprit particulier propre pour les affaires, qui ſe trouvoit plus ordinairement parmi *les moyennes gens*, comme on diſoit alors. L'ignorance dans laquelle vivoit notre nobleſſe, uniquement occupée du métier de la guerre, obligeoit ce Prince de chercher dans l'état inférieur, ceux qui ſe diſtinguoient par leur mérite. Les commandemens des Armées, les gouvernemens des Provinces, & les grandes charges étoient le partage des perſonnes de qualité ; mais pour les négociations ſecretes & importantes, il ſe ſervoit ordinairement de perſonnes peu conſidérables par leur naiſſance, en un mot, il recherchoit avec ſoin dans tous les états ceux qui pouvoient lui être utiles, & n'épargnoit rien pour les attacher à ſa perſonne ;

On ne trouve que des inconſéquences dans les réflexions de M. de Voltaire. Il dit, page 119, *que Louis acheta du Roi d'Angleterre la paix, & que cette conduite lui paroît peu glorieuſe ; mais qu'elle paroîtra politique à un homme qui conſidérera que le Duc de Bourgogne pouvoit prendre le parti du Roi d'Angleterre contre la France.*

Il n'y a perſonne qui n'ait approuvé la politique de Louis XI en cette occaſion ; c'eſt une des plus ſages actions de ſa vie. Il termine une guerre qu'il étoit ſur le point d'avoir contre deux puiſſans ennemis. Si cette conduite paroît peu glorieuſe à M. de Voltaire, c'eſt qu'il n'eſt pas verſé dans la politique prudente, ſage & raiſonnable. Il n'en coûte à Louis que cinquante mille écus d'or, une penſion à Edouard, & d'autres penſions à quelques Seigneurs Anglois, qu'il ne paya pas long-temps, avec trois cens chariots de vin.

Et quelques lignes après, M. de Voltaire dit, *qu'il eût été plus digne d'un Roi de France, d'employer à ſe mettre en état de réſiſter, & vaincre, l'argent qu'il mit à ſéduire celui qu'il craignoit, & ne devoit pas craindre.* Que ce raiſonnement eſt faux ! M. de Voltaire étoit convenu

que Louis XI avoit du courage, & maintenant il l'accuſe de crainte. C'eſt qu'il ne ſçait pas la force des termes. La crainte n'eſt pas un défaut, mais la peur en eſt un. Un Prince ſage peut, & même doit craindre ſans manquer de courage les événemens fâcheux qui peuvent arriver. Louis avec ſi peu d'argent écarta de ſes Etats une guerre qui pouvoit durer très long-temps, être très-onereuſe à ſes ſujets, & lui coûter beaucoup plus qu'il ne dépenſoit. Il n'avoit pas peur du Roi d'Angleterre, mais il devoit craindre les déſordres que ſon Armée pouvoit cauſer dans la France. Il tint donc une conduite très-ſage lorſqu'il trouva le moyen de renvoyer Edouard en Angleterre.

Tout le monde ſçait que Charles VII, dans la crainte qu'on ne l'empoiſonnât, s'obſtina à ne point manger, & trouva la mort dans la précaution qu'il voulut prendre pour l'éviter. M. de Voltaire accuſe hardiment ſon fils d'en être la cauſe, en diſant, page 114, *que la ſeule crainte dans un pere d'être empoiſonné par ſon fils, prouve trop que le fils pouvoit être capable de ce crime.*

M. de Voltaire ignore ſans doute l'axiome,

qui dit que, *qui prouve trop, ne prouve rien.* Ce qu'il avance ici prouve qu'il ne s'eſt pas donné la peine de s'inſtruire de l'hiſtoire de Charles VII. S'il avoit examiné avec attention l'état de la Cour de ce Prince, qui a toujours été fort orageuſe, il n'auroit pas fait une réflexion auſſi fauſſe, & donné gratuitement à Louis XI un ſi horrible caractere.

Je crois que ſans faire un jugement téméraire, on peut accuſer l'Amiral de Brezé & les autres Conſeillers de Charles VII, d'avoir aigri l'eſprit du Roi, & contribué à la retraite du fils hors du Royaume. Ces Conſeillers, & ſur-tout Brezé, n'étoient pas aimés du Dauphin. Il avoit même fait publiquement de grandes plaintes contr'eux, dont ils s'étoient juſtifiés. Ils avoient peut-être donné de trop malignes interprétations aux traits de jeuneſſe du fils, dans la crainte de ſe voir éloignés des affaires par ce jeune Prince. Ils peuvent avoir aliéné l'eſprit du pere contre le fils. La vieilleſſe eſt un âge, dans lequel les ſoupçons germent dans le cœur de l'homme plus fortement que dans un autre. Après avoir exagéré les fautes du fils, on fait craindre au pere de plus grands attentats. Il ſe livre à la défiance, n'ayant

pas assez d'esprit pour mépriser les terreurs paniques qu'on lui inspire ; il s'abandonne sans reflexion & sans reserve à son chagrin. Il prend pour des réalités ce qui n'étoit que des chimeres, & se laisse mourir de faim de peur d'être empoisonné.

Je ne donnerai pas ces réflexions pour des vérités, ce ne sont que de simples conjectures, mais je blâmerai M. de Voltaire d'avoir donné les siennes pour des certitudes, en disant *que la seule crainte dans un pere d'être empoisonné, prouve trop que ce fils pouvoit être capable de ce crime.* Rien n'est plus faux que cette pensée, M. de Voltaire auroit bien dû dans cette occasion se ressouvenir, & faire usage d'une réflexion qu'il a faite page 177 de ses Annales de l'Empire, où il veut excuser le Pape Alexande VI, dont l'histoire parle fort mal, en disant, *que la haine qu'on portoit à ce Pontife, lui imputa tous les crimes qu'il pouvoit commettre*, & c'est ce que M. de Voltaire auroit dû penser de Louis XI, s'il avoit voulu chercher l'exacte vérité, ou plutôt s'abstenir du trait de satire qu'il a lancé contre ce Prince.

Notre Auteur débite encore avec trop de hardiesse & d'assurance ses idées fausses &

chimériques ſur la mort du Duc de Berri, qu'il accuſe Louis XI, d'avoir fait empoiſonner.

Les circonſtances de ce fait qu'il a copiées dans des Auteurs indignes de créance, & qu'il n'oſe nommer, ſont les ſuites de la haine que Louis XI s'étoit attirée pour avoir fait punir beaucoup de perſonnes qui ne l'avoient que trop mérité.

Il avoit de grands ſujets de ſe plaindre de ſon frere, qui avoit ſervi de fantôme dans la guerre du bien public. Il avoit cabalé avec les Ducs de Bretagne & de Bourgogne ; enfin, les Hiſtoriens du temps font de lui un portrait fort équivoque. Il meurt en peu de temps dans une Province éloignée ; en voilà aſſez, non-ſeulement pour ſoupçonner Louis XI, mais pour l'accuſer formellement de l'avoir fait empoiſonner, comme le dit M. de Voltaire.

Je ne connois aucun Auteur qui ait poſitivement parlé de ce fait avant Brantome. Il rapporte dans ſes mémoires : » qu'il y avoit cin» quante ans, lui étant fort jeune, paſſant par » Cleri pour aller à Paris, il ouït faire ce conte » à un Chanoine de là, qui avoit près de 80 » ans. Ce Chanoine diſoit le tenir d'un fou,

» qui avoit entendu Louis XI priant dans l'Egli-
» ſe de Cleri, devant l'image de la Vierge,
» la conjura de lui obtenir le pardon du péché
» qu'il avoit commis en faiſant empoiſonner ſon
» frere ».

Ce ſont les paroles de Brantome, qui a été ſuivi par Varillas, Auteur peu ſûr, qu'on mépriſe aujourd'hui, & qu'on a blâmé d'avoir encore enchéri ſur Brantome, en diſant que cela fut entendu par ce fou, lorſque le Roi s'en confeſſoit dans l'Egliſe de Cleri. En tout cas, voilà un fait bien avéré, qui n'a d'autre fondement que la relation d'un fou; & c'eſt d'après cet illuſtre Auteur, que tous ceux qui ont écrit juſqu'à M. de Voltaire, & qu'il a copié, ont avancé ce fait ſi important. Bouchet Auteur plus ancien que Brantome, parle bien plus poſitivement dans ſes Annales d'Aquitaine. Après avoir rapporté les circonſtances de la mort du Duc de Berri, il dit, » leſquelles choſes ont
» donné groſſe occaſion de penſer que ledit Roi
» Louis étoit coupable dudit empoiſonnement,
» dont toutefois rien n'a été écrit par les cro-
» niqueurs, & quant à moi, je ne le puis
» croire ». Philippe de Commines, l'un de nos plus judicieux Hiſtoriens, qui avoit eu beau-

coup de part aux affaires ſous Louis XI, & qui a écrit après ſa mort, ne parle pas même du ſoupçon de cet empoiſonnement. Les hommes toujours injuſtes reglent les ſentimens des autres ſur les leurs propres. Louis étoit mécontent, il devoit profiter de la mort de ſon frere; cela ſuffit pour l'accuſer d'être coupable de ſa mort.

Quelle eſtime doit-on avoir pour un Hiſtorien qui n'écrit que pour dire du mal de ceux dont il parle? S'il eſt vrai qu'en Auteur judicieux il doit rapporter également leurs belles actions & celles qui ſont blâmables, pourquoi M. de Voltaire a-t-il affecté de ne dire que du mal de Louis XI? Il y a cependant deux traits de ſa vie qui lui font beaucoup d'honneur. Perſonne n'ignore qu'il étoit ennemi déclaré du Duc de Bourgogne. Lorſque le Duc déclara aux Suiſſes cette guerre qui lui coûta l'honneur & la vie, Louis XI lui envoya une Ambaſſade exprès, pour l'en détourner, & lui en faire connoître les ſuites fâcheuſes, mais il ne put lui faire changer de ſentiment. L'horrible propoſition faite à Louis par le Comte de Campobaſſo, de lui livrer le Duc mort ou vif, fut non-ſeulement rejettée avec indignation par

le Roi, mais il en fit inſtruire le Duc, qui répondit que *ſi elle eût été vraie, le Roi ne la lui auroit pas découverte.* Ce téméraire & infortuné Prince, paya de ſa vie la haine qu'il portoit à Louis XI. Ces faits ſont atteſtés par tous les Hiſtoriens.

Tout ce que je puis vous dire, Monſieur; c'eſt que je penſe que les perſonnes inſtruites & ſenſées, jugeront que le talent de M. de Voltaire pour l'hiſtoire, eſt très-borné. On ne trouve dans ſes ouvrages aucuns faits inſtructifs & intéreſſans, ils ſont tous remplis de ſatires, de réflexions inutiles ou fauſſes, & lorſqu'on les a lus la mémoire & le cœur reſtent vuides.

Il ne ſuffiſoit pas à M. de Voltaire de nous avoir donné des Tragédies, des Poëmes épiques, des Hiſtoires générales & particulieres, il nous manquoit encore des Romans de ſa façon pour connoître l'univerſalité de ſes talens; auſſi en a-t-il enfanté pluſieurs, parmi leſquels il n'y en a pas un ſeul digne d'occuper le loiſir d'un honnête homme ou de donner à la jeuneſſe de ſolides inſtructions.

J'avois eu deſſein de vous parler, Monſieur, de celui qu'il a intitulé, *l'Ingenu hiſtoire véritable, tirée des manuſcrits du Pere Quenel*; mais il

eſt écrit d'un ſtyle bas & rampant, qui ſeroit à peine ſouffert dans ces parades que les Hiſtrions débitent devant la plus vile populace; outre cela, il eſt rempli de traits contre la Religion, de tant de ſatires & d'obſcénités, que j'aurois honte & que je ſerois auſſi blâmable que M. de Voltaire, ſi je les mettois ſous vos yeux; il vous ſuffira des deux traits ſuivans, pour vous faire connoître les impiétés & la malignité répandues dans ce Roman.

Il a la hardieſſe de faire dire à ſon Ingénu, dans le Chapitre III, en parlant de l'Evangile, *que ne ſçachant dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce Livre étoient arrivées, il ne doutoit pas que le lieu de la ſcene ne fût en Baſſe-Bretagne; & il jura qu'il couperoit le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate, ſi jamais il rencontroit ces marauds-là.*

M. de Voltaire abuſe avec trop de hardieſſe & d'impudence de ſes talens, lorſqu'il parle avec tant d'impiété & de mépris de ce Livre admirable & divin, ſur lequel eſt fondée notre Religion. Appeller la vie & les miracles de Jéſus-Chriſt, des aventures qui ſe ſont paſſées ſur une ſcene, & ſe ſervir d'expreſſions ſi baſſes & ſi plates, cela n'eſt pas ſoutenable.

M. de Voltaire après avoir déterminé ſon Ingénu à recevoir le Baptême, il en fait faire la cérémonie par M. l'Evêque de Saint-Malo. Il n'eſt pas poſſible de pouſſer plus loin que fait M. de Voltaire, dans les Chapitres III & IV, le ridicule qu'il fait donner à ce Sacrement, par des gens conviés à un repas à la ſuite de cette cérémonie. Toutes les expreſſions qu'il y emploie ſont les plus obſcenes, les plus licencieuſes, & les plus forcées que l'on puiſſe imaginer.

On pourroit donc dire à M. de Voltaire ce que Boileau diſoit aux Poëtes de ſon temps :

Toutefois n'allez pas goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux ;
A la fin tous ces jeux que l'Athéiſme éleve,
Conduiſent triſtement le plaiſant à la Greve.

Comme M. de Voltaire vouloit que cet Ouvrage fût un chef-d'œuvre d'extravagances, il a joint à la baſſeſſe du ſtyle des ſatyres outrées contre la Cour de France, où ſe paſſe la ſcene de ſon Roman, & contre les Miniſtres de ce temps-là. Enfin, voici le titre qu'il donne à ſon dix-ſeptieme Chapitre : *Comment la Demoiſelle Saint-Yves ſuccomba par vertu.* Perſonne n'a ja-

mais imaginé qu'on pût commettre un crime par vertu : telles ſont cependant les maximes morales de la philoſophie de M. de Voltaire. Cette propoſition auroit beſoin d'explication, je me garderai bien cependant de la donner, il faudroit entrer dans le détail des obſcénités dont ce Chapitre eſt rempli, & je craindrois de tomber dans le défaut que je reproche à M. de Voltaire ; il vaut mieux abandonner cet Ouvrage au mépris qu'il mérite.

Je le dis avec les honnêtes gens dont j'ai recueilli les voix, de tous les livres pernicieux qui ont paru depuis plus de cent cinquante ans, il n'y en a point qui ayent tant contribué à détruire la Religion & dépraver les mœurs que ceux de M. de Voltaire, dont le nombre eſt prodigieux ; ils ſéduiſent l'eſprit & corrompent le cœur des jeunes gens qui courent après la frivolité, parce qu'ils ne ſont pas aſſez inſtruits pour connoître le poiſon caché ſous les fleurs de la plus belle diction & des penſées les plus brillantes.

M. de Voltaire auroit dû ſçavoir que la Religion & les bonnes mœurs, ſont les plus ſolides fondemens de l'harmonie qui doit régner dans un Etat, & que leur corruption rompant

les liens de la ſociété civile, ne peuvent produire à la fin que de fâcheuſes révolutions. On ne peut donc proſcrire avec trop de ſoin ces ſortes d'Ouvrages, & punir avec trop de ſévérité ceux qui en ſont les Auteurs.

Je vous envoie encore, Monſieur, de petites notes que j'ai faites ſur une nouvelle production de M. de Voltaire, qu'il a intitulée : *Epitre à Boileau*, ou *mon Tombeau* ; c'eſt un mêlange faſtidieux de pointes, de penſées plates & inutiles, qui n'ornetoient aſſurément pas le tombeau de cet homme illuſtre, ſi on les gravoit deſſus : c'eſt une ſatyre fade contre ce grand Poëte, que les perſonnes ſpirituelles & ſenſées regarderont toujours comme l'oracle du goût, ainſi que M. de Voltaire en convient dans cette Epitre. Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir qu'elle a été dictée par l'opinion qu'il s'eſt formée qu'il eſt le meilleur Poëte de ſon ſiecle : jaloux de la réputation dont Boileau jouit, & qu'il mérite à ſi juſte titre, M. de Voltaire voudroit élever la ſienne ſur les débris de celle de ſon rival ; mais elle eſt trop ſolidement établie pour qu'il puiſſe y faire la moindre breche. Cette Epitre commence par ces vers :

Boileau correct Auteur de quelques bons écrits,
Zoïle des Quinaut, & flatteur de Louis,
Mais oracle du goût, &c.

Cette expreſſion, auteur de quelques bons écrits, eſt trop mépriſante pour ce Poëte. M. de Voltaire a bien de la bonté, de convenir que Boileau ſoit auteur de quelques bons écrits: on pourroit lui ſoutenir, ſans crainte de ſe tromper, qu'excepté ſon Ode ſur la priſe de Namur, qui n'eſt pas dans le véritable genre lyrique, parce qu'il n'étoit pas du reſſort de ſon génie, toutes ſes autres pieces, chacune dans leur genre, ſont d'une perfection ſur laquelle ſes ennemis, qui étoient en grand nombre, n'ont jamais pu mordre, & l'on ne lui reprochera jamais d'en avoir fait d'indécentes. Lorſque M. de Voltaire ſe donne les airs de critiquer un Auteur ſi ſage, & d'appeller Boileau flatteur de Louis, c'eſt un trait de ſatire bien déplacé contre ce grand Roi.

Qui dit un flatteur, dit une ame baſſe qui donne à celui auquel il parle des louanges peu méritées, ou lui attribue des vertus qu'il n'a pas. Aſſurement jamais Prince n'a mieux mé-

rité les éloges que les Auteurs de ſon ſiecle lui ont donné, & perſonne ne l'a loué plus noblement & avec plus de vérité que Boileau.

Après ce début M. de Voltaire tombe dans le bas & le ridicule en parlant de lui-même, & diſant à Boileau,

Dans la cour du Palais je naquis ton voiſin,
Je vis le Jardinier de ta maiſon d'Auteuil,
Qui chez toi pour rimer, plantoit le Chevre-feuil.

Quelles platitudes. Ces faits ſont fort intéreſſans pour Boileau & pour nous : mais comme M. de Voltaire ne ſeroit pas content s'il ne lançoit la petite ſatire à propos de rien, il lui dit encore :

Chez ton neveu Dongois, je paſſai mon enfance,
Bon Bourgeois, qui ſe crut un homme d'importance

Voilà comme M. de Voltaire parle d'un homme qui l'avoit accueilli pendant ſa jeuneſſe; il eſt fort reconnoiſſant. M. Dongois étoit un fort honnête homme, qui avoit mérité par ſa capacité & par ſa vertu, l'eſtime du grand Préſident de Lamoignon, & des premiers Magiſtrats. Il n'a jamais fait l'important, cepen-

dant comme ces vers ſont fort beaux, je ſuis d'avis qu'on les grave ſur la tombe de M. de Voltaire, pour apprendre à la poſtérité l'hiſtoire de ſa jeuneſſe; car les moindres traits de la vie des grands hommes ſont toujours intéreſſans :

Monſieur de Voltaire continuant ſa ſatire contre Louis XIV, & contre Boileau, parle d'eux dans ces termes :

Louis avoit du goût, Louis aimoit la gloire,
Il vouloit que la Muſe aſſurât ſa mémoire;
Satirique fameux par ton Prince avoué,
Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Ces expreſſions ſont bien mépriſantes pour ce grand Prince, Boileau n'a jamais cenſuré que les ouvrages ridicules de ſon temps. Il n'a point attaqué, la probité, les mœurs & les bonnes qualités des Auteurs, ni de qui que ce ſoit. M. de Voltaire a bien mauvaiſe grace de lui reprocher qu'il put cenſurer tout après avoir lui-même diſtillé le fiel le plus affreux de ſes ſatires ſur les hommes les plus reſpectables, & même ſur Louis XII, & Louis XIV, deux de nos plus grands Rois.

Enſuite M. de Voltaire fait des deux derniers

ouvrages

ouvrages de Boileau, une critique amere qu'ils ne méritent pas. Elle eſt conçue dans ces termes :

On admira dans toi juſqu'au ſtyle un peu dur,
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur.
Et ſur l'amour de Dieu l'ennuyante homélie,
Qu'enfanta triſtement l'hiver de ton génie,
Et l'équivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un pere ſans vigueur avorton malheureux.
Des Muſes, dans ce temps, auprès du trône aſſiſes,
On aimoit les talens, on paſſoit les ſottiſes.

Appeller l'Epitre de Boileau ſur l'amour de Dieu une ennuyante homélie, & la mettre au rang des ſottiſes de ſon temps, c'eſt témoigner trop de mépris pour la Religion. Que ne nous dit-il auſſi que le Décalogue qui nous ordonne d'aimer Dieu, eſt une choſe ennuyante ? M. de Voltaire a-t-il jamais fait un ouvrage auſſi décent que l'Epitre de Boileau ? Quelles ſottiſes y a-t-il donc remarqué ? Il auroit bien dû nous les faire connoître ſans dire vaguement que c'eſt une ennuyeuſe homélie. Il y a dans cette expreſſion une méchanceté bien gratuite. Lorſque M. de Voltaire blâme cet ouvrage avec tant de hardieſſe, il veut ſans doute nous perſuader de lui préférer ſon Poëme de la Pucelle,

ſa Princeſſe de Babylone, ſa Reine de Golconde, ſon Homme aux quarante écus, ſon Ingénu, ſon Dictionnaire Philoſophique, ſa Philoſophie de l'Hiſtoire, &c, &c. & tant d'autres ouvrages qu'il nous a donnés contre la Religion & les bonnes mœurs. C'eſt à lui qu'il faut dire qu'il y a *long-temps que l'hiver de ſon génie eſt arrivé, & qu'il n'enfante plus que des avortons ténébreux d'un pere ſans vigueur.*

A quel propos, M. de Voltaire vient-il nous parler dans cette Epitre du ſyſtême de Law, & nous dire que,

La triſte Arithmétique,
Succéda dans Paris à ton art Poétique,
Le Duc & le Prélat, le Guerrier, le Docteur,
Liſoient pour tous écrits des billets au porteur.

Et ces vers ne ſont faits, que pour avoir occaſion de nous donner de Monſieur le Cardinal de Fleury, un portrait compoſé d'éloge, de ſatire & d'ironie, en ces termes:

Mais ſi Fleury fut ſage, il n'eut rien de ſublime,
Il négligea les Arts, il haïſſoit les vers.

Quelle contradiction! ſi le Cardinal de Fleury fut ſage, comme M. de Voltaire en convient

avec toute la France, ſi comme il l'a dit,

Le Ciel nous l'envoya dans ces temps corrompus,

il avoit donc les vertus & la ſublimité de génie néceſſaire à un grand Miniſtre pour gouverner le Royaume auſſi ſagement qu'il a fait. Mais, dit M. de Voltaire, il haïſſoit les vers: au moins ne haïſſoit-il, ni le mérite ni le ſçavoir. Il en avoit lui-même, & il avoit l'eſprit très-orné, puiſqu'il fut choiſi pour conduire l'éducation de notre jeune Monarque. Il eſt vrai que lorſqu'il fut à la tête des affaires, il ne perdoit pas ſon temps à lire des frivolités poëtiques, & les autres mauvais ouvrages de M. de Voltaire, il avoit d'autres occupations plus ſérieuſes à remplir.

Il faut être bien hardi pour dire, comme fait M. de Voltaire, de ce Miniſtre:

Mais il fut en ſecret jaloux de tout mérite.

Avec quelle audace M. de Voltaire oſe-t-il lancer cette calomnie contre ce grand Prélat, & lui imputer un vice ſi contraire à ſon caractere, & aux vertus dont il étoit orné; c'eſt, dit M. de Voltaire, parce que, ...

Je l'ai vu refuſer poliment inhumain,
Une place à Racine, à Crébillon du pain.

Autre fauſſeté gratuite de M. de Voltaire. Eh! quels grands ſervices ces deux hommes avoient-ils donc rendu à l'Etat pour en mériter des récompenſes. Il n'eſt pas vrai qu'ils aient jamais été dans l'indigence. Au ſurplus, ils pouvoient s'enrichir par les mêmes voies que M. de Voltaire a priſes, & qui lui ont ſi avantageuſement réuſſi; il n'avoit qu'à les leur indiquer.

M. de Voltaire, toujours en contradiction avec lui-même, devoit bien ſe reſſouvenir de l'éloge qu'il a fait du Cardinal de Fleury dans le ſeptieme Chant de la Henriade, page 150, en parlant de la jeuneſſe de notre auguſte Monarque.

O toi prudent Fleury, veille ſur ſon enfance;
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux,
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux, &c.

De pareilles contradictions ne font que trop connoître le déréglement du génie de l'Auteur. Après s'être évaporé dans ces indécentes ſatires, il prend le ton vertueux, & chante ſes propres

louanges avec cette complaiſance, & cet orgueil dont les Poëtes ſont ordinairement pétris.

Non, ma Muſe m'appelle à de plus hauts emplois,
A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.

M. de Voltaire s'y prend bien tard, à l'âge de ſoixante-quinze ans, *dans l'hiver de ſon génie*, après n'avoir pendant toute ſa vie travaillé qu'à corrompre notre Religion & nos mœurs. Croit-il par les lieux communs de la morale qu'il débite dans ſon Epitre, nous perſuader d'aller chercher dans ſes écrits des principes de vertu? Et comment prêche-t-il cette vertu? c'eſt en nous propoſant pour exemple celle qu'il prétend pratiquer. *Je fais le bien que j'aime*, dit-il. On ne lui conteſte pas les bonnes actions qu'il peut faire, & qu'il décrit avec tant d'emphaſe dans cette Epitre; mais on croit que la véritable vertu eſt plus humble, qu'elle eſt dépouillée de tout orgueil, & qu'elle n'embouche pas la trompette pour s'annoncer à tout l'Univers; il lui ſuffit qu'elle ſoit connue de Dieu ſeul.

M. de Voltaire n'a-t-il pas trop de préſomption, lorſqu'il dit à la fin de cette Epitre :

Tandis que j'ai vécu l'on ma vu hautement
Aux badauts effarés, dire mon ſentiment;
Je veux le dire encor dans les royaumes ſombres;
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

M. de Voltaire pourroit ſe tromper dans ſon projet. Il trouvera parmi les ombres des génies ſages, intelligens, inſtruits, qui ne donnent pas dans la frivolité, & qui ſont ſans doute inſtruits des principes de cette fauſſe Philoſophie qu'il prône dans ſes écrits avec tant de hauteur. Ils pourroient bien lui faire connoître les défauts qui ſont dans ſes ouvrages, & détruire au contraire ſes propres préjugés. Boileau ne laiſſera peut-être pas paſſer la ſatire dont nous parlons, ſans en démontrer le ridicule & la fauſſeté, quoique M. de Voltaire lui diſe:

A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit dans ce beau lieu,
Secondé de *Ninon*, dont je ſuis légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtere.

Je ne ſçais s'il y pourroit réuſſir. Les Auteurs, & M. de Voltaire tout le premier, ſouffrent trop impatiemment les ſatires qu'on fait

contr'eux, & les défauts qu'on leur reproche.

Je n'ai jamais ouï dire que les courtiſannes fuſſent admiſes dans les Champs Eliſées. Il faut pourtant que cela ſoit, puiſque M. de Voltaire y choiſit pour compagnie & pour s'enivrer avec lui, la fameuſe Ninon-Lenclos, qui a paſſé toute ſa vie dans le déréglement le plus éclatant.

M. de Voltaire ne peut s'empêcher de donner du ridicule à nos cérémonies, en les mêlant mal-à-propos avec la Fable. Il finit ſon Epitre par ces deux vers :

Partons, dépêche-toi Curé de mon hameau,
Viens de ton eau benite aſperger mon tombeau.

Ceux qui deſcendent aux Champs Eliſées, n'ont pas beſoin de cette cérémonie. Il n'eſt cependant pas bien ſûr que M. de Voltaire y ſoit admis ; car je crois que Minos, juge ſévere, & *qui n'aime pas la Poéſie*, en exclut & fait punir ceux qui pendant leur vie ont travaillé à corrompre la Religion & les mœurs ; & quoique M. de Voltaire diſe, en parlant de ceux qu'il regarde comme ſes ennemis, parce qu'ils ont critiqué ſes ouvrages :

Des ſerpens d'Alecton je les verrai feſſer,

Minos pourroit bien faire donner à M. de Voltaire ſa part de cette correction.

Je terminerai, Monſieur, l'examen des ouvrages de M. de Voltaire, par celui du ſiecle de Louis XIV *. Cet écrit eſt marqué au coin de la ſingularité que cet Auteur a imprimée ſur tous ceux qu'il nous a donnés. J'ai déja dit qu'il s'étoit plaint dans ſon eſſai ſur la Poéſie, *qu'on avoit accablé preſque tous les arts de regles, dont la plupart ſont inutiles ou fauſſes.* Il avoit ſes raiſons pour parler ainſi, parce que s'étant laiſſé emporter à la vivacité de ſon imagination, il n'a jamais pu s'aſtreindre, lorſqu'il a voulu compoſer un ouvrage, à conſulter les véritables regles pour former des plans ſenſés, dans leſquels on pût reconnoître l'ordre & la régularité qui doivent y préſider. Il ſéduit par la magie de ſa diction ; la rapidité de ſon ſtyle, & la variété des objets qu'il préſente, mettent ſes lecteurs hors d'haleine, & leur ôtent le temps de la réflexion ſur les défauts répandus dans ſes ouvrages. Je ne releverai pas

* J'avertis les lecteurs que tous les paſſages de cet ouvrage que je citerai, ſont pris de l'édition en quatre volumes, de l'année 1753, à Leypſic.

tout ce qu'il y a de repréhenſible dans ſon hiſtoire du ſiecle de Louis XIV, il faudroit un trop gros volume ; je me contenterai ſeulement de faire remarquer quelques-unes des défectuoſités qui m'ont paru les plus frappantes.

M. de Voltaire fait ſouvent penſer les perſonnes qu'il met ſur le théatre de ſon hiſtoire, comme il penſe lui-même. Les traits ſatiriques qu'il ne peut s'empêcher de lancer lorſqu'ils ſe préſentent, déſhonorent ſon ouvrage. Un défaut trop ſouvent réitéré qu'on y remarque, eſt de citer des faits haſardés ou faux, rapportés par les Hiſtoriens du temps, pour avoir le plaiſir d'en faire de longues réfutations. Il a oublié qu'un Auteur judicieux, doit garder ſa critique pour lui ſeul, & qu'elle ne doit jamais paroître dans ſes écrits. Il ne peut s'empêcher d'interrompre les faits intéreſſans pour en rapporter d'inutiles & petits. Par exemple, à l'occaſion de la magnificence qui commençoit à s'introduire à la Cour de France, il parle d'un Curé de Paris *, qui anathématiſoit les ſpectacles qu'on y repréſentoit, & diſoit

* Tome troiſieme, page 6.

qu'on étoit damné pour y aſſiſter ; que l'Abbé de Beaumont Précepteur du Roi, calma les ſcrupules de la Reine, & qu'il y avoit à ces ſpectacles un banc pour les Evêques. Il fait à propos de rien une diſſertation pour nous apprendre les ſentimens des Luthériens, des Calviniſtes, & des Janſéniſtes ſur la Comédie, & il nous donne ſon jugement ſur les mauvaiſes pieces qu'on avoit repréſentées à une fête brillante que Louis XIV avoit donnée. Enfin, les portraits faits par M. de Voltaire, ne ſont pas aſſez correctement deſſinés, & ſont trop ſouvent gâtés par le fiel dont ſes pinceaux ſont abreuvés. Celui qu'il fait du Cardinal de Retz, *tome* 1, *page* 60, eſt trop licencieux pour en parler ; celui qu'il fait du Parlement de Paris, *page* 61, eſt ridicule & de la plus grande fauſſeté. Il eſt vrai qu'il eſt terminé par une penſée fort ſpirituelle, en diſant *qu'il ne reſſembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos Rois, qu'un Conſul de Marchands de Smirne ou d'Alep, reſſemble à un Conſul Romain.* Une pareille expreſſion doit paroître bien plate & bien baſſe aux perſonnes ſenſées. J'admire en même temps la hardieſſe & la méchanceté d'une autre

réflexion ſatirique qu'il fait, *page* 77, contre ces Magiſtrats, ainſi que le portrait du Maréchal de Luxembourg, *page* 67, & celui du Maréchal de la Feuillade, *page* 179. Ils ſont écrits avec trop de malignité pour les relever.

Le Portrait qu'il fait du grand Prince de Condé, *tom.* 1, *pag.* 70, eſt de la derniere inſolence; il le termine par ces paroles: *Que ce Prince encouragea le Marquis de Jarzai à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle oſât s'en offenſer.* Peut-on s'exprimer ainſi! Il prend auſſi la liberté de donner à ce Prince des avis ſur la conduite qu'il auroit dû tenir. Il convient bien à M. de Voltaire de critiquer la conduite de ce grand Prince.

Après avoir fait un beau portrait du Duc de Vendôme & du grand Prieur, ſon frere, M. de Voltaire devoit bien nous épargner les baſſes & dégoûtantes minuties qu'il y a inſérées. C'eſt marquer un trop mauvais goût pour écrire l'Hiſtoire.

Après nous avoir parlé, *tom.* 1, *p.* 106, de la mort de ce fameux uſurpateur du Trône d'Angleterre, Olivier Cromwel, M. de Voltaire nous dit que Richard Cromwel avoit un génie bien différent de ſon pere; qu'il aima mieux ſe

démettre du gouvernement que de régner par des aſſaſſinats ; qu'après ſa démiſſion du Protectorat il voyagea en France, &, dit M. de Voltaire, *on ſçait qu'à Montpellier le Prince de Conti, frere du Prince de Condé, en parlant à Richard Cromwel, ſans le connoître, lui dit un jour : Olivier Cromwel étoit un grand homme, mais ſon fils Richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſçu jouir des crimes de ſon pere.* La patience échappe lorſqu'on entend M. de Voltaire imputer la plus horrible de toutes les maximes au Prince de Conti, qui portoit dans ſon cœur les ſentimens les plus vertueux & les plus nobles. Cette imputation a été inventée par quelqu'un de ces hommes méchans, qui, pour la faire valoir, a eu l'audace de l'attribuer au Prince de Conti, & M. de Voltaire eſt encore plus blâmable de la rapporter. Eſt-ce ſur des *on ſçait*, qu'on doit rapporter de pareilles méchancetés ? ainſi que cette parole impie qu'il attribue, *tom.* 2, *p.* 48, à l'Archevêque de Rheims, frere de M. de Louvois, au ſujet du Roi d'Angleterre, Jacques II, qui fut détrôné en 1688 : *Voilà un bon homme, qui a quitté trois Royaumes pour une meſſe.*

Les deux premiers Volumes contiennent des narrations de faits entaſſés les uns ſur les autres,

ſans aucune liaiſon ; il faut, pour y comprendre quelque choſe, être très inſtruit de l'Hiſtoire de Louis XIV. M. de Voltaire néglige les principaux faits, pour en circonſtancier d'autres fort inutiles.

S'il nous rapporte, *tom.* 1, *p.* 110, la venue de la Reine de Suede en France, c'eſt pour nous parler de l'aſſaſſinat qu'elle fit faire à Fontainebleau de ſon Ecuyer Monaldeſchi, & pour faire cette réflexion ſatirique, *que la France ferma les yeux ſur cet attentat, contre l'autorité du Roi, contre le droit des nations & contre l'humanité.* Cependant perſonne n'ignore que Louis XIV envoya ordre à cette Princeſſe de ſortir du Royaume ; punition mépriſante, qui fait voir qu'on ne ferma pas les yeux ſur eet attentat.

Il rapporte, *tom.* 1, *p.* 113, que Louis XIV aimoit éperduement Mademoiſelle Mancini, niece du Cardinal Mazarin ; que celui-ci preſſentit adroitement la Reine mere ſur cet amour, en lui diſant : *Je crains bien que le Roi ne veuille trop fortement épouſer ma niece*, & que la Reine lui répondit : *ſi le Roi étoit capable de cette indignité, je me mettrois avec mon ſecond fils à la tête de toute la Nation, contre le Roi & contre vous. Mazarin*, continue M. de Voltaire, *ne*

pardonna jamais, dit-on, cette réponſe à la Reine. Lorſqu'on a la hardieſſe de rapporter des faits ſi graves, eſt-ce ſur des *dit-on*, qu'ils doivent être appuyés ? De qui M. de Voltaire a-t-il pu les apprendre ? Mazarin le plus délié politique de l'Europe & le plus diſſimulé, a-t-il jamais pu faire une pareille confidence, pour être parvenue juſqu'à M. de Voltaire ? Peut-il avancer des faits ſi faux, ſur-tout lorſque tout le monde ſçait que Mazarin renvoya ſa niece en Italie, pour empêcher que le Roi ne prît trop d'attachement pour elle.

Je parlerai peu, car il faudroit y revenir trop ſouvent, des fauſſes réflexions politiques que M. de Voltaire a répandues dans les deux premiers volumes de cet ouvrage ; je rapporterai ſeulement celle-ci, qu'il fait à l'occaſion de la mort du Cardinal Mazarin. « Si un génie, tel que le » Pape Alexandre VI ou Borgia ſon fils, avoit » eu la Rochelle à prendre, il auroit invité dans » ſon camp les principaux chefs des Huguenots » ſous un ſerment ſacré, & ſe ſeroit défait » d'eux, Mazarin ſeroit entré dans la ville deux » ou trois ans plus tard, en gagnant & diviſant » les Bourgeois. Dom Louis de Haro n'eut pas » haſardé l'entrepriſe. Richelieu entra dans la

» Rochelle en conquérant, &c. » Que de chimeres & de penſées fauſſes dans ces réflexions iſolées, qui n'ont aucune liaiſon ni rapport avec ce qui précede & ce qui ſuit.

J'ignore ſi M. de Voltaire eſt fort exact dans les deſcriptions qu'il nous donne des batailles; ce que je ſçais, c'eſt que les bons Hiſtoriens ſont fort réſervés ſur ces détails, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être inſtruit de toutes les circonſtances d'un combat & des actions particulieres qui ſe paſſent à l'avant ou à l'arriere-garde, à la droite ou à la gauche d'une armée. Je crois que M. de Voltaire a écrit ſur de bons mémoires, & qu'il eſt fort inſtruit; mais les relations qu'il nous donne me paroiſſent trop circonſtanciées, elles deviennent ennuyeuſes par leur longueur, parce que ces ſortes de détails n'ont rien d'intéreſſant; il auroit bien fait d'en ſupprimer la meilleure partie, auſſi-bien que les petits faits inutiles & minutieux qu'il met à la ſuite; tels ſont ceux-ci, qu'il rapporte, *tom.* 2, *p.* 75 : il dit, à l'occaſion de la bataille de Steinkerque, que, *les hommes portoient alors des cravates de dentelles, qu'on arrangeoit avec aſſez de peine & de tems. Les Princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avoient paſſé négli-*

geamment ces cravates autour du cou. Les femmes porterent des ornemens faits ſur ce modele, on les appella des Steinkerques ; toutes les bijouteries nouvelles étoient à la Steinkerque. Il dit enſuite, *pag.* 76, ce bon mot, à l'occaſion de la bataille de Nerwinde, gagnée par M. de Luxembourg, dans laquelle nous avions perdu huit mille hommes & les ennemis douze mille, *on diſoit qu'il falloit chanter plus de* De profundis *que de* Te Deum, & *que la Cathédrale de Paris étant remplie de drapeaux ennemis, on appelloit M. de Luxembourg le tapiſſier de Notre-Dame.* M. de Voltaire n'avoit-il rien de plus intéreſſant à nous apprendre que ces platitudes ?

M. de Voltaire convient lui-même de l'inutilité des faits qu'il rapporte, après avoir fait une relation poſtiche du ſiege de Candie par les Turcs, lorſqu'il dit, *pag. 66, que Louis XIV étoit peu touché de ces événemens étrangers.* Nous en faiſons de même à l'égard de ceux que M. de Voltaire nous préſente, & qu'il a répandus en ſi grand nombre dans ſes deux premiers volumes. Je les abandonnerai donc à leur inutilité, & je paſſerai au troiſieme volume, pour parler de l'hiſtoire de l'homme au maſque de fer, dont il fait le récit, *pag.* 11. Il l'avoit rapportée

tée dans la premiere édition de ſon Ouvrage ; il l'avoit ſupprimée dans la ſeconde, mais il l'a remiſe dans celles qu'il a fait depuis.

Quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, dit M. de Voltaire, il arriva un événement qui n'a point d'exemple, & ce qui eſt non moins étrange, c'eſt que tous les Hiſtoriens l'ont ignoré. De qui M. de Voltaire peut-il donc l'avoir appris ? Pour moi je crois le fait très-apocriphe, avec d'autant plus de raiſon qu'il eſt dépourvu de toute vraiſemblance. « On » envoya, dit-il, dans le plus grand ſecret au » Château de l'Iſle de Sainte-Marguerite, un » priſonnier inconnu, d'une taille au-deſſus de » l'ordinaire, de la figure la plus belle & la plus » noble ; ce priſonnier portoit un maſque dont » la mentonniere avoit des reſſorts d'acier qui » lui laiſſoient la liberté de manger : on avoit » ordre de le tuer s'il ſe découvroit. Voici ce » qui arriva les premiers jours qu'il étoit dans » l'Iſle..... Un jour le priſonnier écrivit avec » un couteau ſur une aſſiette d'argent, qu'il » jetta par la fenêtre vers un bateau qui étoit » ſur le rivage, preſqu'au pied de la tour ».

1°. Perſonne n'ignore qu'on ne laiſſe jamais aux priſonniers, ſur-tout à ceux qui ſont étroi-

tement gardés, aucun couteau ni ferrement; dans la crainte qu'ils n'attentent à leur vie.

2°. Quand ce priſonnier en auroit eu un, il n'auroit pas été poſſible qu'il pût écrire avec un couteau, ou plutôt graver quelque choſe ſur une aſſiette d'argent. Tout le monde ſçait que les Graveurs ſur métaux ſe ſervent de burins extrêmement acérés & tranchans, ſans leſquels ils ne pourroient pas graver.

3°. Comment le priſonnier auroit-il pu cacher une aſſiette d'argent, ſans que le Gouverneur, qui le ſervoit lui-même, s'apperçût qu'il ne rendoit pas le nombre de celles qu'on lui avoit ſervi.

Enfin, en ſuppoſant même qu'il eût pu écrire ſur une aſſiette, cet homme gardé avec tant de ſoin, eût-il été mis dans une chambre dont la fenêtre, donnant ſur la campagne, eût été ſi grande & les mailles de la grille ſi larges qu'il eût pu faire voler une aſſiette au travers? Puiſque la fenêtre donnoit ſur la campagne, ne pouvoit-il pas parler aux paſſans? Si les barreaux étoient ſerrés, il falloit rouler cette aſſiette comme un cornet, ce qui n'eſt pas facile ſans une grande force, auquel cas elle ſeroit tombée au pied de la tour dans le foſſé, car

ſans doute il y en a un à ce Château. Il étoit donc impoſſible que le priſonnier pût lancer cette *aſſiette*, avec aſſez de vigueur pour lui faire franchir le foſſé, & *la jetter*, comme dit M. de Voltaire, *vers un bateau qui étoit au rivage. Un pêcheur à qui ce bateau appartenoit, ramaſſa l'aſſiette & la rapporta au Gouverneur, &c. &c.*

On pourroit demander à M. de Voltaire qui peut lui avoir appris les circonſtances de ces faits, qu'il dit être arrivés quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, en l'année 1661. M. de Voltaire qui écrit cette anecdote en 1753, c'eſt-à-dire après quatre-vingt-quatre ans, dit page 14, *que parmi les témoins de ce fait, il y en a un très-digne de foi qui vit encore:* il devoit être fort âgé en 1753, & avoir vu ce fait étant bien jeune. Comme M. de Voltaire ne nous dit point de qui il tient cette anecdote, il nous permettra de la regarder comme abſolument fauſſe.

Il eſt étonnant que M. de Voltaire s'éloigne ſi ſouvent de ſon objet pour nous dire des choſes contradictoires & ſatiriques. Après avoir fait de M. de Colbert un ſi beau portrait dans ces vers de la Henriade:

Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vint enrichir la France,
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, &c.

il parle fort mal de ce Miniſtre, *tome* 3, *page* 17, & rapporte cet affreux Sonnet que Hainaut fit contre lui, & qu'on ignoreroit aujourd'hui ſi Monſieur de Voltaire ne l'avoit pas rapporté. Pourquoi ramaſſer ces infamies dégoûtantes du fiel que l'envie vomiſſoit contre ce grand Miniſtre ?

Il eſt bien indécent à M. de Voltaire *, de parler de Buſſi Rabutin pour rapporter un couplet de ces vers obſcenes & ſatiriques, faits contre Louis XIV. C'eſt donner aux jeunes gens le deſir de voir le Roman licentieux compoſé par Buſſi, qui ne peut ſervir qu'à corrompre leur eſprit & leurs mœurs.

On peut encore blâmer avec raiſon ce que M. de Voltaire rapporte de M. de Louvois, *tome* 3, *page* 50; j'y renvoie les lecteurs, ils décideront de l'indécence contenue dans cet

* Tome 3, page 44.

article, & de l'interprétation qu'on y peut donner.

Pourquoi M. de Voltaire, à propos du mariage de Mademoiſelle de Montpenſier, avec le Comte de Lauſun, nous dit-il, tome 3, page 51, *que les filles des Souverains de l'Aſie plus puiſſans & plus deſpotiques qu'un Roi de France n'épouſent jamais que des eſclaves de leurs peres*? Voudroit-il introduire chez nous la liberté des mariages ſans aucun égard pour les conditions? Il ne nous cite l'exemple de ces Souverains, que pour avoir occaſion de faire une critique de la conduite de Louis XIV, au ſujet du mariage de Mademoiſelle de Montpenſier, avec M. de Lauſun.

On blâma ce Prince, dit M. de Voltaire, *d'avoir permis ce mariage, on le blâma de l'avoir défendu*. Mais ce même Prince qui s'étoit attendri en manquant de parole à Mademoiſelle, & à Lauſun, fit enfermer celui-ci au Château de Pignerol, pour avoir épouſé en ſecret la Princeſſe qu'il lui avoit permis d'épouſer en public.* Il y a bien de la malignité dans ce récit. Cependant une partie de ces faits eſt abſolument fauſſe.

* Tome 3, page 52.

Lauſun fut envoyé à Pignerol, auſſitôt après la rupture de ſon mariage, pour avoir manqué au Roi par des reproches & des diſcours trop inſolens & trop audacieux. Ce furent les Princes & les Grands Seigneurs de la Cour, qui pour empêcher une Princeſſe du Sang de ſe méſallier, engagerent le Roi de retirer une parole qu'il avoit donnée trop facilement à un homme qui ne méritoit pas les bontés que ſon maître avoit pour lui. Lauſun n'épouſa ſecrétement Mademoiſelle (s'il l'épouſa) qu'après être ſorti de priſon.

M. de Voltaire fait, *page* 60, une diſſertation & des réflexions bien déplacées à l'occaſion de la mort de Madame Henriette d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans, que l'on diſoit avoir été empoiſonnée. A quel propos fait-il le détail des fauſſetés publiques, que l'on débitoit au ſujet de cette mort, puiſqu'il convient lui-même qu'elle étoit arrivée par les ſuites d'une maladie étrangere au poiſon ?

Mais c'eſt que M. de Voltaire vouloit nous faire le détail des diſſenſions qui régnoient en ce temps-là dans la maiſon de Monſieur, entre ſes Domeſtiques & ceux de Madame, & parler auſſi mal qu'il fait de M. de Turenne, en di-

ſant, page 61, *qu'il n'eſt que trop vrai, qu'une foibleſſe & une indiſcrétion du Vicomte de Turenne, avoient été la cauſe de toutes ces rumeurs odieuſes qu'on ſe plaît encore à réveiller.* Et pourquoi les réveille-t-il lui-même ſi mal à propos? M. de Turenne étoit, continue M. de Voltaire, *à ſoixante ans amoureux de Madame de Coatquen, & ſa dupe, comme il l'avoit été de Madame de Longueville.* Je voudrois, lorſqu'on parle des grands hommes, qu'on épargnât leurs foibleſſes, ſur-tout lorſqu'elles ne leur ont fait faire aucunes actions contraires à leur devoir. Il eſt vrai que dans l'occaſion dont il s'agit, M. de Turenne fit une faute. Il n'y avoit que le Roi, M. de Turenne & M. de Louvois qui ſçuſſent les cauſes ſecretes du voyage de Madame en Angleterre, qu'on cachoit à Monſieur. M. de Turenne le confia à Madame de Coatquen, qui le révéla au Chevalier de Lorraine ſon amant. Le Roi ſurpris de ce que ce ſecret étoit divulgué, s'en plaignit à M. de Turenne & à Monſieur de Louvois, & demanda qui d'eux trois avoit été l'indiſcret. M. de Turenne fit connoître en cette occaſion qu'il étoit auſſi honnête homme que grand Capitaine. Il avoua que c'étoit lui. Sur le champ il alla chez Ma-

dame de Coatquen, lui faire les plus ſanglans reproches, & la quitta pour toujours. D'ailleurs la négociation pour laquelle Madame étoit allée à la Cour d'Angleterre, n'ayant pas réuſſi, cette affaire n'eut aucunes ſuites. Puiſque M. de Voltaire vouloit parler de la faute de M. de Turenne, il devoit bien y mettre ce correctif. C'eſt ainſi qu'en auroit agi un Hiſtorien ſage & ſenſé. Il n'auroit pas encore fait comme M. de Voltaire, *tome* 1, *page* 69, une ſatire outrée contre ce grand homme, & ne l'auroit pas accuſé fauſſement d'une choſe horrible. Il n'auroit pas, comme M. de Voltaire, pour faire le bel-eſprit & le plaiſant, rapporté à la même page, une fadeur & une puérilité qu'il attribue au Maréchal d'Hoquincourt, & il n'auroit pas fait faire une déclaration d'amour à la Ducheſſe de Longueville, par M. de la Rochefoucaut, *lorſqu'il reçut au combat de St. Antoine un coup de mouſquet qui lui fit perdre quelque temps la vue.* Il falloit que Monſieur de la Rochefoucaut fût bien amoureux, pour dans le temps qu'il avoit perdu la vue, faire ces deux mauvais vers :

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux.

Je voudrois bien ſçavoir comment un coup de mouſquet que reçoit un homme, peut lui faire perdre la vue ſans lui caſſer la tête. Telles ſont les beautés dont M. de Voltaire orne ſes ouvrages.

M. de Voltaire auroit bien pu ſe diſpenſer, dans un Ouvrage auſſi court que le ſien, de nous parler des fauſſetés répandues dans le public à l'occaſion de la mort de la Reine d'Eſpagne, pour les réfuter : & pourquoi nous donner une diſſertation ſur les empoiſonnemens, ſur la maniere dont ils s'introduiſirent en France *, & ſur les horreurs dont ils furent cauſe, pendant qu'il n'églige les faits inſtructifs & intéreſſans ? Que fait en cet endroit l'hiſtoire de la Brinvilliers, de ceux qui furent ſes complices & qui furent punis avec elle ?

Je déſirerois que M. de Voltaire ne fût pas ſi ſouvent en contradiction avec lui-même. Après avoir parlé, *tom.* 3, *p.* 71, de Mademoiſelle de Fontange, de Madame de Monteſpan & de Madame de Maintenon, qui, ſelon lui, tenoient toute la Cour en ſuſpens, il dit, pag. 72: *Je croirois même que ces intrigues de Cour, étran-*

* Tome 3, page 60.

geres à l'Etat, ne devroient point entrer dans l'Hiſtoire, ſi le nom de Louis XIV ne rendoit tout intéreſſant, & ſi le voile de ces myſteres n'avoit été levé par tant d'Hiſtoriens qui la plupart les ont défigurés. Et pourquoi en parle-t-il lui-même? Croit-il avoir réparé ce que les Hiſtoriens ont gâté? Il devoit les paſſer ſous ſilence & ne pas lever lui-même le voile dont le temps avoit couvert ces myſteres. Non, le nom de Louis XIV ne rend point intéreſſans les petits faits & les platitudes dont M. de Voltaire ſurcharge ſes écrits.

Il en devoit être de même de la réfutation que M. de Voltaire fait ſérieuſement, page 75, des bruits populaires qui s'étoient répandus au ſujet des mariages de Mademoiſelle de Nantes avec M. le Duc de Chartres, & de Mademoiſelle de Bourbon avec M. le Duc du Maine. Ces fauſſetés ne devroient pas trouver place dans une Hiſtoire ſérieuſe.

Je releverai encore un fait que je crois faux, qui regarde Madame de Maintenon, *tom.* 3, *p.* 82, en diſant « qu'après la mort de M. Scar-» ron, ſa veuve fit long-temps ſolliciter auprès » du Roi une petite penſion de 1500 liv. dont » Scarron jouiſſoit; enfin, au bout de quelques

» années le Roi lui en donna une de 2000 liv. » en lui disant, Madame, je vous ai fait atten- » dre long-temps, mais vous avez tant d'amis » que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de » vous ».

Quoique le témoignage de M. le Cardinal de Fleury soit cité par M. de Voltaire, nous sçavons que pour se donner plus de relief & d'autorité, il cite souvent des personnes du premier rang, qui étant mortes ne peuvent le démentir. Je respecte beaucoup le témoignage de M. le Cardinal de Fleury, mais il ne s'agit que de sçavoir s'il a dit à M. de Voltaire ce fait, dont personne n'avoit parlé avant lui. Je crois que ce prétendu bon mot n'étoit pas de la dignité que Louis XIV mettoit dans tous ses discours; il avoit d'ailleurs trop de bonté pour faire attendre si long-temps une grace qu'il avoit résolu de faire à une femme de condition qui étoit dans l'indigence.

Quoique je sois un Auteur sans considération, je citerai cependant le témoignage d'un homme très-respectable; c'est M. l'Abbé Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, qui avoit été Sous-précepteur de M. le Duc de Bourgogne & des Princes ses freres, & ensuite Confesseur de

Louis XV. Après mes études j'ai vécu familiérement avec M. l'Abbé Fleury, les ſix dernieres années de ſa vie, parce que j'étois intime ami de ſon petit-neveu : je lui ai ouï dire que dans le temps que la veuve Scarron faiſoit ſolliciter pour obtenir la penſion de ſon mari, on avoit inſpiré au Roi une eſpece de mépris pour cette Dame, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qu'on la lui avoit fait regarder comme une de ces femmes ſçavantes, dont Moliere ſe moquoit dans ſes Comédies : on avoit même inſinué au Roi que la veuve Scarron, en le remerciant, lui feroit un long & ennuyeux diſcours rempli de littérature ridicule, & que Louis XIV peu de temps après la mort de Scarron, & non pas *au bout de quelques années*, lui accorda la penſion, en diſant que c'étoit à condition qu'elle ne viendroit pas le remercier. Cela eſt bien différent de ce que M. de Voltaire avance : ce que je puis certifier & aſſurer, c'eſt que je n'ai pas deviné ce fait, & que je l'ai ouï dire pluſieurs fois à M. l'Abbé Fleury. Les lecteurs en croiront ce qu'ils jugeront à propos.

J'aurois encore deſiré que M. de Voltaire n'eût pas rapporté ce trop indiſcret bon mot du Comte d'Aubigné, frere de Madame de Main-

tenon, ancien Lieutenant-Général, qui ne fut pas Maréchal de France, au Maréchal de Vivonne, frere de Madame de Monteſpan, *qu'il avoit reçu ſon bâton de Maréchal en argent comptant.*

Entre les beaux morceaux d'Hiſtoire, dont M. de Voltaire a orné ſon ſiecle de Louis XIV, j'admire le tableau qu'il nous préſente des dernieres années de la vie de ce Prince : comblé de gloire, dit M. de Voltaire, il voulut mêler aux fatigues du Gouvernement, les douceurs d'une vie privée. Il les trouva dans la décence de l'union qu'il contracta avec Madame de Maintenon. Elle lui aida à ſoutenir, en le partageant, le poids des adverſités dont ſa vieilleſſe fut traverſée ſans en être accablé. Il met dans un beau jour la conſtance de ce Prince & le détail de ſa mort eſt digne du Héros dont il parle. Enfin, les belles actions de ce Monarque, à commencer dès le temps qu'il prit les rênes du Gouvernement de ſon Etat, ſont écrites avec une grandeur & une nobleſſe dignes de lui. Quel admirable ouvrage, s'il ne falloit pas en écarter une infinité de traits inutiles, de ſatires & de réflexions qui coupent à chaque inſtant le fil de ſes narrations ! Il n'a pas

tenu la parole qu'il nous a donnée, *tome* 1, *page* 194, lorſqu'il a dit que *ſon deſſein étoit de peindre les principaux caracteres des révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables.* Pourquoi donc n'a-t-il pas écarté ceux qui offuſquent cet ouvrage, & entr'autres cette indécente réponſe du Comte d'Aubigné à Madame de Maintenon, qui ſe plaignant de la ſervitude attachée aux grandeurs du monde, lui répondit *, *Vous avez donc parole d'épouſer Dieu le pere.*

N'eſt-ce pas manquer de jugement, lorſqu'après avoir rapporté tant de belles choſes de Louis XIV, M. de Voltaire cherche à rabaiſſer la gloire de ce Prince par la malignité des réflexions ſatiriques qu'il fait contre lui. Il s'exprime ainſi, tome 2, page 35; *Cette ſoif de gloire qui portoit Louis XIV à ſe diſtinguer en tout des autres Rois, paroiſſoit encore dans la hauteur qu'il affectoit avec la Cour de Rome.* Page 39. *Voila comme le Roi au comble de ſa gloire, indiſpoſa ou dépouilla, ou humilia tous les Princes.* Et page 208, *les Miniſtres Hollandois parlerent en vainqueurs, & rendirent au Miniſtre du plus fier de tous les Rois, les hauteurs dont il les avoit accablés en* 1671.

* Tome 3, page 87.

M. de Voltaire devoit bien nous citer les Auteurs chez leſquels il a puiſé de pareilles réflexions.

Lorſqu'il parle de l'admirable conſtance avec laquelle Louis XIV vit périr preſque toute ſa famille, par des morts prématurées, « ſon » épouſe à 45 ans, ſon fils unique à 50, ſon » petit-fils, Dauphin, Duc de Bourgogne, la » Dauphine, ſa femme, leur fils aîné, Duc de » Bretagne, « portés à Saint Denis dans le même tombeau, au mois d'Avril 1712. Pourquoi M. de Voltaire renouvelle-t-il ces bruits calomnieux & faux, répandus alors par un peuple inſenſé, & ces accuſations horribles de poiſon, contre un grand Prince, qui les a toutes fait évanouir dans ſa régence par la ſageſſe de ſa conduite, & par les ſoins qu'il a pris de conſerver notre auguſte Monarque ? M. de Voltaire devoit-il, pour avoir le plaiſir de réfuter ces calomnies, oubliées depuis plus de 55 ans, rappeller les faits minutieux & puérils qu'il décrit, *tom. 3, p. 96* ? Que ne rapportoit-il plutôt ces belles paroles que dit Louis XIV, en apprenant la mort de la Reine, ſon épouſe, *C'eſt le ſeul chagrin qu'elle m'ait donné de ſa vie.* Tels ſont les faits qui caractériſent les grands hommes, & qui

doivent trouver place dans l'hiſtoire ; mais M. de Voltaire n'eſt pas le panégyriſte des actions vertueuſes, il ne ſçait que donner du luſtre aux méchancetés.

Les éloges que M. de Voltaire a donnés à Louis XIV, ne peuvent garantir ce Prince des traits ſatiriques de cet Auteur ; il dit, *tom.* 3, *p.* 97 : « La confiance entiere de Louis XIV, » pour le Pere le Tellier, homme trop violent, » acheva de révolter les cœurs de ſes ſujets. » C'eſt une choſe très-remarquable, que le pu- » blic qui lui pardonna toutes ſes maîtreſſes, ne » lui pardonna pas ſon Confeſſeur ; il perdit les » trois dernieres années de ſa vie, dans l'eſ- » prit de la plupart de ſes ſujets, tout ce qu'il » avoit fait de grand & de mémorable ».

Que de malignité dans ces réflexions ! C'eſt ainſi que M. de Voltaire nous prête ſes fauſſes façons de penſer. Où a-t-il donc appris que Louis XIV perdit dans l'eſprit de la plupart de ſes ſujets, tout ce qu'il avoit fait de grand & de mémorable ? Quelles actions a-t-il donc faites, capables de ternir une réputation ſi bien établie ? Croit-il que les François de ce temps-là, aient été aſſez inſenſés pour avoir rendu ce Prince reſponſable des adverſités que la providence

dence lui fit eſſuyer ? Non, l'amour, l'admiration & la vénération des perſonnes judicieuſes & ſenſées, n'ont jamais été altérées dans leurs cœurs. Elles ont toujours rendu juſtice aux belles qualités dont il étoit orné. Il n'y a jamais eu que des ames viles & baſſes, dévorées par l'envie & la malignité, qui aient pu penſer comme M. de Voltaire, mais heureuſement les contradictions & les inconſéquences qu'il a répandues dans ſes ouvrages, ſont un contrepoiſon contre le fiel dont ils ſont détrempés, & il ne fait aucune impreſſion ſur nous.

Ce qui fait voir le goût de M. de Voltaire pour les petites choſes, c'eſt qu'après nous avoir parlé, *tome 3, page* 100, de la grandeur d'ame avec laquelle Louis XIV vit approcher la mort en diſant à Madame de Maintenon, *j'avois cru qu'il étoit plus difficile de mourir*, & à ſes Domeſtiques, *pourquoi pleurez-vous, m'avez-vous cru immortel* ? il nous rapporte ce très-inutile petit fait, *que Louis XIII dans ſa derniere maladie avoit mis en muſique le* De profundis *qu'on devoit chanter pour lui.*

M. de Voltaire fait, *page* 155, une nouvelle critique de la conduite de Louis XIV, pour nous apprendre ce que ce Prince auroit dû fai-

re, & lui donne des avis dont l'exécution, dit-il, *auroit rendu ſon regne plus glorieux.* Il eſt vrai que ces avis arrivent un peu tard, cinquante-quatre ans après la mort de ce Prince.

» Louis XIV, dit-il, fit plus de bien à ſa na-» tion que vingt de ſes prédéceſſeurs enſem-» ble, & il s'en faut beaucoup qu'il fît ce qu'il » auroit pu..... S'il avoit employé à embel-» lir Paris, à finir le Louvre, les ſommes im-» menſes que coûterent les aqueducs, & les » travaux de Maintenon pour conduire les eaux » à Verſailles, travaux interrompus & devenus » inutiles; s'il avoit dépenſé à Paris, la cinquie-» me partie de ce qu'il en a coûté pour forcer » la nature à Verſailles, Paris ſeroit devenu la » plus magnifique ville de l'Univers ». Quelle utilité pouvons-nous retirer de cette réflexion, de tous ces avis, & *de tous ces ſi*, qui les compoſent? Que penſeroit-on de Tite-Live & des autres bons Hiſtoriens du ſiecle d'Auguſte? Quel cas feroit-on de nos bons Hiſtoriens modernes, s'ils s'étoient ainſi évaporés en ſottes & ridicules réflexions faites après coup? ils ſeroient tombés dans le mépris & l'oubli.

Je ne parlerai point des hiſtoires que M. de Voltaire nous a données dans ſon quatrieme

volume, des affaires Eccléſiaſtiques & du Calviniſme, ces traités ſont trop courts & ne nous apprennent rien ; ce ſont des anecdotes qui ne nous intéreſſent plus, & des faits qui doivent être oubliés. S'il entre dans un détail un peu plus long du Janſéniſme, c'eſt pour multiplier ſes ſatires : à quel propos en fait-il une contre la Ducheſſe de Longueville, ſœur du grand Prince de Condé, en diſant, *tom.* 4, *p.* 80, *que cette Dame, ſi connue par les guerres civiles & par ſes amours, devenue vieille ſe fit dévote, & comme il lui falloit de l'intrigue, elle ſe fit Janſéniſte ?* Le beau métier, pour M. de Voltaire, de publier contre des perſonnes de qualité des libelles diffamatoires, dont il ne peut recueillir que de la haine & du mépris. Que lui importe ſi elles ont eu des défauts ? que ne laiſſe-t-il leurs cendres en repos ? mais on a de l'eſprit, on veut le faire valoir aux dépens des autres : il eſt vrai que les perſonnes ſenſées diſent qu'on manque de jugement, mais on a dit de jolies choſes. Il finit l'article du Janſéniſme, par le trait qu'il lance contre le Cardinal du Bois, *pag.* 101 : *Perſonne n'ignore*, dit-il, *quelle étoit la conduite, la maniere de penſer, les mœurs*

de ce Miniſtre. Le licencieux du Bois ſubjugua le pieux Noailles. Que de méchancetés !

M. de Voltaire commence ſon Traité du Quiétiſme par cette réflexion : » C'étoit une » ſuite malheureuſe du progrès de l'eſprit hu- » main, dans le ſiecle de Louis XIV, qu'on » s'efforça de paſſer preſqu'en tout les bornes » preſcrites à nos connoiſſances, ou plutôt c'é- » toit une preuve qu'on n'avoit pas fait encore » de grands progrès ». Quelle contradiction ! après nous avoir donné un ſi beau tableau du ſiecle de Louis XIV, & nous avoir fait connoître les hommes illuſtres, dans toutes les profeſſions qui en ont fait l'ornement. Voudroit-il nous faire entendre que le ſiecle qui a ſuivi celui de Louis XIV, lui eſt ſupérieur par les lumieres & les nouvelles connoiſſances ? Y avons-nous donc fait des progrès capables d'effacer ceux du ſiecle précédent ? Je n'en crois rien, & je doute qu'on décide cette queſtion d'après les Ouvrages de M. de Voltaire, quoiqu'il ait traité de toutes les ſciences.

M. de Voltaire, dans ce même Traité, fait l'éloge de M. Fenelon, en diſant, *pag.* 118 : *l'Evêque de Meaux triompha, mais l'Archevêque*

de Cambrai tira un plus beau triomphe de ſa défaite ; il ſe ſoumit ſans reſtriction & ſans réſerve, il monta lui-même en chaire à Cambrai, pour condamner ſon propre livre.... Cette candeur & cette ſimplicité lui gagnerent tous les cœurs, & firent preſque haïr celui qui avoit remporté la victoire : effectivement cette action eſt celle d'un véritable Philoſophe & d'un Philoſophe Chrétien.

M. de Voltaire ne devoit donc pas dire, en parlant de la condamnation du Nouveau-Teſtament du Pere Queſnel, ſoutenu par le Cardinal de Noailles, que l'Archevêque de Cambrai avoit participé à cette condamnation : *Fenelon*, dit-il, *n'étoit pas encore aſſez Philoſophe pour oublier que ce Cardinal avoit contribué à faire condamner le livre des Maximes, & que Queſnel payoit alors pour Madame Guyon.* C'eſt attribuer à M. de Fenelon une foibleſſe & un eſprit de vengeance, dont il étoit incapable. M. de Voltaire approuve enſuite ce que j'avance, en diſant, pag. 118, *que M. de Fenelon vécut toujours en digne Archevêque.* S'il vécut en digne Archevêque, il ſe dépouilla donc de tout eſprit de vengeance contre le Cardinal de Noailles, il n'eut point de part à la condamnation du Pere Queſnel, & cela eſt très-vrai.

M. de Voltaire devoit donc avoir plus de reſpect pour M. de Fenelon, & ne pas dire avec autant de malignité que de fauſſeté, page 120 : *l'Archevêque de Cambrai, qui le croiroit, parodia ainſi un air de Lulli :*

Jeune j'étois trop ſage,
Et voulois trop ſçavoir.
Je ne veux en partage,
Que badinage,
Et touche au dernier âge,
Sans rien prévoir.

Il fit ces vers, continue M. de Voltaire, *en préſence de ſon neveu, le Marquis de Fenelon, depuis Ambaſſadeur à la Haye ; c'eſt de lui que je le tiens, je garantis la certitude de ce fait.*

Je ne prendrai jamais M. de Voltaire pour garant de la certitude des faits qu'il rapporte : je ſoutiens que celui-ci eſt faux ; le Marquis de Fenelon étoit un homme trop ſage pour deshonorer ainſi la mémoire de ſon oncle, un des plus ſages & des plus reſpectables Prélats de ſon ſiecle ; il n'eût jamais divulgué ce fait, quand même il eût été vrai. M. de Voltaire lui-même pouvoit-il ou devoit-il le croire, après l'éloge qu'il venoit de faire de M. de Fenelon ?

M. de Voltaire nous donne dans cet Ouvrage quelque choſe de fort intéreſſant ; c'eſt la liſte des Souverains contemporains, avec les dates de leurs morts, celle des Maréchaux de France, avec les dates de leurs promotions ; celle des Grands-Amiraux, des Généraux des Galeres, des Chanceliers, des Surintendans, des Secrétaires d'Etat, auſſi avec les dates de leurs morts. M. de Voltaire pouvoit s'épargner la peine de les tranſcrire, car nous les avons dans l'Abrégé Chronologique du Préſident Hainaut. Il y a cependant quelques anecdotes ſur les Maréchaux de France, que M. de Voltaire rapporte, & qui ſont fort utiles à ſçavoir ; par exemple, » que Céſar Phébus d'Albret, de la » Maiſon des Rois de Navarre, ne fit point » difficulté d'épouſer la fille de Guenegaud, » Tréſorier de l'Epargne, qui fut une Dame » de grand mérite ; que la Feuillade, fait Ma- » réchal en 1675, fit par reconnoiſſance élever » la ſtatue de Louis XIV à la place des Victoi- » res ; que le Maréchal de Baſſompierre fit re- » vêtir de pierres, à ſes dépens, le Cours de » la Reine ; que le Maréchal de Catinat, le » dernier jour qu'il commanda en Italie, donna » pour mot, Paris & Saint-Gatien, qui étoit le

» nom de ſa maiſon de Campagne ; que le Ma-
» réchal d'Etrées, à l'âge de 93 ans, ſe remaria
» à Mademoiſelle de Manicamp, qui fit une
» fauſſe-couche ». Ces faits ſont bien plus intéreſſans pour nous que les belles actions, pour leſquelles ces Maréchaux mériterent leurs dignités ; auſſi M. de Voltaire n'a-t-il pas daigné nous en inſtruire.

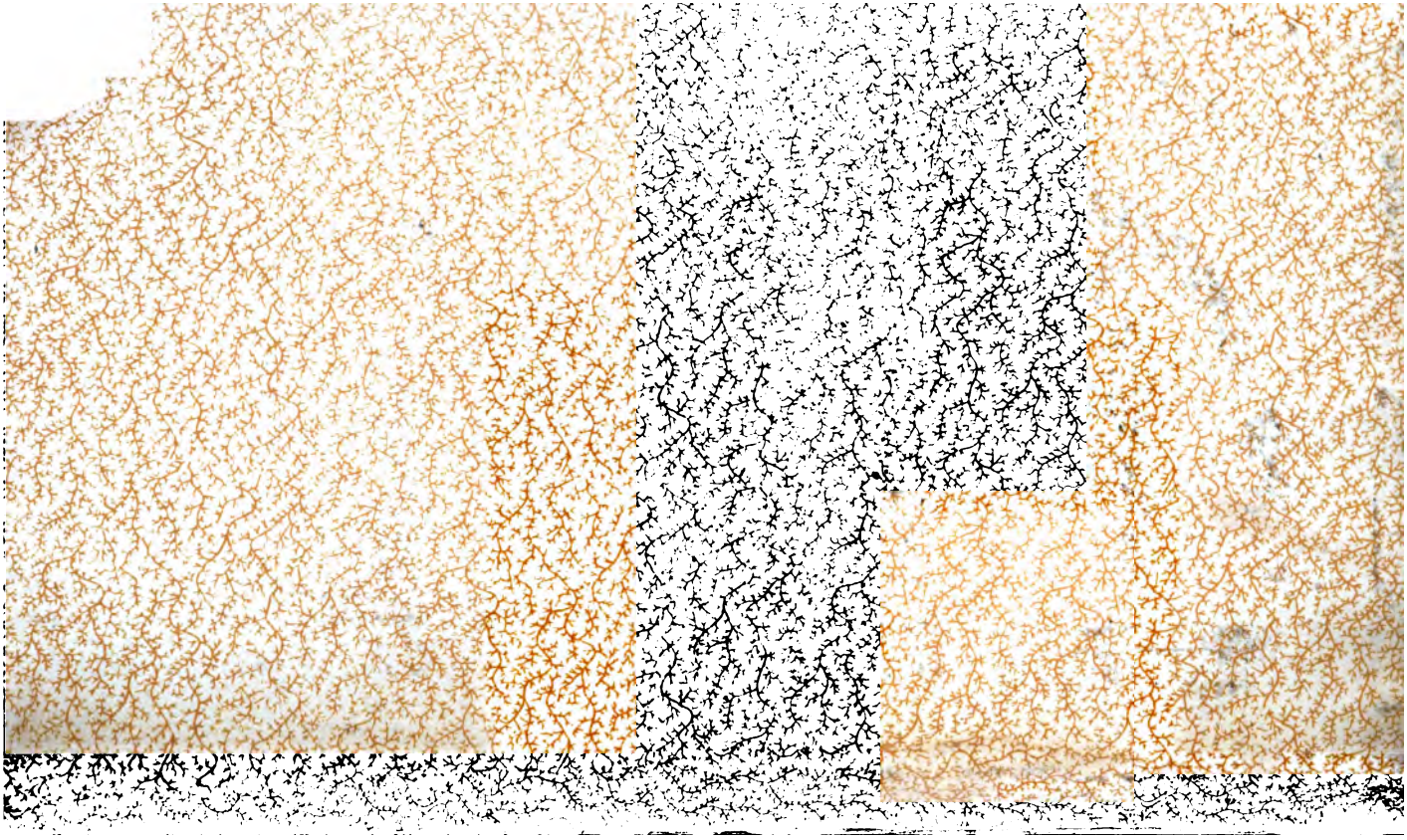
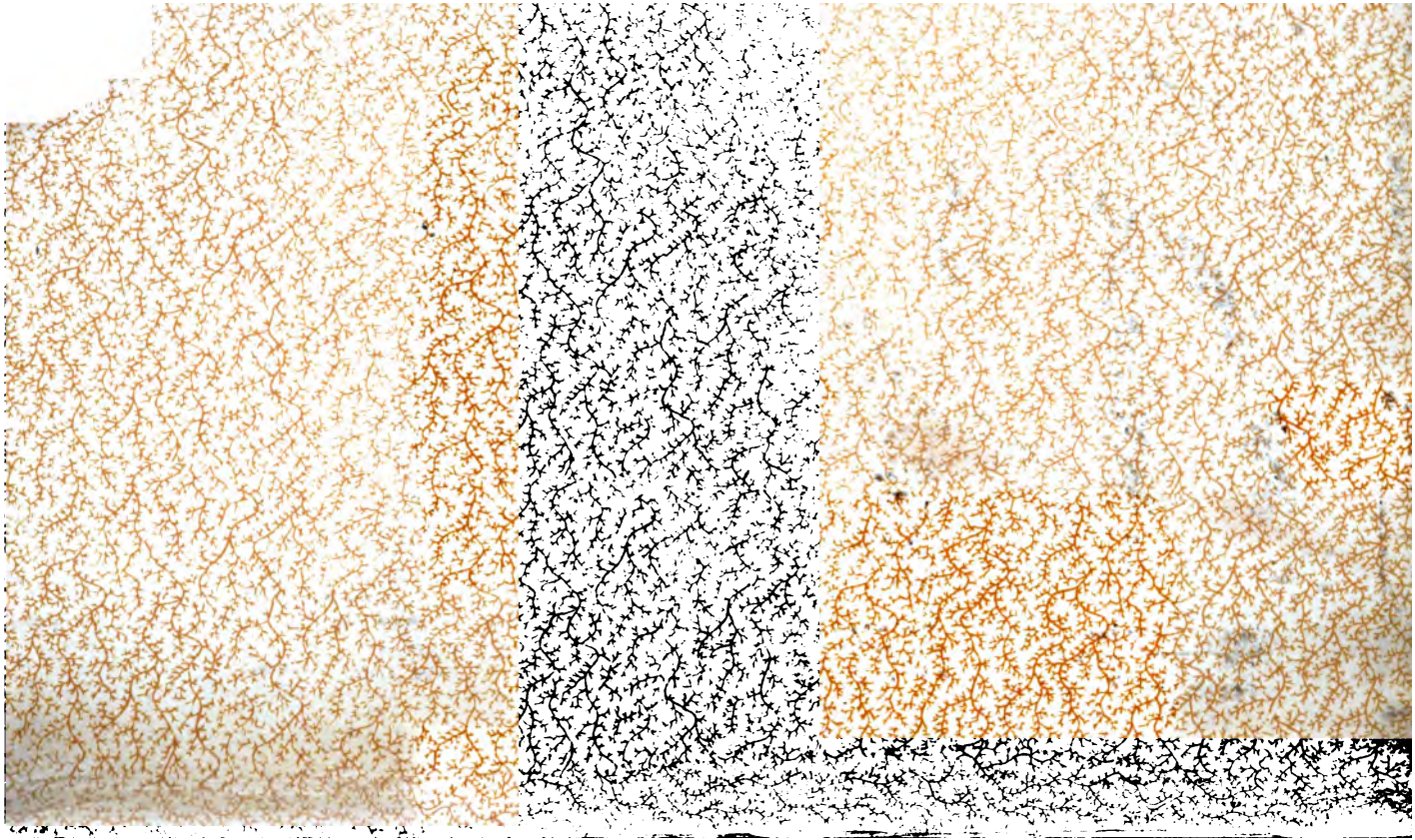
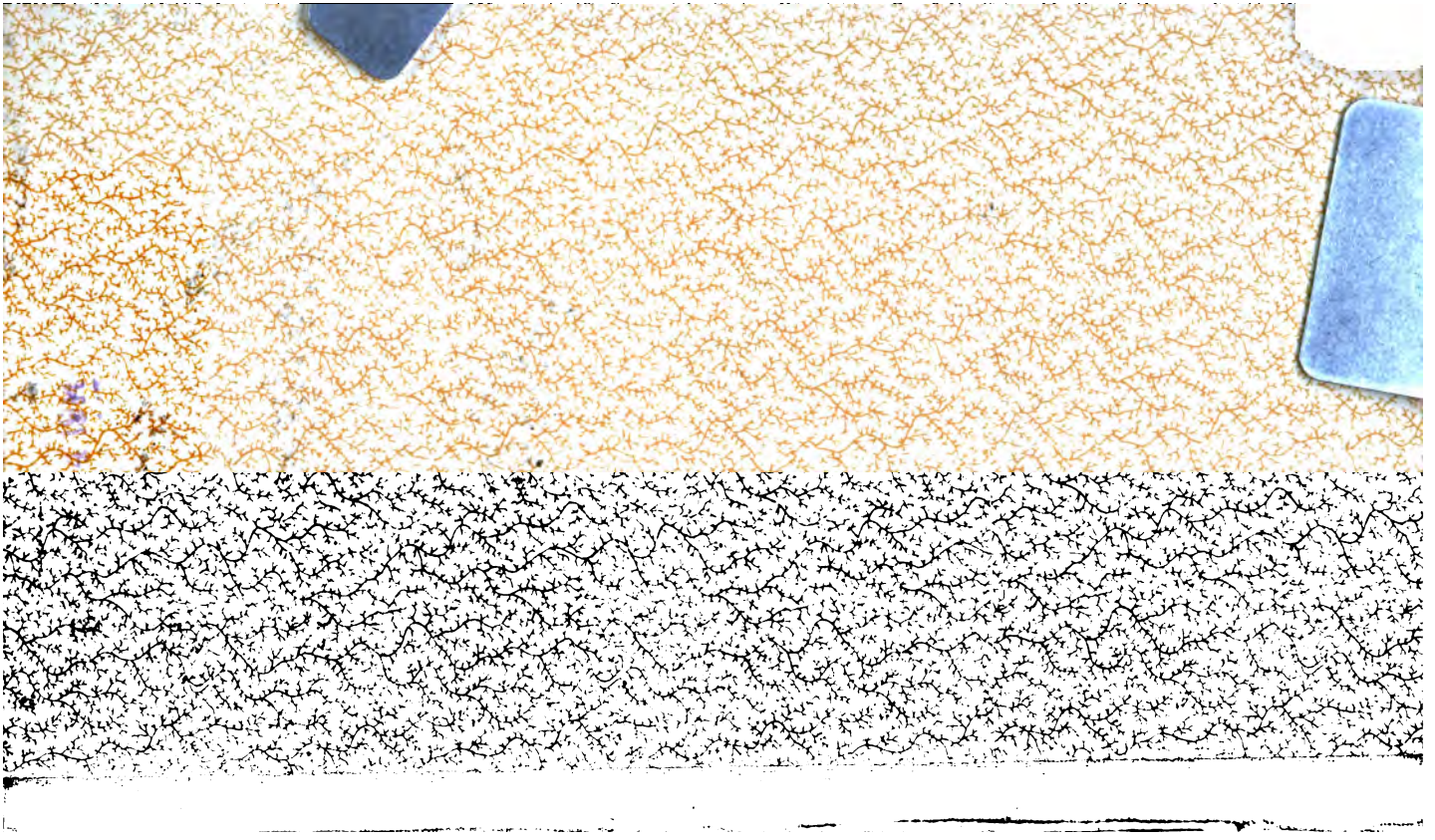
Lorſque M. de Voltaire nous apprend de pareils faits, il nous regarde aſſurément comme des ſots, car il a dit dans ce même volume, *pag.* 244, en parlant de Gui Patin, *que la multitude de petits faits n'eſt guere précieuſe qu'aux petits eſprits ;* auſſi nous en a-t-il donné une prodigieuſe quantité dans ſes Ouvrages.

M. de Voltaire ne doit pas être fâché de la critique que j'ai faite de ſes Ouvrages, il nous en a donné la permiſſion, lorſqu'il a dit, tome 4, page 85, *on peut être touché dans une lecture des beautés frappantes d'un Ouvrage, & en condamner enſuite les défauts cachés.* Perſonne aſſurément ne rend plus de juſtice que moi aux beautés frappantes qui ſont dans les Ouvrages de M. de Voltaire, je leur ai donné les louanges qu'elles méritent, lorſque j'en ai trouvé l'occaſion. Je pourrois faire un très-gros volume pour

les indiquer, mais je craindrois que celui qui contiendroit les défauts ne fût plus conſidérable que l'autre. Nous regrettons qu'il ſe ſoit trop livré à l'enthouſiaſme qui le raviſſoit, lorſqu'il compoſoit ſes Ouvrages; il ne lui a pas laiſſé la liberté d'en former des plans réguliers, & de les corriger. M. de Voltaire eſt de ces eſprits, qui voulant écrire ſur tous les genres de Littérature, ſont ſujets à paſſer les bornes. L'étendue de leur génie les mene au déréglement, ils ne font rien d'exact, parce que leur eſprit ne l'eſt pas; ils s'égarent ſans ceſſe, & ils tâchent de couvrir ce qu'il y a d'irrégulier dans leurs productions, par des défauts éclatans & par de fauſſes beautés; ce qui fait un mêlange ridicule, parce qu'ils n'ont pas aſſez de jugement pour connoître en quoi conſiſte la véritable excellence d'un ouvrage.

Au ſurplus, je ne ſuis qu'un médiocre Auteur. Mon ſtyle eſt fort au-deſſous de cette belle & ſéduiſante diction, qui n'appartient qu'à M. de Voltaire. Je ſçais qu'il va pleuvoir ſur moi des torrens de ſatires, je les regarderai avec la derniere indifférence. Je leur abandonne la foibleſſe de mon ſtyle, & les fautes que je puis avoir faites, car il y en a ſûrement beaucoup;

mais on met les honnêtes gens dans ſon parti lorſqu'on cherche la verité de bonne foi. Je finirai donc par ce vers de Boileau,

Un fat quelquefois ouvre un avis important.

F I N.